

The
Robert F. Gros
Collection

A Memorial to the Founder
of the

*Lockheed Aircraft
Corporation*

Business Administration Library
University of California
Los Angeles

5-1-10
10-1-10

1
7-1-10
6



LE *Fletcher*

NOVVEAU CYNÉE.

OU DISCOUVRS DES
OCCASIONS ET
moyens d'establir vne paix ge-
nerale & la liberté du com-
merce par tout le monde.

Em. Cr. P.



A P A R I S.

Chez IACQUES VILLERY, au Palais sur
le perron Royal.


M. DC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





P R E F A C E.

 *E liure feroit volontiers le tour de la terre habitable , afin d'estre veu de tous les Roys , & ne craindrait point aucune disgrâce , ayant la verité pour escorte, & le merite de son subiect, qui luy doit servir de lettres de recommandation & de creance. L'Auth eur ne ressemble pas à l'ingenieur Dinocrate , qui avoit de beaux desseins , & releuez , mais inutiles. Il porte les vœux & desirs des gens de bien , il presente vn aduis salutaire , dont l'execution depend de ceux qui tiennent le ressort des affaires du monde. Il ne taxe personne : il flatte*

P R E F A C E.

*encore moins, & on ne peut dire qu'il se soit fourvoyé du chemin de la verité, pour l'amour de son pays ou de sa religion, bien que ces deux caracteres soient tellement gravez dans son ame, que la mort mesmes n'est pas capable de les effacer. Son but n'est pas de decider les controuerses, ny de faire vn Panegyrique ou inuectiue. Il laisse ces discours aux Theologiens & orateurs, & tous-
 sesfois desireroit qu'ils employassent leur eloquence & plume doree en ceste matiere si noble & importante. Plusieurs triomphent d'expliquer les mysteres de la religion, & de les prouuer contre les mescreans par authoritez irreprochables. Cela est bon: mais il faut
 auant toute chose de fraciner le vice le plus commun & qui est la source de tous les autres, à sçauoir l'inhumanité. Car l'heresie ne se trouue pas en tout âge ny en toutes nations. L'atheisme est encore plus rare, & n'y a hōme si brutal*

P R E F A C E.

*on opiniaſtre qui regardant le ciel ne ſoit
 cōtrainct de cōfeſſer vne diuinité. Nous
 voyons vne infinité d'hommes, qui ne
 s'eſtiment obligez de croire ſinon ce que
 la raiſon leur monſtre, par le moyen de
 laquelle ils recognoiſſent bien vn Dieu,
 mais ils ne peuvent conſentir aux au-
 tres articles de la foy, pource qu'ils n'en
 ſont eſclaircis par ceſte lumiere naturelle
 laquelle doit regler, diſent-ils, toutes
 perſuaſions, & opinions, non pas y eſtre
 aſſubiectie. Neantmoins ils n'oſeroient
 ſe deſcouvrir & s'accommodent exte-
 rieurement à la creance & couſtume de
 leur pays, de peur d'eſtre deſcrieZ cōme
 atheiſtes, encore que veritablement ils
 ne le ſoient pas, & ſeroit plus à propos
 de les nommer incredules, d'autant
 qu'ils ne ſuiuent que la raiſon, & meſ-
 priſent la foy theologale comme ſi c'e-
 ſtoit vne vertu imaginaire. Le nombre
 de telles gens s'augmente tous les iours.
 Car on ne croit plus ayſement aux eſ-*

P R E F A C E.

crits ny aux paroles, & plusieurs re-
goient des propositions pour indubita-
bles en leur ieunesse, qui leur sont par
apres fort suspectes, quand ils viennent
à faire vne reflexion en eux mesmes,
& à considerer l'oracle du Royal Pro-
phete: que tout homme est suiet
à mentir. C'est pourquoy les plus re-
nommez predicateurs voyans qu'une
doctrine si esloignee du sens commun à
peu d'effect pour esmouvoir les esprits
de nostre temps, n'ont rien de plus re-
commandable en leurs exhortations,
que la direction des mœurs, attendu
que c'est vne belle disposition à la pieté,
laquelle se loge plus facilement & de-
meure bien plus ferme en l'esprit d'un
homme de bien, qu'en celuy d'un mes-
chant, qui ne croit en Dieu que par
habitude ou accoustumance. Peut-on
autrement iuger d'un medisant, trom-
peur, & meurtrier ordinaire? Est-il
vray semblable qu'ils croient un enfer,

P R E F A C E.

qu'ils ayent bonne opinion de l'immortalité de l'ame. Quelque mine qu'ils fassent, ils ne le persuaderont iamais: au contraire ils donneront subiect aux estrangers de reuoquer en doute le merite de leur creance. Les Tartares auoiēt resolu d'embrasser le Christianisme du temps de saint Loys, mais ils en perdirent l'enuie quad ils furent aduertis des meschancetez que commettoiēt les chrestiens. Sçauoir si leur cōsideration estoit receuable, ou non, c'est vne question que ie n'entame point. Tant y a que la religion ne se peut bien entretenir que par la preud'homme & vertu morale, à laquelle il faut exhorter les grands & les petits, les Roys & les peuples, sans s'arrestes si longuement à ces disputes scholastiques, qui font plus de bruit que de fruct. Ie sçay qu'il est besoing de refuter les heresies, mais ie n'en trouue point de plus grande, que l'erreur de ceux qui mettent la souueraine gloire en l'iniusti-

P R E F A C E.

ce, & ne recognoissent rien de loüable que les armes. Esserons-nous de voir aucun aduancement en la religion, ou tranquillité en l'estat, tant que ceste damnable opinion sera receüe? Et neâtmoins on la laisse couler dans les esprits, on n'en parle non plus que si elle n'importoit aucunement : au contraire il semble qu'on l'approuue par vn silence & consentement tacite. Ce qui m'a occasionné de mettre au iour cest aduertissement & conseil pacifique, que le Lecteur trouuera nouueau, s'il considere la forme de son æconomie, & l'estendue de la matiere qu'il traiçte. La paix est vn subiect triuial, ie le confesse, mais on ne la pourchasse qu'à demy. Quelques vns y exhortent les Princes Chrestiens, afin que par leur vnion ils se fortifient contre leur ennemy commun: & mesmes vn fameux personnage a monstré les moyens d'exterminer les Turcs dans quatre ans ou enuiron, & plu-

P R E F A C E.

*seurs autres belles conceptions qui
 sont fort aysees à mettre par escrit.
 Il y en a qui limitent encore plus leur
 stile, ils donnent des inuentions pour
 policer & enrichir leur pays, &
 se soucient si peu des estrangers,
 qu'ils estiment vne prudence politi-
 que de semer parmy eux des diui-
 sions, afin de iouyr d'un repos plus
 asseuré. Mais ie suis bien d'un autre
 aduis, & me semble quand on voit
 brusler ou tomber la maison de son voi-
 sin qu'on a subiect de crainte, autant
 que de compassion, veu que la société
 humaine est vn corps, dont tous les mem-
 bres ont vne sympathie, de maniere
 qu'il est impossible que les maladies de
 l'un ne se communiquent aux autres.
 Or ce petit liure contient vne police
 vniuerselle, vrile indifferemment à
 toutes nations, & agreable à ceux qui
 ont quelque lumiere de raison, &
 sentiment d'humanité. Quant aux*

P R E F A C E.

autres, ie preuoy qu'ils ne liront point le present discours, ou qu'ils n'en tiendront compie, principalement ces ambitieux guerriers, qui nous appellent par mespris gens de plume & d'escritoire, & pour raualler nostre honneur, nous chantent ceste vieille maxime. Qu'il vaut mieux faire que dire. Ce que ie leur accorde librement, pourueu que les actions soient bonnes, & non brutales. Un temps a esté que i'eusse autrement respondu à ces faiseurs là. Maintenant qu'ils se contentent de ceste interpretation. Je n'escriis point aux barbares & ignorans qui se scandalizeront de cest œurre. Les esprits trop deliez n'y prendront point aussi de goust, & le compareront peut-estre à la Republique de Platon qui ne fut iamais qu'en l'Idée & imagination de son Auteur. Toutesfois ceste comparaison ne seroit pas propre, d'autant qu'on propose icy une chose non seulement possible, mais

P R E F A C E.

*aussi de laquelle les anciens ont eu l'ex-
 perience. Soubs l'Empire d'Auguste
 toutes les nations estoient pacifiees. Et
 du regne de François premier on a veu
 fleurir la paix quelques années par tou-
 te l'Europe. Qui nous empesche d'espé-
 rer vn bien, dont les siècles passez ont
 iouy? le croy qu'il n'y a rien si facile, que
 cest affaire, si les Princes Chrestiens le
 veulent entreprendre, & notamment
 nostre Hercule François, Loys le
 Iuste, dont le surnom me donne bon
 augure. Il ne faut donc point dire que
 les propositions qui se font de la paix
 vniuerselle sont Chimeriques & mal
 fondees. Chacun iugera de ce liure selon
 son plaisir. J'espère qu'il trouuera
 place dans le cabinet des grands, & que
 les hommes iudicieux en feront estat,
 malgré l'enuie.*

*T. apud
augustin*

*par lequel p.
est de p.
luy. r.
et d. m.*

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 26. Nouembre. 1622. signé Hardy & sellé. Il est permis à Jacques Villery Libraire d'Imprimer vn liure intitulé, *Le Nouveau Cynee*, & defences à toutes personnes de le faire imprimer sans le congé & consentement dudit Villery, par l'espace de six ans entiers à compter du iour des presentes comme plus amplement il est porté par ledit Priuilege.



LE

NOVVEAV CYNEE: OV

DISCOVRS DES
OCCASIONS ET MOYENS
d'establir vne paix generale, &
la liberté du commerce par
tout le monde.

*Aux Monarques & Princes Souue-
rains de ce temps.*



Pene deuois pas adresser
ce discours au vulgaire,
qui ne vit qu'à patron, &
n'a aucune reigle en ses
actions : encore moins
aux hommes violens, qui se mocquent
de toute honnesteté, & ne font estar
que de la force. C'est de vos grâdeurs

que ce petit liure attend vn fauorable accueil, c'est entre vos mains qu'il se iette *Tres-hauts, Tres-puissans & Inuincibles Monarques*. Je croy certes que vos maiestez n'ont besoing de nouveau conseil, & que Dieu vous ayant esleué à vn si haut degré d'honneur, vous en a donné pareillement le merite. Mais d'autant que les aduis provenans d'un esprit candide & non suspect, sont ordinairement bien receus, & qu'une fortune quoy qu'elle soit grande est subiette à changement, j'ay pensé qu'il ne feroit hors de saison de vous représenter avec toute humilité les moyens d'asseurer vostre estat par l'establissement d'une paix vniuerselle. S'il ne s'agissoit en cela de vostre interest particulier, celuy du public suffiroit pour vous exhorter d'auoir cōpassion du genre humain, qui d'une voix commune vous demande la paix, & vous coniure par la consideration de vous mesmes, d'arrester le cours de ses miseres, & de mettre fin aux abus que la fureur des armes a cy deuant produict. Ceste requeste est ciuile. Il est plus raisonnable d'y auoir esgard, qu'aux passions desreglees de

cés guerriers, qui à l'exemple des anciens Perses ne se figurent dans le tableau de leur esprit que des batailles & victoires, qui se parēt de la liuree d'une malediction, & mettent la souveraine gloire en l'iniustice, & oppression des hommes. Je ne m'amuseray point à declamer contre telles gens, dont le naturel est prodigieusement peruers. Il suffira de remarquer les causes de la guerre: on trouuera de quoy deplorer l'aueuglement de ceux qui exercent tāt de cruauté les vns contre les autres pour occasiōs si frivoles. Mais au préalable ie feray protestation de ne parler des tumultes & esmotions ciuiles, afin que les seditieux ne pensent pas trouuer vne Apologie pour maintenir leur reuolte, ny pretendre vne paix, dōt ils sont indignes s'ils ne recognoissent leur Souuerain, & s'ils ne renōcēt à leurs factions. Laisant donc à part ces mutineries dont nous parlerons en autre endroict, ie diray que les guerres estrangeres s'entreprennent pour l'honneur, ou pour le proffit, ou pour réparation de quelque tort, ou bien pour l'exercice. On pourroit adiouster la

religion, si l'experience n'eust faict cognoistre qu'elle sert le plus souuent de pretexte. Je ne fais point aussi mentiõ de la necessité, laquelle a iadis contrainct plusieurs nations de sortir en troupe de leur pays, & chercher par force nouvelles demeures. De là viennent tant de colonies m tionnees dès les histoires: mais auourd'huy ces debordem s de peuples sont rares, tellement que nous ne pouuons recognoistre d'autres fins & causes mouuantes de la guerre sinon les quatre cy dessus specimees, dont la premiere est la plus commune, & semble la plus legitime. Car si le desir d'honneur est naturel   vne ame genereuse, il est bien seant qu'elle le cherche dans l'exercice des armes, puisque toute la gloire en dep d selon le iugement commun, auquel ce seroit folie de contreuenir. Tous les peuples s'accordent en cela, & les coutumes tant anciennes que modernes ont tousiours defer  aux soldats le priuilege de noblesse & de commandement, en sorte que l'honneur des autres  tats & perfections se termine au lustre esclatant de la vertu

militaire. La pluspart des Princes s'accommodant à c'est erreur ne prise riē que les armes. Ce mal n'est pas d'aujourd'huy. L'empereur Seuerẽ cõmandoit à ses enfans d'enrichir les soldats & mespriser tout le reste. Et le Roy d'Albanie Pyrrhus interrogé à qui il laisseroit son Royaume, A celuy, dit-il, qui aura meilleure espee. Mais ces paroles sentent la barbarie & brutalité. Ausquelles nous pouuons opposer l'autorité de ce braue Roy Lacedemonien, qui estimoit plus la iustice que la valeur, disant que ceste vertu n'estoit aucunement necessaire quand la raison & preud'homme auoient lieu. Et de fait quelle apparence y a-il d'estimer tant vne chose, qui ne se vāte sinon de faire ce que les plus imbecilles animaux peuuent executer? Car de nuire & tuer cest vne chose facile.

Il ne faut pour c'est effect qu'un petit aspic, vne seule mouche. Ce qui deuroit suffire pour raualer l'arrogāce de ces fendās qui se glorifient d'en auoir tant tué es rencontres & batailles. C'est honneur, disent-ils, de supplanter son ennemy. Et auons-nous d'autres en-

nemis que les bestes farouches: Il y a vne amitié & parenté entre les hommes, fondée sur vne conformité de naturel & de figure. Chacun garde volontiers son pourtraict, & prend plaisir à la representation de ses lineamens insensible: Neantmoins nous n'épargnons point nos viues images: nous faisons trophée de ruiner nos semblables, ce pendant que nous quittons honteusement le champ de bataille aux Lyons, Tygres, Loups, & Serpens, nos ennemis naturels, que nous n'osons attendre ny attaquer sinon avec artifice, à la façon de ceux qui se sentans trop foibles ont recours aux finesces & subtilitez pour surprendre leur aduersaire. Que si ces animaux auoient entr'eux quelque intelligence, ils seroient bastans d'exterminer dans peu de temps les hommes. L'autan a autrefois depeuplé quelques regions d'Afrique: vne multitude de serpens a ruiné vne ville, & l'importunité des rats & grenouilles a chassé certaines nations de leur pays. Que sçauons-nous si Dieu ne se seruira point de tels instrumens pour punir encore nos iniquitez?

Vrayement il y a bien dequoy faire parade de son espee, puis qu'il faut si peu de chose pour nous mettre à bas. Nous auons grand subiect de nous preualoir de nostre force, puisqu'en icelle les bestes ont sur nous tant d'aduantage, que nous pouuons dire iustement que c'est la moindre des perfections humaines, & par consequent la vaillance vulgaire qui n'a autre fondement ny appuy que la force ne merite pas grande loüange. Je dis vaillance vulgaire, afin de la distinguer de ceste magnanimité, qui consiste en vne fermeté de courage, & mespris de toutes aduersitez. Ce sont les effects de la vraye vaillance, repousser l'iniure, & nō pas la faire: endurer genereusemēt la mort & tous autres accidens quand ils se presentent, & non pas les aller chercher, sous l'espoir d'une honneur ie ne scay quel, dont la vanité est en fin recogneuë par ceux qui en ont fait estat toute leur vie. Ne voyons nous pas les regrets qu'ils ont en mourant, de s'estre abandonnez au vent d'une folle opinion? Ils font alors de belles remonstrances accompagnes

d'un repentir. I'en ay veu quelques vns qui navrez d'un coup mortel faisoient protestation de prendre l'habit religieux, & vacquer à la deuotiõ le reste de leurs iours, au cas qu'ils reuinssent en cõualescence. Il est vray sèblable, que ceux qui meurēt aux combats ont de sèblables pētees. La raisõ frappe à nostre porte à toute heure, & nous souffle incessāmēt aux oreilles. Il n'est plus temps de la recevoir quand il faut sortir de ce monde. Et en cecy nous voyons les malheur des hommes qui ne recognoissent leur faute qu'en extremite, & ne se rangent point à la raison, sinon lors qu'ils ne peuvent plus mal faire. L'opinion commune les mēne, l'accoustumance les reigle, & l'ambition les aveugle en telle sorte, qu'ils foulēt aux piedstout respect, ne se soucient de Dieu ny des hommes pourueu qu'ils fassent parler d'eux. Mais ils sont aucunesfois bien trompez. Car au lieu de trouuer la reputation qu'ils chertchèt & de mourir au liēt d'hōneur, ils tombent en vne honteuse seruitude & seruēt de iouet à leurs ennemis. Representons-nous la condition des prisonniers de guerre, les affrons & moc-

queries qu'un simple bourgeois ou manât de village ne voudroit endurer, & au bout de cela souuétefois vne corde, ou quelque autre mort pleine de tourment & ignominie. Néantmoins ce sont les fruiets ordinaires de la guerre. Il n'y a Soldat, Gentilhomme, Capitaine, & chef d'armée qui ne soit subiet à ces inconueniens. Les plus grâds Roys & Empereurs n'é sôt pas exēpts. Valerian, Baudouin, Tomābais, Baiazeth, Attabalippa, & autres qui finirēt miserablemēt leurs iours, ont laissé vne belle leçon aux Princes, pour apprendre qu'il y a plus de deshōneur à craindre, que de gloire à esperer en la guerre. Car le mal vient plus souuent que le bien: & si on estime folie de quitter le certain pour l'incertain, les Princes doibuent mesnager leur honneur, sās le mettre au hazard à l'appetit & suscitation de ceux qui les nourrissent d'esperāce, & leur proposent ce qu'ils peuvent acquerir, & non pas ce qu'ils peuvent perdre. Ils leur tracent le plan des conquestes futures, leur font veoir des arcs de triomphe, mais ils ne leur monstrent pas le ioug ignominieux

sous lequel ils se mettent en danger de passer. Ils leur chantent cette vieille maxime *Que la monarchie est vne belle sepulture, qu'elle vaut bien la peine qu'on se hazarde.* Ce qui seroit bon à dire à des particuliers ambitieux & desesperez, qui voudroient s'aggrandir au peril de leur vie. Mais les Princes qui ont desia commandement & autorité toute acquise, ne doibuent point s'exposer à l'inconstance de la fortune, qui se iouë des plus grands, & trauese par accidēs inopinez les plus hautes entreprises. Et maintenant les affaires du monde sont en tel estat, qu'il n'y a si petite Seigneurie, laquelle ne soit capable par le moyē de ses alliāces de resister au plus puissant Roy de la terre. Vn sage Prince doncques ne s'aheurtera point contre l'estat d'un autre, de peur de briser le sien. Que si l'ambition le porte à prodiguer la vie, & celle de ses subiects, à tout le moins qu'il espaigne son honneur, pour lequel il se tourmente tant, qu'il regarde la honte & le dommage où se precipitēt ceux qui entreprennēt les guerres. Ils se mettēt à deux doigts près de leur ruine. Il ne faut qu'un pe-

tit vent pour les pousser dans le gouffre de miseres: & lors qu'ils penseront estre en leur maison celeste, au solstice de prosperité, vn reuers de fortune les abaissera tout à coup, & de souverains les rendra esclaves. Les voila captifs, enchainez, & le bourreau en queue. Alors ils se voyent bien reculez de la gloire qu'ils s'imaginoient, & ont tout loisir de regretter la felicité dõt ils pouuoient paisiblement iouir, s'ils n'eussent esté preoccupez d'une ambition desmesuree. Ce ne sont point icy vaines conceptions que nous enfantons. Les histoires tesmoignent, & l'experience verifie que la guerre met plustost la reputation d'un Prince au hazard, qu'elle ne l'augmente. Et quand il pourroit acquerir autant d'honneur qu'eut iamaïs Cesar, que l'empire de l'univers fust le pris de sa victoire, ne seroit-ce pas vne cruauté d'y parvenir par vne voye si detestable? O que l'honneur est vne miserable chose s'il le faut acheter avec effusion de sang! J'adore ta memoire Othon Saluie, delices de tō siecle, vnique espoir & contentement des soldats Romains, qui volontaire-

ment sacrifioient leurs moiens & leur vie pour t'esleuer au throsne imperial, & te donnoient leurs armes pour gages d'une fidelle affection. Tu refusas leur offre, ayment mieux mourir simple gentilhomme, que de gagner la monarchie avec la perte de tant de bôs seruiteurs. Cest acte vaut tous les empires du monde. La posterité le prefera aux lauriers des Cæsars, pour ce que plusieurs imiteront ceux cy, mais ta genereuse bonté demeurera à iamaïs incôparable. Faut-il que les monarques s'establisent par massacres & boucherie? Abus. Ce ne sont pas voleurs, pour proceder en ceste façô. Ce sôt images de Dieu, tuteurs du peuple, destinez pour guerir nô pour blesser, pour bastir non pour destruire. Mais supposons que la guerre fut necessaire pour fonder les monarchies. Auourd'huy qu'elles sôt establies, il n'est plus besoing à ceux qui en iouissent de remplir le monde de carnage. Que leur sert de se mettre en campagne, puis qu'ils ont sans coup ferir l'honneur de souuerain commandement, qu'ils veulent chercher avec tant de peine, & peu d'apparence d'executer leur desseing?

Qu'ils se tiennent sur la defensiva. C'est beaucoup de conseruer vne monarchie : Et croyent fermement que l'honneur est fort engagé en la guerre, & le profit encore plus incertain. Car pour deux soldats qui s'y enrichiront, on en trouuera cinquante qui n'y gagneront que des coups ou des maladies incurables. Pour le regard des Princes, ils y espuisent leurs finances. Philippe 2. Roy d'Hespagne en sçauroit bien que dire, qui a employé tant de millions d'or avec si peu d'aduancemēt, que son exemple a serui d'instruction à son successeur pour rechercher vtilemēt la paix es lieux où il pouuoit faire inutilement la guerre. Celuy qui se peut vanter le plus de ses exploits militaires, c'est le grand Seigneur: Car outre ce que tous subiects font profession des armes, ses entreprises ont réussi si heureusement, qu'il n'y a pour le present monarchie comparable à la siēne. Voyez neātmoins ce qu'il a gagné depuis plusieurs ans. Il n'a quasi fait que se defendre, & a esté reduit à des extremitéz par ses propres subiects, qui luy doiuent bien faire penser

à sa conseruation plustost qu'à vne
nouuelle conqueste, & cōsiderer que si
la force establit les monarchies, elle les
peut aussi ruiner, veu mesmes qu'il sē-
ble estre paruenue au plus haut degré
de puissance & grandeur humaine.
Dautre part les Chrestiens n'aduan-
cent pas mieux leurs affaires: Et enco-
re ont-ils ce malheur, que s'ils obtien-
nēt quelque victoire, ils n'en iouissent
pas long-tēps, au contraire les Turcs
se maintiennent, & ne se laissent
point aisemēt deffaisir de leurs posses-
sions. Je confronte ces deux peuples,
pour ce qu'ils sont par maniere de dire
ennemis naturels, & ont diuisé presque
tout le monde en deux parties, à cause
de la diuersité de leur religiō, tellemēt
que s'ils se pouuoient accorder, ce seroit
vn grād acheminemēt pour la paix vni-
uerselle. Car le Prince Chrestien se voy-
ant en paix avec le Mahometan, s'accor-
deroit encore plus volontiers avec vn
autre de sa religion, & le grand Seig-
neur estant d'accord avec les Chrest-
iens se rendroit plus facile au Roy de
Perse, ou de Tartarie. Quāt aux payēs
& Iuifs, ie croy qu'ils ne refuseroient

point d'estre compris en vn traitté si general & au fort ils ne seroient pas suffisans pour empescher vn si bon effect. Toute la difficulté gist aux pretentions de quelques souuerains, qui ont esté spoliez de leur Seigneurie ou partie d'icelle: Et de là vient la troisieme occasion de guerre, lors que les Princes leuent les armes pour r'entrer en possessiõ de leurs anciẽs droits & se venger du tort qu'ils ont receu. Mais qui contempera l'origine des empires & royaumes, iugera que telles pretentions sont mal fondees. Car les Monarchies ne s'acquierẽt pas cõme vn autre heritage. Elles viennent immediatement de Dieu, & sont establies par sa seule prouidence, qui donne les sceptres & les oste quand bon luy s'ẽble, en ostant pareillement le moien de les recouurer. Dont plusieurs peuuent donner suffisant tesmoignage: & sur tout l'Empereur Romain, Qui a plus de subiet de se plaindre que luy, veu quela plus part des royaumes d'aujour d'huy sont fondez sur les ruines desõ estat? Toutesfois il est contrainct de se contenter de ce peu qui luy reste, &

se reflouuenir, que comme l'Empire s'est iadis accreu & enrichi des despoüilles du monde, il a aussi finalement serui de proye à toutes les nations qui en ont chacune emporté de bones pieces. Il n'est besoing de nommer d'autres Princes, qui se sont en vain efforcez de recouurer ce qu'ils auoient perdu, & ont experimēté que les royaumes ~~ont~~ la façon des hommes particuliers leur naissance, accroissement, & declin. Il ne faut point icy se flatter, & dire que Dieu fauorise les causes iustes. Car c'est entrer trop auant au cabinet de sa prouidence, de s'asseurer qu'il nous fauorisera plustost qu'un autre. L'esperoir de ceste faueur imaginaire a faict entreprendre des guerres à plusieurs qui presumoient de leur bon droit, & pensoient que Dieu se seruiroit d'eux pour exterminer vne puissance qu'ils appelloient iniuste & tyrannique. Ils se sont trouuez bien loing de leur compte, & pour vne lieue de pays qu'ils vouloient gagner sur les vsurpateurs, en ont perdu cinquante, & ont mis en danger leur estat: quelques vns y ont laissé l'honneur & la vie. C'est bien faict à
vn Prin,

vn Prince de s'opposer valeureusemēt à celuy qui veut empieter son pays. Mais depuis qu'il en est totalemēt priué, & que pour sō impuissance il ne se peut rehabiliter, il doit ceder, ie ne diray pas aux hommes, mais à Dieu, qui est ialoux des Monarchies comme de ses plus beaux œuures, esquels il a graué l'image de sa maieté, les caracteres de sa vertu, & s'en declare protecteur par des effets visibles, principalement depuis qu'elles sont fortifiées d'vne longue possessiō. Ceux qui alors les attaquent, ne gagnent non plus que les anciens qui ont tasché de couper l'Hexamilo. Il n'est pas en la puissance des hommes de rompre vn ordre diuinement establi, comme celuy des Monarchies. Les Princes qui s'y trouuent interessez ou pour la ruine totale de leur estat ou pour la diminution d'iceluy, doiuent sçauoir que Dieu n'est pas tenu de continuer sa benediction en vn endroict. Que s'il a trāsferé leur sceptre à vne autre main, il a fait la mesme faueur à leurs predecesseurs, qu'il a releué de terre, leur donnant vne puissance absoluë, pour

en iouir tant qu'il luy plairoit & non autrement. Qu'ils ne se plaignent d'oc point d'un mal commun à tous estats, qu'ils n'accusent point vne vsurpatiō, que le temps, le bon-heur, & la volonte de Dieu authorisent: qu'ils retranschent leurs esperances inutiles, & le desir de vengeance qu'ils ne peuvent effectuer: Et quand ils le pourroient faire, ils deueroient prendre vne autre voye & auparauant que venir aux armes, se rapporter à l'arbitrage des Potentats & Seigneurs souuerains: Ce faisant ils gagneroient l'amitié de leurs semblables, pour s'en preualoir contre leurs ennemis, au cas qu'ils ne voulussent se soubmettre au iugement d'un tiers. Or si vn Prince receuoit vn iuge qui voulust imperieusement s'ingerer de vuidet les differens, cela veritablement raueroit sa grandeur: mais d'accepter volontairement des arbitres, c'est vne chose iadis pratquee & qui se pratique encore par les Monarques. Que si on termine à l'amiable les querelles esmeues pour la possession des souueraines Principautez, on pourra plus aisement pacifier d'autres contestations &

debats qui suruiennēt entre les grands pour leurs limites, pensions, tributs & autres droicts de moindre importāce, comme aussi pour quelques actions ou paroles offensives qui causent souuent de cruelles guerres, faute d'vn tiers qui pourroit addoucir les affaires en moyennant quelque satisfaction honneste, pour contenter celuy qui auroit esté offensé. Et à cecy seruiroit grandemēt l'assemblee generale de laquelle nous parlerons cy apres. Voila donc la troisieme occasion de guerre assez refuttee. Reste la quatrieme, à laquelle ie confesse qu'il est plus difficile de remedier, attendu que les hommes sont naturellement impatiens de repos, & sur tout les gens de guerre. C'est pourquoy nous liions que tant de peuples autrefois se sont bannis volontairemēt de leur païs, pour aller chercher la guerre ailleurs, ne pouuans endurer que leur bras s'engourdisse avec leur generosité. Cela mesme a contrainct quelques Roys de licentier leurs subiects, leur permettant d'aller busquer fortune, de peur qu'ils n'imitassent ces anciēs Odryses qui entamoieēt à coups

d'espee leur propre corps, quand ils n'auoient point d'ennemis pour se battre. Les Allemans à mesme fin exerceoient leur ieunesse au brigandage pour luy faire passer le temps. Que feront donc auiourd'huy tant de vaillans hommes, qui ne peuent sentir que la poudre à canon, ny mettre la main que sur le pommeau de leur espee, ny le pied que sur vn champ de bataille ou vne breche, comme dit vn braue discoureur, qui ne se nomme point? La response à ceste demande est fort sommaire. Le monde n'est pas fait pour telles gens qui ne sçauent que mal faire. La cour des Roys n'est pas leur vray seiour. Il les faut tous enuoyer aux Canibales & Sauvages, qui n'ôt rié de l'homme que la figure. Maudit naturel qui cherche le repos dās l'inquietude, l'honneur en l'infamie, & le passer temps en l'inhumanité! Reprimez (grands Monarques) reprimez ces monstrueux courages, ces esprits forcenez, qui ne suivent pas les Princes, mais leur fortune, qui les abandonnent au besoing, & souuentesfois les trahissent. Que peut-on esperer de ceux qui ne respic-

rent que le sang & le carnage? Il est certain que les soldats sont necessaires à vn Prince, pour la tuition de sa personne & de son estat, mais quand il aura balancé le bien & le mal qu'il en reçoit, il trouuera qu'il est beaucoup plus dangereux de les estimer que de les abbaïsser. Car l'esprit d'un guerrier est ambitieux & violent, & ne regarde pas ce qu'il tient, mais ce qu'il peut obtenir. Ne voyons-nous pas des exemples de cecy au siecle passé & au nostre? Les Empereurs Romains se sont mal trouuez d'auoir tant deféré aux Soldats de leur garde. Les mutins donnoient, ou pour mieux dire, vendoient l'Empire, & l'ostoient à leur plaisir. Ils n'auoient pas si tost presté le serment de fidelité à leur maistre, qu'ils en estoient degoustez, & le massacroient cruellement pour substituer vn autre en sa place, qui estoit receu à mesme cōdition que le premier, c'est à dire, il couroit fortune d'auoir vn pareil traitement quand il plairoit à ces bourreaux, qui prononçoient arrest de mort contre celuy auquel ils soubsmettoient leur vie.

Ainsi le grand Seigneur reçoit souvent la loy de ceux qui le disent les esclaves. Quelle pitié de voir vn Souuerain contrainct d'abandonner ses plus fideles seruiteurs ala volonté d'une troupe mutine, qui presente vne requeste les armes au poing, & menace audacieusement son Prince come s'il tenoit d'elle sa couronne imperiale? C'est ce qui perdra les Othomans, & leur Empire ne sera iamais ruiné que par la puissance immoderée qu'ils ont donné & donnent encore aux Janissiers. Que s'ils vouloient receuoir vn conseil pacifique, & conspirer vnaínnement avec les autres Monarques pour le repos public, ils n'endureroient point ces brauades, seroient mieux seruis, & ne dependroient aucunement des caprices des hommes turbulens, auxquels ils sont cōtraincts d'accorder tout. L'Empereur Probe considerant cecy disoit franchement, qu'il disposeroit les affaires en telle sorte, qu'on se passeroit bien de soldats. Grands Princes, il est en vous d'effectuer ceste sainte resolution. Tous les hommes en general, & vos peuples en particulier vous en

feront obligez. Il n'y a conqueste , qui vous puisse acquerir tât d'applaudissement ; il n'y a victoire qui merite tant de feux de ioye. Quel plus grand honneur pouuez - vous desirer que de voir sous vostre autorité publier la paix par tout le monde ? On marquera dans les Chroniques vostre nom en lettres d'or : on louera vostre regne, comme ayant esté le commencement ou le retour du siecle heureux. On ne parlera plus des conquestes d'Alexandre, des triomphes de Cesar , des stratagemes d'Annibal & Sertorie. La vanité de ces gens-là sera recogneue qui ont fondé leur gloire sur meurtres & pilleries , dont ils deuroient plustost auoir emporté vn regret & honte perpetuelle. On fera veoir à la posterité ces braues Heros, qui aurót surmonté les monstres d'inhumanité & barbarie, auront rangé l'vniuers sous les loix de iustice, bref qui se seront monstrez vrayes images de la diuinité. Or ce beau tiltre ne s'acquiert point par saccagemēs, massacres, & actes d'hostilité, mais par vn doux gouuernemēt, puissance legitime & reglee , qui distingue

les Royaumes d'auec les brigandages & tyrannies pleines d'inquietude & de peu de duree. Car il ne faut pas estimer que la grandeur d'un Roy consiste en l'estendue de sa seigneurie. Agésilais le satchoit de ce qu'on qualifioit du nom de Grand le Roy de Perse. Comment peut-il estre plus grand que moy, disoit-il, s'il n'est plus iuste? La vraye grandeur d'un Souuerain gist en la prompte obeissance de ses subiects, & ferme iouissance de son estat, ce qui ne luy peut arriuer tant qu'il s'engagera en vne guerre, laquelle apporte vne grande alteration aux volontez, avec diminution d'obeissance & de respect: & tel commande à baguette en pleine paix qui est contrainct en temps de guerre de courtoiser son vassal, & entretenir vn simple Soldat de belles promesses. Et à quelle fin ces honteuses submissions? Pour empieter sur vn voisin, pour se rendre redoutable. Si la grâdeur de vos courages vous appelle à vne fortune plus releuee, si elle ne peut acquiescer aux possessions presentes, à tout le moins imitez les aigles, qui par vne tacite conuen-

tion se prescriuent vn certain espace, dans lequel elles cherchēt leur proye, & ne passent point outre. Bornez vostre territoire à la mode du sage Numma, & suiuant son ordonnance sacrifiez au Dieu Terme sans effusion de sang. Auguste se comporta de ceste façon, & mit volontairement des bornes à son Empire limitant par ce moyen sa cupidité. Cest Empereur monstre bien comme il se faut seruir des gens de guerre. Car apres qu'il eust establi la paix, il mit bonnes garnisons sur les frontieres : outre ce il auoit deux flottes sur mer esquippees & bien garnies, pour les employer selon les occurrences. Et cecy seruira pour satisfaire à ceux qui disent que la valeur seroit abastardie par le moyen d'une paix generale. Je pourrois leur respondre que tout le mōde estāt d'accord on n'a que faire de s'aguerrir, & qu'il vaut mieux estre couārd que brutal & barbare. Mais les Romains donnoiet bō ordre à cela, & s'empeschoiet biē de deuenir lasches en tēps de paix. Ils s'exerçoiēt aux tournois, tiroient à la quintaine, representoient batailles

terrestres & nauales, afin de se disposer aux serieux combats, & notamment pour éuiter l'ennuy qu'apporte vne longue oisieté. Car tout homme s'artedie, depuis qu'il n'exerce plus s'omeftier. Voila pourquoy à vn soldat qui ne sçait faire autre chose que fraper, il est bon de donner quelque subiect, où il puisse desgourdir son bras, esprouuer sa force & dextérité, avec hōneur toutesfois, & sans meurtre. Et cōme ceux qui ayment quelque chose en voyent volontiers le pourtrait, aussi ceux qui demandent les combats sont biē aites d'en veoir la représentation. Que si tels ieux ne leur sont aggreables s'ils se veulent battre à bon eleient, les bestes fourniront assez dequoy passer ceste furieuse enuie. La chasse est vn exercice noble, & bien-seant aux gens de guerre, sur tout à ceux qui sont qualifiez. Je mets au rang des bestes les peuples sauages qui n'vsent point de raison. Ils donneront pareillement vn iuste subiet de guerre, aussi bien comme les pirates & voleurs qui ne font estat que de brigander. Voila enquoy les soldats peuuent estre legitimement

employez, & par ce moyen ils n'aurot occasion de se plaindre, attendu qu'ils seront tousiours necessaires pour la manutention de la paix, & conseruation des Princes, qui ne peuuent estre en seureté sans les armes, & partant ne doiuent mespriser ceux qui en font profession, au contraire les honorer de quelques priuileges & mesmes leur donner de quoy viure, afin de leur oster toute occasiõ de mescontentemẽt. Que si l'estat de leurs Finances ne pouuoit fournir à ceste liberalité, ils pourroient appliquer à cela deux remedes. Le premier est, congedier vne partie des gens de guerre, & retenir seulement les plus robustes & plus propres suivant l'exemple de Iules Cesar, lequel diminua le trop grand nõbre de citoyens nourris aux despens de la Republique, & les reduisit au nombre de cent cinquante mil hommes. L'autre remede est de leuer vn impost particulier, pour l'entretenemẽt de la gendarmerie, à quoy tout le peuple contribueroit volontiers, & n'auroit point de regret, de s'incommoder vn peu, pour auoir la paix, & éuiter les oppressions & outra-

ges qu'il endure des Soldats quand ils sont mal payez. C'est le principal fruit de la paix, de regler des deportemens des gendarmes, mais c'est vne chose impossible, tant que leur paye iera retenue ou differee. Or ce n'est pas tout de tenir en bride ces gens-là, & d'empescher que l'oisiuete ne leur engendre vn desir de remuer. Il faut prendre garde aux habitans des villes, qui ne sont pas moins difficiles à gouverner. Car les villageois sont la pluspart occupez & ne pensent qu'à leur mesnage. En vne ville on voit vn tas de faincans necessiteux, qui ne sçachans que faire, cherchent des querelles. Rome a esté fort trauaillee par ceste canaille, qui ne viuoit que de partialitez, & prestoit escorte de gayeté de cœur aux Magistrats seditieux pour piller, massacrer, & mettre tout en confusion. Pour obuier à ce mal, il est besoing de renouereller l'ancienne coustume des Atheniens & Aegyptiens, qui faisoient rendre compte à vn chacun de sa vie, & punissoient ceux qui demeuroient sans rien faire. Encore les Chinois n'endurent point les fai-

neans , recognoissans que c'est vne
pepiniere des voleurs , assassins , & fa-
ctieux. Le Prince Hipparque se faisoit
quand il voyoit quelque homme oti-
eux , il l'exhortoit à travailler ; & afin qu'il
n'eust aucune excuse , luy offroit des
terres & des bœufs pour les labourer.
L'agriculture & le trafic sont deux
vacations necessaires , & ne sont pas
moins honorables. En l'une & en l'aut-
re paroissent le travail , le courage , l'in-
dustrie , & preuoyance d'un homme. Le
labourage nourrit vn estat : le trafic
l'aggrandit . Et c'est vn abus de pen-
ser que ces mestiers soient mechani-
ques ou qu'ils derogent à la Noblesse.
Les Gentils-hommes Romains met-
toient eux mesmes la main à la charrue ,
& auoient leurs facteurs en diuerses
prouinces , par l'entremise desquels ils
trafiquoient. Et mesme au temps pre-
sent plusieurs Princes ont des vaisseaux
sur mer , qu'ils enuoyent aux pays
estranges , dont ils tirent vn grand
profit . Certainement il ne faut de-
nigrer le marchand , principalement
celuy qui d'une resolution genereuse
entreprend des voyages hazardoux ,

afin des'enrichir luy & son pays . Il ne peut faire l'un sans l'autre , & le public estant composé des particuliers , il se ressent des richesses & de la pauvreté de ceux-cy. Or ce qui apporte des commoditez à vne Monarchie ce n'est point la multitude des prestres ministres, ny Religieux, iacoit que leur dignité soit grande & necessaire pour attirer la faueur du Ciel: ce ne sont point aussi les practiciens & officiers de iustice qui ne deuroient estre en si grand nombre comme ils sont en quelques endroiets. Bref il n'y a mestier comparable en vtilité à celuy du marchand, qui accroist legitimement ses moyens aux despens de son travail , & souuentefois au peril de sa vie , sans endommager n'y offenser personne : en quoy il est plus loüable que le soldat, d'où l'aduancement ne depend que des despoüilles & ruines d'autrui . Et puisqu'il est question de bannir l'oisiveté, & diuertir les mauuaises pensées qu'elle cause ordinairement en l'esprit des faitneans , il n'y a meilleur expedient pour cela que la negotiation, à laquelle les Princes doiuent inuiter leurs sub-

iects par toute sorte d'artifices. Et cōme Cyrus voulant abastardir les rebelles de Lydie, leur fit subtilement frequēter les theatres, bordeaux, & cabarets: aussi au contraire pour rendre vn peuple actif & laborieux il est necessaire d'ouurir les boutiques, & conuier au trafic indifferemment les grands & les petits. Mais ny les vns ny les autres ne s'y addōneront pas volontiers tant qu'ils verront la condition des marchands si raualee, & qui pis est subiette à tant d'impositions. Il est raisonnable que le Prince tire quelques deniers sur les marchandises qu'on apporte & trāsporte hors de sa Seigneurie: mais il doibt en cela vser de moderation autāt qu'il luy sera possible, & principalemēt pour le fait des marchandises necessaires à la vie, cōme bled, vin, sel, chairs, poissons, laines, toiles, & cuirs, afin que les marchands y trafiquent plus librement, & que le peuple les aye à meilleur pris, qui par ce moyen sera contēt, & au lieu de murmurer cōtre son Prince, le reuerera comme vn astre salutaire, ou Dieu terrestre, luy donnera mille benedictions & tesmoignages de sa

bienueillance, en telle sorte qu'il n'aura besoing de soldats, estant assés au dedans de son Royaume : & quant aux estrangers il s'en garétira par l'entretien de quelques compagnies d'ordonnance, encore qu'elles ne soient pas beaucoup requises, sinon pour satisfaire à la desffiance, si tant est que nous puissions obtenir vne paix vniuerselle, dont le plus beau fruiet est l'establissement du commerce : & partāt les Monarques doiuent pourueoir, à ce que leurs subiects puissent sans aucune crainte trafiquer tant par mer que par terre : ce qu'vn chacun pourra aisement faire en son estat particulier. Et pour bien commencer, faudroit prendre le soing non seulement des grosses riuieres, mais aussi des moindres, & rendre celles-cy capable de porter bateaux, attendu qu'en cela gist toute la commodité du commerce, si bien que ceux qui n'ont aucune riuierē, font venir des eaux par artifice, comme les Brabançons qui ont creusé vn canal depuis Bruxelles iusques à Lescout, afin de communiquer plus aisément avec ceux d'Anuers. On trouue assez de
belles

belles riuieres en France, mais elles ne seruent qu'à noyer les prez & les heritages prochains, comme l'on remonstra au conseil du Roy Charles neuuiesme, qui auoit resolu d'y pourueoir, si les troubles suruenus n'eussent rompu le dessein. Aussi depuis peu de temps on a proposé le moyẽ de ioindre quelques fleuues nauigables. L'argent & la peine seroient en cela bien employez. Mais il seroit plus vtile pour le trafic general, de ioindre deux mers : ce qui ne se peut faire que par trois moyens, iadis pratiquez avec plus de courage que d'effect : c'est à sçauoir en coupant vndestroit de terre qui soit entre deux mers : ou en conduisant vne tranchee d'un fleuve qui tombe dans vne mer, & ne soit pas esloigné de l'autre : ou bien ioindre par vne fosse deux riuieres, lesquelles s'embouchent separement en diuerses mers. Le premier moyen a esté pratiqué par le Roy Demetrius, & les Empereurs Iules, Caligula, Neron, qui ont tasché de couper l'Hexamilo, qui separe la mer Ægée d'avec l'Ionique, mais ils n'ont rien gaigné. Le second moyẽ fut employé

par Ptolomee qui fit vne fosse entre le Nil & la mer rouge, mais il ne poursuivit pas, ayāt esté aduerti que ceste mer estoit plus haute que l'Egypte, & par conséquent qu'elle noyeroit tout le pays. Apres la reuolution de plusieurs siecles les Soldans & les Turcs ont eu le mesme dessein, pour se faciliter le chemin aux Indes. Le dernier moyen pour ioindre les mers a plus heureusement reüssi a Charlemagne. Car il accoupla les riuieres d'Almona & de Radantia, en Franconie, dont l'une tombe dans le Danube & de la dans la mer mediterranee: l'autre se ioint au Mein & au Rhein, & se rend finalement en l'Ocean d'Hollande: Ainsi on alloit eüiter beaucoup de destours qu'il faut faire, & vne infinité de hazards & incommoditez qu'on souffre pour passer d'une mer a l'autre. Mais lors qu'on estoit en ceste besongne, les pluyes furent si grandes, qu'elles comblèrent la fosse de boubier. Il seroit aisé de mettre fin a ce beau dessein, si la paix estoit en Allemagne. Il y a vn autre endroit, où ces deux mers se pourroient ioindre. Cest en Languedoc,

en tirant vne tranchee de l'Aude qui va par Narbone dans la mer Mediteranee, iusques à la Reige qui se melle avec la Garonne, & entre dans l'Océan Aquitanique. Le Roy François premier proiettoit d'obliger ses sujets par ceste action qui ne luy eust pas moins apporté de reputation que ses victoires, si la mort ne luy eust enuié cest hōneur. De mesme façon il seroit aisé d'accourir le chemin de la mer Caspienne à la mer Maiour, en coupāt vne petite espace de terre depuis le Tane tombant au marais Meotide, & pont-Euxin, iusques à Volga qui seréd à la mer Caspienne : car ces deux riuieres approchent en quelques endroits fort prez l'vne de l'autre. Cela rendroit le commerce de Moschouie & des Indes beaucoup plus facile & plus libre. Je confesse que telles entreprises sont grandes & penibles, mais aussi elles sont dignes des grands Monarques, lesquels ne doiuent employer le temps de paix qu'en actions esclatātes, releuees, & profitables au public, comme celle-cy, qui tendent à l'establisement & cōmodité du commerce.

Quel plaisir seroit-ce, de veoir les hommes aller de part & d'autre librement, & communiquer ensemble sans aucun scrupule de pays, de ceremonies, ou d'autres diueritez semblables, comme si la terre estoit, ainsi qu'elle est veritablement, vne cite commune à tous? Il n'y a que les lannages & voleurs qui puissent empescher vn si grand bien: mais il est vray semblable, que se voyàs seuls, ils penteront à leur conscience. Que s'ils veulent cōtinuer leur façon de viure brutale, ils ne sont pas bastans pour resister à vn consentement general de tant de peuples, qui leur courront sus, & les vont bloquer, assaillir & tuer cōme pauues bestes dans leurs gistes. La guerre sera toujours bonne contr'eux, si on ne les peut reduire à la raison. Et pour le regard des voleurs de terre, il est aisé de les dōpter, ou de viue force, ou par famine, en leur retranchant les viures, si d'auanture ils tiennent des lieux inaccessibles, comme ils ont en plusieurs endroiets. Les pirates sont plus difficiles à attraper, à cause de la large campagne de la mer, qui leur sert d'ayle & de refuge. Tou-

resfois pour en venir à bout, il y a deux moyens tous dissemblables : la liberalité & la force. Pompee pratiqua l'un & l'autre contre les Corsaires, qui tenoient en subiection la mer mediterraneë, & auoient reduict l'Italie en vne extreme necessité de viures. Car apres auoir esquipé vn bon nombre de vaisseaux, il leur donna la chasse, en deffit vne partie, contraignit le reste d'accepter les conditions qu'il leur proposa, & leur ayant osté les ports qu'ils occupoient, les escarta en diuers lieux, en leur baillant quelques terres pour s'entretenir, & ainsi rompit leur association, pendant laquelle ils s'estoient rendus inuincibles. Si les Roys & potentats d'auourd'huy ont vne bonne intelligence ensemble, ils pourront en peu de temps nettoyer la mer de ces brigands. C'est vne honte que non seulement on les tolere, mais aussi on leur donne des lieux d'importâce pour retraicts, comme Alger en Barbarie. Le grand Seigneur tire peu de profit, & moins d'honneur de cela, & bien que telles gens luy peuuent rendre ser- uice, en vne occasion; il luy seroit tou-

resfois plus seant, de mettre en ses villes vne garnison de braues & genereux soldats, que de se declarer si ouuertement protecteur des Corsaires. Au surplus, la paix le dispensera de ceste subiection, & les autres Monarques employeront de leur part toute leur puissance, pour exterminer les voleurs. Mais ie ferois d'aduis, de tenter auparavant la voye de douceur, & leur offrir quelque honneste appointment. La pauureté cōtrainet plusieurs de mener vne vie illieite: ceste cause cessant, ils se soubsmettont a la poliee cōmune. L'importance est de leur assigner pension, ou plustost des heritages. Il y a tāt de terres qui sont inutiles par faute d'estre cultiuees: que si on les vouloit desfricher, elles suffiroient pour nourrir vne infinité de pauures. Il y a pareillemēt force lieux marescageux, dont on feroit de bonnes terres si les eaux en estoient escoulees. Ce qui occasionna les Romains de donner commissiō a plusieurs Magistrats pour nettoyer & desleicher ceste grande palus qui est sur le chemin de Naples, mais ils se sont portez trop l'entement en

cest affaire, de sorte que ce quartier-là est encore aujourdhuy plein de bourbe, qui pourroit estre conuertie en bonnes prairies ou terres à bled, si les hommes y vouloient trauailler: Je diray le mesme des marescages & terres desertes de Languedoc, Prouence & autres cantons de ce Royaume, qui resmoignent le mauuais meſnage, ou la negligence des François. S'il y a de la difficulté en cela, elle se peut surmonter par vne laborieuse perseuerance Rien n'est impossible à la main & industrie de l'homme. Les Ægyptiens ont employé tant de temps & d'argent à bastir leurs Pyramides, qui n'ont serui que d'ostentation: A plus forte raison doit-on s'efforcer de rendre la fertilité à ces campagnes steriles, pour le soulagemēt d'une infinité de pauvres. Et au cas qu'elles ne fussent propres ny suffisantes pour accommoder les pirates, il faudroit leur achepter des terres de labour, & les enſaſiner d'icelles, à la charge de les entretenir en bon estat, & d'en payer vne petite rente par forme de recognoissance. Ceste largesse se feroit aux despens du

public, mais il en tireroit le profit. On achapte aucunes fois bien cherement la paix d'un ennemy. Pourquoy ne preuendroit-on pas les mauuais desseins de ces gens-la, qui denoncent la guerre à tout le monde, par vne liberalité honneste, qui leur amolliroit le cœur, addouciroit le courage, & les reduiroit à vne vie tranquille. Il y a des naturels qui ne se peuvent gagner autrement, & comme ces deux roches dont parle Plin, ne bougent de leur place, quand on les pousse rudement, mais en les touchant du bout du doigt on les esbranle; aussi plusieurs se rangent à la raison par douceur, qui ne fieschiroient aucunemēt sous la violence. Il n'y a point de plus belle victoire ny de plus asseuree, que celle de la courtoisie, & clemence. Vn Prince ne sera iamais blasmé quand il fera le profit de son peuple & le sien en quelque maniere que ce soit. L'Empereur Solyman fit vn traict de maistre politique, quand il rechercha d'accord Dragut & Barberousse Archipirates: il les receut en son Conseil, leur donna des gouuernemens & charges honorables,

afin d'auoir la paix en ses eftats, bref de
puiffans ennemis en fit de bons amis.
Ce moyen d'attirer les Corfaires à la
vertu eft louïable, afin que par leur ex-
emple les autres foient rangez à leur
deuoir, & auffi de peur que le defefpoir
ne les incite à commettre de plus gran-
des cruautez. Que fi quelques vns
veulent continuer leur volerie, il les
faut pourfuiure, & chastier fans aucune
mifericorde : A ceste fin chaque Prin-
ce deuroit entretenir tousiours quel-
ques vaiſſeaux pour cōbatre ces mon-
ſtres marins. Auguſte pourueut dili-
gēment à cela : Car outre les vaiſſeaux
qu'il auoit au port d'Oſtie, de Freius, &
ſur le Rhein, Danube, & Euphrate, il
entretenoit deux grandes flottés, l'une
à Miſene qui gardoit les coſtes de Frā-
ce, Heſpagne, Afrique, Aegypte, Sar-
daigne & Sicile : l'autre à Rauenne qui
couroit en Grece, & en l'Orient. Il ne
tiendra qu'aux Monarques de ce tēps,
que les chemins de la mer ne ſoient af-
ſez ſeurez : C'eſt honneur & profit pour
eux. Le Roy d'Heſpagne y met peine
de ſon coſté. Car ſon Lieutenant de
Goa, tous les ans vogue ſur l'Ocean

des Indes Orientales avec vne armee nauale, pour empescher les courses des Pirates : & à mesme fin il entretient bonne garnison en la ville S. Dominique, qui pour la commodité de sa situation commande a toute la mer du nouveau monde. Les autres Roys peuuēt pareillement affranchir leurs costes de brigandages, & par ce moyen le commerce estant asseuré les hommes auront vne belle occasion de s'addonner au traficât par mer que par terre. Qu' si quelqu'vn ne se sēt propre, ou s'il n'est enclin à la negotiation, il y a d'autres mestiers qui cōtiennent au menu peuple. Non que pour cela ils soient mesprisables : car l'architecture, la peinture, l'orfeurerie, l'horlogerie, l'ouurage des foyes, des toiles & autres arts que nous appellons mechaniques, ne cedent gueres en inuention ou subtilité aux arts liberaux, & en vtilité les surpassent. Occasion pourquoy il seroit bon pour encourager les artisans, de leur proposer recompense, & d'establiir en toutes les villes vn officier, qui receuroit les noms de ceux qui excelleroient en quelque art afin de les ap-

pointer suivant leur capacité, laquelle ils feroiēt veoir en presence des maistres ouuriers. Ceste Police esueilleroit les esprits, les retireroit de l'oisiuete, & leur feroit embrasser gayement vne vacation, sous l'esperoir d'estre pourueus en cas qu'ils s'acquittassent biē de leur charge: Et ce qui les encourageroit le plus, ce seroit de veoir le soing que le Magistrat auroit de leur profession attendu qu'il n'y a rien qui excite plus la vertu ou l'industrie, que la recompense donnee par autorité publique. On verroit alors vne belle contention entre les hommes de mesme qualité: chacun s'efforceroit à surpasser son compagnon, pour r'emporter le bruiēt & l'attestation d'auoir bien faict en son mestier. Mais nous ne sommes sur le point de veoir vn tel ordre. Les arts sont mesprizez & en particulier & en general. Il n'y a presque moyen en ce siecle de paruenir à vne fortune mediocre par aucun honneste exercice. Vn hōme quelque industrie, quelque eminence de sçauoir, ou artifice qu'il aye en sa vacation, n'est non plus estimé

qu'un chetif apprenti, & ne sçait à qui il se doit adresser, pour gagner sa vie, s'il n'a autre support ou répondant que sa suffisance. A qui aura-il recours? A ces semblables? La jalouse les empêchera de luy vouloir du bien, & quand il feroit merveilles, il luy fauldroit trouver argent pour se faire passer maître: autrement il ne luy sera permis de tenir boutique. Cela sans doute est capable d'aneantir tous les arts, & de rendre tant d'hommes faitneans, qui aiment mieux battre le pavé, servir d'estafiers & coupe-jarrets, ou mendier, que de travailler, voyans le peu d'estat qu'on fait des bons ouvriers & ingénieux. Il faut donc avoir soing des arts mécaniques, & y apporter le règlement susdict, afin que le simple peuple s'y addonne sous l'esperance de profit, & d'entretien sortable à sa condition. Car Lycurgus n'avoit point raison de défendre les ouvrages de main, & le trafic à ses Citoyens, ne leur laissant que le bouclier & l'espee. C'estoit violenter la société humaine, & luy oster ses beaux ornemens, voire mesme la d'espoüiller des choses les plus ne-

cessaires. Son ordonnance estoit bonne pour la Republique des bestes, qui n'ont que les dents & les griffes. Numa fit plus sagement qui departit le peuple de Rome par confrairies, & en establit autāt qu'il y auoit de mestiers, recognoissant que le corps d'une ville estoit cōposé d'artisans & marchands, & que sans eux vn estat ne pouuoit subsister, & perdoit sa forme. Je vous laisse à penser en quelle peine nous serions, si nous n'auions point de laboureurs, vigneron, tisserands, tanneurs, forgerons, mareschaux, chirurgiens, teinturiers, massons, charpentiers, fondeurs, cordonniers, foulons, cardeurs, orfeures, potiers, tourneurs, & autres semblables ouuriers, de qui nous tenons non seulement nos commoditez, mais aussi la vie. De dire que telles vacations appartiennēt aux esclaves, cōme estimoit Lycurgus, cest vne impertinence, attendu qu'un homme prudent & accort ne mesprise iamais vne chose dont il ne se peut passer. Et à quel propos desdaigner les arts mechaniques, principalement celles qui monstrent vne dexterité, outre le profit & plaisir

qu'elles apportent? Au reste ce n'est pas l'estat qui honore l'homme, mais plustost l'homme qui fait honneur à son estat, comme disoit Epaminonde, lors qu'on luy bailla vne chetive commission, & peu conuenable à ses merites. Toutesfois les hommes qualifiez ou pour la noblesse de leur race, ou pour la subtilité de leur esprit, deuroient plustost s'occuper aux sciences, & sur tout à celles qui regardent l'vtilité de la vie, assauoir la Medecine & les Mathematiques. Pour le regard de celles-cy, on ne les peut trop recommander, si nous considerons l'estendue de leur objet, & la grandeur de leur pratique, outre la certitude de leurs demonstrations, & la facilité qui conuoit iadis les enfans à les apprendre. Quant à la medecine, bien que plusieurs la denigrent, son vtilité est euidente, & pour vne raison qu'on pourra braquer contre elle, il y en a cent qui luy seruiron de contrebatte-rie pour la defendre. Iettons vn peu la veuë sur les autres sciēces. La Theologie surpasse nostre capacité. La Dialectique n'est que seruâte & portiere des

autres. La rhyfique est vne cognoiffance de nature, qui depēd de l'expēriēce. La Rhetorique est superflue. La Iurifprudēce n'est pas plus neceffaire, & vn bon iugement naturel fuffit pour terminer les procez, fans auoir recours à vne milliaice de loix & decifions, qui enuelopent les caufes, au lieu de les demeller. La grammaire poēfie & hiftoire font plus fpecieufes que profitables. Tellement qu'en toutes les honeftes difciplines ces deux-là tiennent les premiers rangs, pour ce qui concerne l'vfage public, & partant doiuent eſtre recommandees, fans preiudice neantmoins des autres qui ſeruent de grand ornement. Voila les exercices aufquels les Princes pourrōt contraindre leurs ſubiects, afin qu'auans de quoy s'employer, ils ne s'amuſent à troubler le repos public: Et ainſi nous auons reietté les cauſes & pretextes de la guerre. Vne autre conſideration pourtant ſe preſente encore. C'eſt l'inimitié & ſ'il faut ainſi parler, l'antipathie qui ſe trouue entre pluſieurs peuples ou pour leurs vieilles querelles, ou pour la diuerſité de leur religion.

Car comment est-il possible, dira quelqu'un, d'accorder des peuples qui sont si separez de volonté & d'affection, comme le Turc & le Persan, le François & l'Espagnol, le Chinois & le Tartare, le Chrestien & le Iuit ou Mahometain? Je dis que telles inimitiez ne sont que politiques, & ne peuvent oster la coniecton qui est & doit estre entre les hommes. La distance des lieux, la separation des domiciles n'amoindrit point la proximité du sang. Elle ne peut non plus oster la similitude du naturel, vray fondement d'amitié & société humaine. Pourquoy moy qui suis François voudray-je du mal a vn Anglois, Espagnol, & Indien? Je ne le puis, quand ie considere qu'ils sont hommes comme moy, que ie suis subiet comme eux à erreur & peché, & que toutes les nations sont associees par vn lien naturel, & consequemment indissoluble. Qui fait qu'un homme ne peut reputer vn autre estranger, si ce n'est en suivant l'opinion commune & inueterée qu'il a receu de ses predecesseurs. Je diray le mesme pour le regard des Religions qui passionnent tant les hommes, & les

achar-

acharnent les vns contre les autres, si que vn Chrestien quand il rencontre vn Iuif ou Mahometain, pense estre contaminé de leur aspect, & s' imagine de veoir vn demon: d'autre part ceux-cy & les payens ont en pareil horreur les Chrestiens. Je mets en auant ces quatre Religions pource qu'elles sont les plus communes, & toutes les autres en dependent. Les Chrestiens blasme les Mahometains pour leurs superstitions & opinions ridicules. Ceux-cy accusent les Chrestiens de blasphemes & impieté, & n'en parlent iamais qu' avec mespris. Les payens se targuent de leur antiquité, & s'estiment heureux de perseuerer en leurs sacrifices. Les Iuifs se moquent de tout cela, & bien qu'ils soient hays & chassés de tout le monde, neantmoins ils tirent de là vn argument de benediction & faueur diuine, d'autant que parmy tant d'ennemis, au milieu de tant de persecutiōs ils se sont maintenus, & se maintiennent encore en despit des attaques & assauts qu'on leur dōne. Les Histoires loient les Messeniens, de ce qu'estās refugiez en vn pays estrange, l'espace de trois

censans, ils n'ont aucunement changé leur langue ny anciennes coustumes. On se doit bien plus estonner des Juifs, qui depuis rât de siecles ont constamment perseueré en la creance de leurs peres. Or toutes ces Religions se fondent sur preuues, alleguent leurs miracles, & chacun pretume que la siēne est la meilleure. Je n'ay pas entrepris de vuidier ce differend. Vn plus suffisant que moy y seroit bien empesché. Seulement ie diray qu'elles tendēt toutes à vne mesme fin, à sçauoir à la recognoissance & adoration de la diuinité. Que si aucunes ne choisissent pas le bon chemin, ou moyen legitime, c'est plustost par simplicité & mauuaise instruction, que par malice, & par consequent sont plus dignes de compassion que de haine. Qu'est-il besoin de se faire la guerre pour la diuersité des ceremonies? ie ne diray pas de Religio, veu que le principal poinct d'icelle gist en l'adoration de Dieu, qui demande plustost le cœur des hommes, que le culte exterieur & les sacrifices, dont on fait tant de Parades: Non que ie vueille cōclure au mespris des cere-

monies; mais ie dis que nous ne deuõs persecuter ceux qui ne veulent point embrasser les nostres. Par la loy de Moyse il est defendu de mesdire des Dieux estrangers, & dans le tẽple de Salomon on receuoit indifferemmẽt les offrandes des idolatres. Et maintenant les hõmes ruineroient volontiers ceux qui ne s'accordent pas à leur foy. Ils leur font leur procez, & les cõdamnent par leur discours nõ pas à des supplices cõmuns, mais à des peines eternelles. La pieté est vn trop bõ arbre pour produire de si mauuais fruiçts, cõme sont les rancunes, inimitiez & mesdisances. Ceste vertu, cõme toutes autres, doit estre accõpagnée de prudence, de peur qu'il ne nous arriue cõme à Apulee, qui pensant se chāger en oiseau, se vit transformé en vn asne. Aussi tādīs que nous raschõs de mōter au ciel par l'ingrediẽt de la Religion, gardõs de tōber en vne stupidité & inhumanité brutale. Ie ne taxe personne, & ne specifie aucune religion. Tant y a que plusieurs peuuent estre cõparez aux cõpagnons d'Vlysse, qui pẽsoiẽt auoir trouué vn riche tresor & ce n'estoit qu'vn balõ plein de vent.

La philautie aueugle vn chacun, & le metamorphose en vn second Narcisse, si bien qu'il se perd de l'amour de soy mesme: ce pendant la chanson pastorale te ventrie:

Souuent la chose laide à l'amant sen-ble belle.

Encore si nous estions cōtens d'aimer nos coustumes, il n'y auroit pas subiect d'estonnement ny de plainte: mais en cecy nous sommes dissemblables aux autres amoureux, qui ne veulent point de corruaux. Nous au contraire voulōs que tout le monde embrasse nos persuasions comme vne regle infailible. Ce vice est familier au simple populas, qui n'a iamais passé la banlieue de la ville. Il croit que tous sont tenus de viure comme luy, & ne prise que ses coustumes, à la façon de ces niais d'Athenes, qui estimoient la Lune de leur pays meilleure que celle des autres. Les sages & diuins esprits penetrent bien plus loing, & considerent que l'harmonie du monde est composée de diuerses humeurs, & que ce qui est louable en vn lieu, n'est pas trouué bon par tout, comme disoit vn gentilhomme Persan a Themistocle. A ce

propos il me souuient de ce que raconte *Ælian*, qu'il y a deux villes au nouveau monde biē différentes en Police. En l'vne la iustice est obseruee, la paix est perpetuelle, & pource elle se nomme Pieuse. L'autre s'appelle Vaillante, dont les habitās sont tousiours armez, & font incessammēt la guerre, ne pouuans viure en repos. En tesmoignage dequoy ils trauserent autresfois l'Océan pour conquerir ces pays : mais comme ils furent aduertis que les peuples de par deça c'est à dire de l'Asie, Europe & Afrique s'addonnoient à la religion, ils ne daignerent passer outre, comme s'ils eussent eu honte d'auoir descouuert en vn peuple incogneu vne telle niaiserie. On dira de ce conte tout ce qu'on voudra. Il n'importe, pourueu qu'on recognoisse que les hōmes sont fort bigarrez, & que ce qui est honoré en vn endroict, est abominé ou moqué en vn autre. Ce qui occasionna à mon aduis quelques Philosophes de soutenir, que l'honnesteté & turpitude ne consistoit qu'en phantasie & police humaine. C'estoient des refuseurs. Je le croy ainsi, spécialement

en ce qui touche ceste proposition. Mais ce n'est pas tout de remarquer les vices de cestuy-cy & de cestuy-là : il faut considerer les nostres, & ne point imiter ceste fee, qui prenoit ses yeux quand elle entroit au logis de ses voisins, & arrivant en sa maison elle les pendoit a la porte. Que si la curiosité nous pousse a esplucher les deportemens d'autrui, pour le moins apres avoir contrerolé les defectuositez, jettons la vue sur ce qui se trouuera en luy de loisible. Ne faisons point comme les Ophiogenes : Ne suçons point le venin des actions : Ny comme les mouches qui s'arrestēt plustost sur les lieux raboteux & infectez, que sur ceux qui sōt polis & purifiez. Je croy que ces gēs la qui ne suivent pas la vraye Religion sont impies, que leur creance est absurde & pleine de blasphemes. Si sont-ils pourtant hommes comme nous, formez au mesme moule, & par vn mesme ouvrier : capables de raison, & des vertus morales qui les peuvent rendre dignes d'amitié & admiration, si on ne se laissoit preoccuper d'opiniaistreté & de presumption. Quittons ces deux auor-

cons de nostre esprit, ces enfans iume-
aux de nostre imbecillité, qui fillent les
yeux de l'entendement humain, & em-
peschent l'effet des bonnes inclinatio^{ns}
que la nature nous donne. Represen-
tons nous que la Religion ne consiste
pas en paroles ny en actions d'apparē-
ce. Il ne suffit pas de dire : J'ay la vraye
foy, i'assiste aux sacrifices & prieres pu-
bliques. Il faut estre homme de bien,
auoir la charité, sans laquelle la foy est
superflue. Celuy qui manque de ceste
vertu, n'a pas la Religion biē emprain-
te dans le cœur. Quelques vns seruent
Dieu par hypocrisie : plusieurs y croy-
ent par ouïr dire & par accoustuman-
ce : mais quand on voit la deuotion
conioincte avec vne douceur & chari-
té, c'est signe d'une ame véritable-
ment religieuse. La pieté est incom-
patible avec les animositez. Si nous
sommes au chemin de salut, à la bon-
ne heure : essayons d'y amener ceux
qui en sont dehors, par instruction, &
bon exemple. Il n'y a point d'autres
moyens d'arracher les erreurs &
mauuaïses opinions que les hommes
ont conçu des choses diuines.

Les mesdisances & detractions n'y font rien : la force y est inutile. Ne le sçavons-nous pas ? De verité ce seroit le meilleur , qu'il y eust vne seule forme d'adoration , pour ce que la diuersité du culte exterieur diuise les affections des peuples & les induit souuent à se partialiser. Et de fait les sages Princes s'opposent aux nouvelles Religions, qui veulent prendre pied : mais ils endurent celles qui ont desia pullulé , & tiennent ferme par la racine. Au premier cas ils sont poussez de zele , & au second la necessité les oblige , & la certitude de ceste maxime : Que la guerre diminue la vraye Religion au lieu de l'aduancer, comme estant la source de toutes vilainies, impietez, blasphemés & Atheïsmes, qui trahent pareillemēt l'estat à perdition. Je ne diray point cōme Symmaque , qu'il n'importe par quelle maniere on descouure le secret de la diuinité : Encore moins veux ie soutenir que toutes Religions sont introduites par moyēs humains, comme a escrit vn Theologal de ce temps, grād defenseur au reste de l'Eglise Catholique. Qui est proprement les me-

lurer toutes à vn meſme pied, & renouer les trois veritez en doubte, veu que tout homme eſt ſubieſt à tromper & à ſe tromper. Certainement il y a vne conſeſſion de foy & forme de ceremonies plus receuable que les autres. Mais puisque ceſt vne grace ſurnaturelle, il faut qu'elle vienne de dieu, & non pas des hommes qui avec toutes leurs armes n'ont pas le pouuoir de faire croire le moindre article de leurs myſteres. Ils feront parauanture aller quelques vns au temple, à la Synagogue, & à la Mosquee, mais par telle violence ils les rendront Hypocrites, non pas fideles. Ceux doncques qui ont la vraye Religion, qu'ils remercient Dieu de ceſte grace : & s'efforcent de la monſtrer par bônes œures. Qu'ils ne penſent pas reduire imperieusement à leur volonté la creance des autres, en laquelle ils n'ont point d'intereſt, pourueu qu'ils ſe contiennent és bornes de modeſtie, & ne troublent point la feſte de la tranquillité publique. C'eſt le but où il faut viſer. Il n'appartient aux hommes de punir où corriger les defaux de la foy. C'eſt à faire celuy qui veoit

les cœurs & les plus secrètes pensées. Les fautes de la volonté sont punissables selon les loix Ciuiles : Celles de l'entendement à sçauoir les faulx opinions n'ont que Dieu pour iuge. Aussi ceux qui ont voulu remuer ceste corde n'y ont rien gagné. L'Empereur Charles cinquieme zelateur de sa Religio s'il en fut oncques, voulut estouffer le Lutheranisme des sa naissance. Il employa pour cest effect les forces d'Helspagne, d'Italie, d'Allemagne & des Pays-bas. Il gagna des batailles sur les Protestans, prit leur chefs prisonniers, & donna tant d'estee à ceste nouvelle secte, qu'elle estoit sur le point d'estre mattee. Incontinēt voicy vn reuers de fortune. Cest Antee qu'il auoit tetrasse redouble sa vigueur de sa cheute. Vn nouveau ennemy luy vient sur les bras. Ses partisans se rebellent. Il est plus empeché apres sa victoire qu' auparauant en somme il est contrainct pour l'assurance de son estat d'accorder aux vaincus ce qu'ils demandoient, la liberté de conscience. Le mesme est arriué à nos Roys, qui ont tenté toutes les voyes à eux possi-

bles pour reünir leurs subiects à l'ancienne creance. Ils ont poutsuiui les ennemis d'icelle à feu & à sang, les ont mattraffez en diuerſes rencontres. Au partir delà, ils ont recogneu qu'il eſtoit plus aiſé d'entretenir deux Religions en paix, que d'en conſeruer vne en guerre, & que telle deſunion de foy ne preiudicioit point à l'vniõ generale. Auſſi nous voyons que les Turcs viuent paiſiblement, bien qu'ils permettent l'exercice des Religions contraires à la Mahometane. Les Polonois ne ſe ſcandalizent point de ceſte diuerſité. Et le Roy d'Heſpagne permet aux Indes la liberté de conſcience. Cecy ſoit dict pour monſtrer que la difference des Religions ne peut empeſcher la paix vniuerſelle. Mais ce n'eſt aſſez de l'eſtablir. Il eſt beſoin de l'aſſeurer à perpetuité: ce qui eſt tres-difficile. Car pour faire vn accord, il ne faut qu'une bonne inſpiratiõ qui touchera le cœur des Princes où la perſuaſion d'un homme d'autorité, qui les recõciliera enſemble: & ſouuẽt eſfois la neceſſité les y contraint, apres qu'ils ſe ſõt hataſſez. Mais il ſemble que la bõaſſe ne peut eſtre de l'õgueduree en l'Occan de nos affaires,

ou les vents impetueux des ambitions excitent tant d'orages. Posez le cas que la paix auourd'huy soit signee, qu'elle soit publiee en plein theatre du monde: Que içauons-nous si la posterite en voudra emoleguer les articles? Les voütez sont muables, & les actions des hommes de ce temps n'obligent pas leurs successeurs. Pour clore le passage à ceste objection, il suffit le rememorer de ce que nous auôs dit touchant les causes de la guerre, lesquelles n'estans pas considerables pour les raisons cy-dessus alleguees, il n'y a rié qui puisse occasionner la rupture d'une paix. Neantmoins pour en prevenir les inconueniens, il seroit necessaire de choisir vne ville, ou tous les Souuerains eussent perpetuellement leurs ambassadeurs, afin que les differés qui pourroient suruenir fussent vuidez par le iugement de toute l'assemblee. Les ambassadeurs de ceux qui seroient interessez exposeroient la les plaintes de leurs maistres, & les autres deputez en iugeroient sans passion. Et pour authentifier d'auantage le iugement, on prendroit aduis des grandes Republiques,

qui auroiēt aussi en ce mesme endroiēt
leurs agens. Je dis grandes Republi-
ques, comme celle des Venitiens &
des Suisses, & nō pas ces petites Seig-
neuries, qui ne se peuuent maintenir
d'elles mesmes, & dependent de la pro-
tection d'autrui. Que si quelqu'un cō-
treuenoit à l'arrest d'une si notable cō-
pagnie, il encourroit la disgrace de
tous les autres Princes, qui auroient
beau moyen de le faire venir à la rai-
son. Or le lieu le plus commode pour
vne telle assemblee c'est le territoire
de Venise, pource qu'il est cōme neu-
tre & indifferent à tous Princes: ioinēt
aussi qu'il est proche des plus signalees
Monarchies de la terre, de celles du
Pape, des deux Empereurs, & du Roy
d'Hespagne. Il n'est pas loing de Frā-
ce, de Tartarie, Moschouie, Polongne,
Angleterre, & Dannemarch. Quant à
la Perse, la Chine, l'Ethiopie, & Indes
orientales & occidentales, ce sont pays
bien reculez, mais la nauigation sup-
plee ceste incommodité, & pour vn si
bon subiect, on ne doit point refuser
vn long voyage. Tant y a que ie ne
trouue au monde vn seiour plus pro-

pre à vn tel affaire que celuy là . Mais la difficulté est plus grande pour le rang, que l'on donnera ausdits Ambassadeurs, qui ne cederont pas volontiers l'vn à l'autre: toutefois ie diray ce qui m'en semble . Non que ie m'estime capable d'vn tel arbitrage , mais d'autant qu'il importe d'esclaircir ce point, pour le subiect que nous traitons. Chacun en pourra dire son aduis. Si ie suisuois mon affection, & que mes desirs eussent lieu, pour l'honneur que tout homme de bien doit à sa religion & à son pays , ie scay estant Catholique & François, ce que ie deurois opiner là dessus. Mais il n'est pas question de songer à soy seulement, il s'agit de procurer le bien de la société humaine, dont nous sommes les membres, de ne mefcontenter personne, & donner à vn chacun le rang qu'il merite. Je parleray donc icy indifferemment, comme si j'auois este né en la republique imaginaire de Platon, ou en la region de ses Idees . Que si quelque monarque trouue que j'ay donné trop d'aduantage aux autres à son preiudice , ie supplieray sa Maiesté

de croire que ie l'ay fait par ignorance de sa grandeur, & qu'en cecy ie me suis accommodé à l'opinion la plus commune & apparente. Car ie m'asseure que peu de gens dénieront la preseaunce au Pape, tant à cause de l'honneur que luy deferent les Princes Chrestiens, & du deuoir qu'ils luy rendēt presque tous en faict de spiritualité, que pour le respect de l'ancienne Rome, de laquelle il est Seigneur temporel, & partant le premier lieu en toutes assemblees luy appartient ou à son Legat. Quant au second, s'il faut attribuer honneur aux Princes selō la majesté, puissance, & felicité de leur monarchie, ces qualitez se trouuent si releuees en l'Empereur des Turcs, que ceste seance ne luy peut estre déniee, attendu mesmes qu'il tient la ville de Constantinople, siege de l'Empire Oriental, qui va de pair à pair avec Rome : aussi elle en porte le nō. Ces considerations feront que l'Empereur Chrestien, qui par auanture luy voudroit contester ce droit, se contentera du troisieme rang, aussi volontiers cōme les autres monarques luy accordent librement ceste place.

Car encore que les Roys ne tiennent leur sceptre que de Dieu, que leur nom soit auguste, leur personne sacrée & inviolable, neantmoins le tiltre d'Empereur a esté de tout temps estimé plus specieux & redoutable. Dont-il appert que ceux-là se sont trompez, qui ont escrit que l'Empereur n'estoit qu'un simple chef n'ayant non plus d'autorité qu'un Duc de Venise, & que la souveraineré de l'Empire estoit iadis au senat & au peuple, & maintenant aux Estats d'Allemagne. Pour confirmer leur dire, ils alleguent l'exemple de deux ou trois Empereurs qui ont esté degradez. Mais cest argument n'est pas vallable, attendu que nous lisons plusieurs Roys avoir esté privez semblablement de leur sceptre, & neantmoins leurs successeurs sont recogneus pour Souverains. Que si quelques Empereurs ont sousmis leur puissâce à l'assemblée des estats, s'ils ne font rien que par leur advis il ne faut pas conclure qu'ils ayent perdu pour cela leur souveraineré, non plus que les Roys qui laissent examiner & verifier leurs edicts par leur Conseil ou Parlement.

Vne submission volontaire ne doit estre tiree en consequence. Et pour vn Prince qui s'est assubiecti par modestie ou nonchalance, on en peut alleguer vne douzaine, qui se sont portez autrement, & n'ont pas laissé raualer leur puissance. L'election de l'Empereur, le deuoir qu'il rend au Pape, ce sont ceremonies, qui ne diminuent point sa grandeur. Au surplus quand il est question de iuger d'une chose, il faut principalemēt considerer son origine & premiere institution, & non pas les mutations qui y sont suruenues. Or si nous prenons garde aux anciē Empereurs, nous ne doubterons point qu'ils n'ayent esté Souuerains. Iules Cesar qui le premier a pris ce tiltre, disoit que la Republique n'estoit plus qu'un nom sans effect, & qu'il falloit tenir ce qu'il disoit pour loy inuiolable. Auguste n'estoit pas moins Souuerain, & mesmes le peuple luy ceda toute sa puissance. Je diray le semblable des autres Empereurs: Que s'ils prenoient aduis du senat, ou iustifioient leurs actions, ce n'estoit par obligatiō, mais par modestie ou vraye ou simu-

lee. Et quelle plus grande marque de souueraineté voudroit on, que de commander absolument, disposer de tout à son plaisir. meismement de la vie des subiects, donner des Royaumes, & n'estre comptable à personne? Les Empe-
reurs ont ioui de tous ces droits là, & s'ils ont laissé abastair leur autorité, il ne s'ensuit pas que le tiltre qu'ils portent estant considéré en sa nature, ne signifie qu'un Capitaine en chef, comme Bodin a voulu persuader. Je sçay bien que cela estoit véritable du temps de la liberté des Romains. Car alors un general d'armée estoit qualifié Empereur, notamment apres auoir emporté quelque signalée victoire, & n'usurpoit que pour un peu de temps ce tiltre qui luy seruoit de surnom. Mais Iules Cesar ayant supplanté ses ennemis, & s'estant emparé de Rome, releua bien ceste appellation, & prit le tiltre d'Empereur pour un prenom, afin de le rendre seigneurial: Ce qui luy acquit l'enuie & haine de plusieurs, ainsi que les Historiens ont remarqué. Mais pour parler de nostre temps, les Roys n'auroient point d'honneur de ceder, comme ils font, à ce Prince, s'ils le recog-

noissoient simple Lieutenant ou subiect d'un autre. Les Roys de France y ont interest, qui ont tenu autrefois l'Empire, voire l'ont acquis au prix de leurs armes. Au moyen dequoy on ne leur peut debattre la precedence pour le moins par dessus les autres Roys, attendu qu'ils commandent à vn peuple le plus renommé qui se trouue au monde. Car soit que nous parlions des anciens Gaulois, leurs conquestes sont notoires, & les peuplades qu'ils ont fait en plusieurs regions tesmoignent assez leur valeur. Soit que nous iettiôs les yeux sur les François qui leur ont succédé, leur nom est encore auourd'huy redoutable, & fameux plus que aucun autre parmy les nations estrangeres: Qui pour ceste cause quitteront volontiers le quatriesme lieu au Monarque d'un si beau Royaume. Apres luy ie ne feindray point de mettre le Roy d'Hespagne, qui en puissance & richesses, égale les plus grands Roys, & en estenduë de pays les surpasse. Le sixiesme lieu pourroit estre debatue entre les Roys de Perse, de la Chine, le Prete-lan, le Precop de

Tartarie, & le grand Duc de Moscho-
uie. Neantmoins quand ie considere
que les Perses ont eu iadis à leur tour
la Monarchie du monde, & qu'encores
aujourdhuy ils ont vne bonne partie
de leur ancien domaine, i'estime qu'ils
doiuent estre preferez aux Ethiopiens
Ietquels aussi semblent deuoir estre
preferez aux Tartares, pource que
l'Empire de ceux-cy n'est fondé que
depuis trois ou quatre siecles: & celuy
du Prete-Ian se peut vâter de son anti-
quité, outre plusieurs choses qui le rē-
dent recômandable. Le Roy de la Chi-
ne apres le Tartare merite place au cō-
sistoire des Souuerains, pour l'opulen-
ce & encore plus pour la belle police
de son Royaume. Le Duc ou Empe-
reur de Moschouie l'égale ou le sur-
passe en forces. Et les Roys de la grād
Bretagne, de Pologne, de Dannemarc,
de Suede, du Iapon, de Marroc, le
grand Mogor, & autres Monarques
tant des Indes que d'Afrique, ne doi-
uent pas estre aux derniers rangs, tous
braues Princes, qui se maintiennent
d'eux mesmes & ne dependent de per-
sonne, partant pourroient contester

le prix d'honneur avec leurs semblables : toutesfois pource qu'en toutes assemblees il faut garder vn ordre : ie n'en puis imaginer de meilleur & de plus raisonnable que celuy que i'ay proposé. Que si quelques Princes ne s'en contentent, qu'ils s'en rapportent au iugement des autres. Cela ne diminuera rien de leur autorité , au contraire on les estimera d'autant plus louables , qu'ils se soubsmettront volontairement à la raison. Car il ne faut point dire que la raison est au bout de l'espee. Ceste rodomontade appartient aux sauuages. Les anciens Gaulois s'en sont mal trouuez , quand ils responderent aux ambassadeurs Romains , que tout estoit aux plus forts. L'issue funeste de leur entreprise , monstre bien que ceux qui rebutent la raison pour maistresse , tombent finalement en la puissance de leurs ennemis , qui les maistrisent bien autremēt, & leur font sentir , que c'est de s'asseurer en telles brauades. Il semble qu'un Monarque quel qui soit , ne doibt faire difficulté de subir le iugement de tant de Souuerains , non seulement pour ce subiect,

mais aussi pour tout autre différent qu'il pourroit auoir a demeurer avec ses semblables. Et si les opinions de l'assemblée des Princes ou leurs deputez se trouuoient, ny parties, & en égale balance, cōme il peut arriuer, les deputez des Republiques qui auroient voix deliberatiue pourroient alors estre appelez, afin de terminer le debat par le cōtrepoids de leurs suffrages. Et d'autant que plusieurs Princes se trouuent egaux en maiesté, force, & opulēce, qui à ceste occasiō ne voudroient pas ceder l'un à l'autre, ie croy qu'en ce cas il seroit bon d'ordonner, cōme on faict en quelques endroicts, que le premier venu d'entre eux auroit la preſeance, ou le plus aagé, ou pour mieux faire, il faudroit imiter les Consuls Romains, qui cōmandoient chacun à son tour : aussi on partageroit la preſeance, qui seroit donnee successiuemēt a ceux qui cōtesteroient. Ce seroit le moyē de retrancher tout mescontentement, mais il ne seroit besoin de le pratiquer sinon que entre ceux qui auroient grāde appatēce de contester ensemble. Car il n'est pas raisonnable que le Roy d'une ville ou

d'vne petite prouince entre en compromis pour la seance avec vn Roy de France ou d'Hespagne : encore moins vn Duc, Marquis, ou Côte, & m'asseure que les Duc des Florence, Lorraine, Sauoye, biẽ qu'ils soiẽt Souuerains, s'estimerõt neantmoins honorez d'auoir place en vne telle assemblée, apres ceux qui ioũissent du tiltre de Roy, principalement ceux qui ne l'ont point vsurpé par ambitioẽ depuis peu de iours. Si donc ils ont à debatre la preface, cest contre ceux qui portẽt semblable qualité, à sçauoir Ducs, Marquis & Comtes, entre lesquels ie ne mettray point icy de difference, pource que iacoit que le Duc soit ordinairement estimé plus que les deux autres, toutefois il arriue souuent au contraire que le Comte ou Marquis a des Ducs qui releuent de luy, & partãt il n'est à propos de preferer l'vn à l'autre pour le regard du nom, mais bien pour autres considerations, comme pour la reputation, antiquité, puissance, estenduẽ de Monarchie, qui sont les principaux points où il cõuient prendre garde en matiere d'honneur ou de preface.

Et suiuant cela les Roys & Empereurs iugeront les differends entre lesdits Princes de moindre qualité, & leur assigneront à chacun leur place, laquelle ils accepteront, comme il est à presumer, de bonne volonté. Et qui seroit le Prince si temeraire qui oüst desdire la compagnie de tous les Monarques du monde? Les villes de Grece se rapportoient à l'arrest des Amphictyons, & ceux qui ne leur obeissoient, enouroient l'indignation commune, non seulement du pays, mais aussi des estrangers: comme Philippe de Macedone fit paroistre aux Phocenses, & prit occasion de leur faire vne cruelle guerre, pource qu'ils auoient esté condamnez par les Amphictyons. Et les anciens Princes de Gaule, bien qu'ils eussent leur Seigneurie & souueraineté à part, passoient leurs differends par l'aduis des Druides, sur peine d'estre excommuniez & abominez de tout le peuple. Et toutefois iamais Conseil ne fut si auguste, ny assemblee si honorable, que celle dont nous parlons, laquelle seroit composee des ambassadeurs de tous les Monarques & Republiques Souueraines, qui seroient depositaires

& ostages de la paix publique. Et pour mieux l'autoriser, tous lesdicts Princes iureroient de tenir pour loy inuiolable ce qui seroit ordonné par la pluralité des voix en ladicte assemblée, & de poursuiure par armes ceux qui s'y voudroient opposer. Ceste cōpagnie donc iugeroit les débats qui suruiendroient tant pour la preseance, que pour autre chose, maintiendrait les vns & les autres en bonne intelligence, iroit au deuant des mescontentemens, & les appaiseroit par la voye de douceur, si faire se pouuoit, ou en cas de necessité par la force. Au moyen de quoy là paix estant generalement establie entre tous les Princes, il ne resteroit sinon que de l'entretenir particulierement en chaque Monarchie : A quoy tous les Souuerains trauailleroient de leur part, & n'auroient pas beaucoup de difficulté à se faire obeïr de leur peuple, & le tenir en bride. Car ce qui contrainct les Monarques d'endurer de leurs subiects, c'est la crainte qu'ils ne s'associent des estrangers, ou que ceux-cy ne fassent profit des diuisions & querelles entre les subiects &

le Prince. Or ceste crainte seroit alors superflue, pource que par le moyen de la paix, chacun se contenteroit de sa Seigneurie, & ne songeroit à autre chose qu'à gouverner son peuple. Il seroit adore des bons, les méchans trembleroient à son aspect. Il n'auroit que faire d'apprehender les rebellions & partialitez, dont-il viendroit à bout avec l'assistance des autres Souuerains, qui luy presteroient vn prompt secours, comme ayans tous interest au chastiment des rebelles. Et ainsi les Princes receuroient le principal fruit de la paix vniuerselle. Car ils ont beau faire en l'estat où ils sont. Qu'ils se fortifient d'alliance tant qu'ils voudront, qu'ils bastissent des citadelles, & s'arment de tous costez, ils auront tousiours de quoy craindre, s'ils ne conspirent vnanimement à vne cōcorde generale. Il ne faut qu'un Prince ennemy pour les deposseder, & non seulement vn voisin, mais bien souvent vn peuple reculé dont on se doubtoit le moins est capable de ruiner vne Monarchie. Le nom des **Macedoniens** estoit obscur & incogneu, iusques au tēps de Philippe & Alexan-

dre, qui assubiettirēt tout l'Orient. Les Gots s'estoient tenus clos & couverts en vn coing d'Allemagne, iusques au regne de Valentinian : lors ils cōmencerent à courir le pays avec vn tel succez, qu'ils firent en peu d'annees vne raffe de l'Empire Romain. Les Anglois n'estoient estimez non plus que des pirates au mesme temps, qui s'emparerēt neantmoins de la grand Bretagne. Il n'y a pas quatorze cens ans qu'on parle des François. Les Turcs se sont esueillez du temps de l'Empereur Basile, & plus encore sous Cōstantin le gladiateur. Les Tartares depuis trois ou quatre cens ans ont faict parler d'eux: Si lors que ces gens là sortirent de leur pays, la paix eust esté generale, on les eust bien empesché de s'estendre si auant, comme ils ont faict. On eust couru sur eux de toutes parts, & n'eussent pas esté bastans pour resister aux armes associees de l'vniuers. Mais ils se voyoient beau ieu parmy les diuisions des peuples, qui estoient bien aises de veoir ruiner leurs voisins, & les abandonnoient au besoing, faute d'alliance & amitié mutuelle.

Craignons qu'il ne nous arriue ce que nous auons faict aux autres. Nous ne cognoissons pas encore tous les pais de la terre habitable. Il y a peut-estre quelque peuple vers l'occident ou midi, qui nous taille de la besongne. Qui eust dict il y a cent cinquante ans aux Ameriquains, que des hommes barbus viendroient bientoist conquerir leur pais; ils n'eussent tenu compte de cét aduertissemēt & s'en fussent moquez. En vn moment ils ont veu ce qu'ils n'auoient pas preueu, & auparauant que d'ouir le nom des Hespagnols ils en ont elprouué la puissance, ne plus ne ne moins qu'vn éclair paroist deuant le grondement du tonnerre. La distance des lieux, la difficulté des chemins, la largeur de cét effroyable Océā qui leur seruoit de rempart naturel, ne les a seu garantir d'vne ruine, qui seroit incroyable, si nous n'en apperceuions les effets. Cas estrange! De veoir trois cens hommes entrer en vn pais incogneu, abundant en richesses & en peuple y bastir des forts sans contredict, puis imposer la loy à tāt de milliarts d'hōmes, prēdre & tuer

leurs Roys, & finalement reduire vn second mode en miserable seruitude. cela surpasse toute creance. C'estoient des coyons, dirons-nous, qui n'auoient point de courage ny valeur. Tout beau. Les Histoires ne parlent pas ainsi d'eux: au contraire elles tesmoignent que la plus part de ces peuples estoit fort addonnee à l'exercice des armes. Et quand ils eussent esté foibles en toutes façons il est certain que Cortez avecques neuf cens Hespagnols n'estoit pas capable de vaincre ceux de Mexique, s'il n'eust esté fauorisé de leurs ennemis, qui l'assisterent de deux cens mil hommes, en sorte que les partialitez de ceux du pays ouurirent la porte aux estrangers, qui supplanterent les vns & les autres. Que si les estats de ce grand monde nouveau eussent esté pacifiques, si ceux qui y commandoient se fussent contentez de leur Seigneurie, ils iouïroient encore d'une pleine liberté. Mais ils ne pouuoient viure à leur aise, s'ils ne mangeoient les corps de leurs voisins: ils vouloient auoir l'honneur de les ranger sous leur obéissance, & esten-

dre leur Monarchie tant que leurs iavelots pourroient atteindre. Ceste ambition les a ruinés. Qui montre suffisamment, que rien ne peut asseurer vn Empire, sinon vne paix generale, de laquelle le principal ressort consiste en la limitation des Monarchies, afin que chaque Prince se contienne és limites des terres qu'il possede à present, & qu'il ne les outre passe pour aucunes pretentions. Et s'il se trouue offensé par vn tel reglement, qu'il considere que les bornes des Royaumes & Seigneuries sôt mises par la main de dieu, qui les oste & transfere quand & ou bon luy semble : que si son pere ou ayeul a esté puissant, ses grands bis-ayeuls & ancestres plus esloignez ont mené vne vie priuée : partant qu'il ne songe point à recouurer ce que Dieu auoit presté à sa race pour vn temps : mais plustost à cōseruer ce qui luy reste qu'il n'hazarde point le certain pour l'incertain : bref, pour retourner à nostre propos, s'il a quelques occasions de se plaindre, qu'il s'adresse à ceste grande assemblee, comme au plus competent iuge qu'on scauroit ima-

giner. Voilà le principal moyen d'establiſſir la paix vniuerſelle, & duquel tous les autres dependent. C'eſt par là qu'on doit commencer. Car tant que les Souuerains feront bande à part, qu'ils n'aient aucune communication enſemble par l'entremiſe de leurs ambassadeurs, ils taſcheront de s'aggrandir à quelque prix que ce ſoit, & trouueront aſſez de pretexte pour empieter les vns ſur les autres. Mais s'ils ſe contentent de leur fortune preſente, s'ils donnent au public leurs pretentions, comme ils doiuent faire, s'ils s'vniffent au corps de ceſte aſſemblee, de laquelle ils ſont les membres, il n'y a rien qui puiſſe retarder vne bonne paix, ny la rompre. Ne faut point dire, que les meſchans l'empêcheront, & qu'ils ſont en plus grand nombre que les gens de bien. Ceste proposition eſt fauſſe, & ſi elle eſtoit vraye, tout ſeroit perdu. Que ne fait vne meſchanceté quand elle a la force? Quand ie me remets deuant les yeux l'eſtat des affaires humaines, ie trouue que les hommes ſont diuiſez en trois parts

qui sont à peu près égales en nombre: Et ceste diuision se peut remarquer en chaque prouince, ville, & village où nous voyons quelques vns melchans, les autres gens de bien, & les autres imbecilles. Soubs le nom d'imbecilles ie comprends ceux qui sont foibles de corps & d'esprit, principalement les timides, lesquels ie separe d'avec les bons, pour autant que la timidité empesche vne infinité de vertueuses actions: c'est pourquoy vn ancien proverbe nous aduertit de ne point nous accoster des pusillanimes. Et de vray telles gens ne font ny bien ny mal, & se rangent tousiours du costé des plus forts. Quant aux melchans, ils n'osent faire paroître leur mauuaise volonté, s'ils n'ont vn chef qui les autorise. C'est alors qu'ils se mettent en campagne: autrement leur effort comme celuy des voleurs est de peu de duree. Comment pourront-ils donc empescher vne paix, quand ils verront tous les Princes assisteés des gens de bien, qui ne leur manqueront iamais pour ce subiect, & outre du populas imbecille, qui ne demande pas moins le repos?

pos ? Sans doute les deux tiers emporteront l'autre , & vous verrez tous ces fierabras souples comme vn gand au commandement de leurs Monarques. Qu'on publie seulement la paix *De par le Roy* . Ces paroles leur feront tomber les armes des mains. Il y auroit peut-estre quelque difficulté de ramener à vne vie paisible les Turcs & les Tartares, qui ne font volontiers autre exercice que la guerre : mais ces peuples portent tant d'obeïssance à leurs Princes , que les voyans résolus à la paix , ils ne leur oseront contredire. Ces deux Monarques n'ont point d'occasion de faire la guerre, veu qu'ils ont vn si bel Empire. Et que feront-ils quand ils verront tous les autres Princes d'accord ? Non, non. Il n'est plus temps de s'imaginer des trophées. Il faut quitter ces meurs barbares , & monstrier au peuple le chemin d'humanité & vray honneur, afin qu'on ne viue plus d'vne façon brutale. Il faut faire regner la raison & iustice, & non pas la violence, qui ne conuient qu'aux bestes. On a esté par le passé prodigue de la vie des hōmes. On a veu vn deluge

uniuersel de leur sang , capable d'em-
pourprer la mer & la terre. Baste. C'e-
stoit vne saignée necessaire pour pur-
ger le monde de ses humeurs vitieuses
ou superflues , & Dieu se vouloit ser-
uir de ce moyen, pour establir les Mo-
narchies. Maintenant qu'elles sont ap-
puyees sur les pilons d'une lōgue pos-
session, il ne les faut esbrâler, mais plu-
stost les affermir par vne bonne paix.
Le grand Solymán , donnoit liberalement des Royaumes, disant qu'il estoit
rassasié de tant de gloire que la vertu
de ses predecesseurs & la sienne luy
auoit acquise. Peut-estre il auoit ap-
pris cela de César , qui estoit attedié
de triumphes , & n'en vouloit plus.
Quoy que ce soit il faut se laisser de
mal faire. Remettons l'espee au four-
reau. Il n'est pas question d'exercer
des inimitiez immortelles. Nous a-
uons excité assez d'orages. Il est
temps de donner le calme & la sereni-
té à ce grand Ocean, en y iettant l'hui-
le de reconciliation parfaite. Cela de-
pend des vos Majestez , Grands Mo-
narques. Vous pouuez appaiser tous
les troubles du monde , & ranger vos

peuples à l'obeïſſance des loix de nature, & des voſtres. Que demandez vous d'auantage ? La paix vous entretient en grandeur, en reſpect, & en ſeureté : au contraire la guerre diminue toutes ces choſes, & ſouuent les oſte tout à faiſt, avec l'honneur & la vie. Quant vous auriez ſubiugué tout le monde, ce qui n'eſt iamais arriué à perſonne, & iamais n'arriuera, en fin vous ſeriez contraincts de vous reposer, attendu que la guerre ſe fait pour auoir la paix. Ce que vous feriez en la Monarchie de l'vniuers, faites-le en celle qui eſt entre vos mains. Vous voyez le peu de profit que vous faites par armes, & ſi vous gaignez quelque ville, dans peu de temps vous la perdez, ou bien vne autre qui valoit mieux : & ſouuent apres auoir deſſaiſt vos ennemis, rauagé leurs terres, la neceſſité vous force d'entendre à vne paix, ou trefue, par faulte de viures, ou par vne maladie, qui depeuple vne armee, & faiſt perdre le fruiſt d'vne conqueſte laborieufe, laquelle couſte ordinairement plus cher, que ſi on l'euiſt acheptee à beaux

deniers cõtens. A ce propos il me sou-
vient de celuy qui disoit au Roy de
Portugal, lors qu'il deliberoit de passer
en Afrique, que pour vne telle expé-
dition, il falloit vn monde d'hommes,
vn monde d'argët & de viures. C'estoit
bien représenter en peu de mots les
difficultez & hazards de la guerre.
Oâtauan Auguste, le plus grand Mo-
narque qui fut iamais, ne conseilloit
point d'entreprendre vne guerre, s'il
n'y auoit plus de profit en gagnant la
viçtoire, que de dommage en la per-
dant, & disoit que faire autrement
c'estoit pêcher avec vn hameçon d'or.
C'est pourquoy les Scythes manderēt
à Cyrus Roy de Perse, qu'ils s'eston-
noient qu'un si riche Prince les atta-
quoit de gayeté de cœur, sans auoir
esté aucunement offensé, veu qu'il ha-
zardoit en ce faisant son estat, pour
auoir vn meschant pays, ou il n'y auoit
rien à gagner, passant qu'ils n'atten-
droient point sa venue & qu'ils iroient
volontiers au deuât, puisqu'ils voyoient
l'esperance d'un si beau butin : à quoy
ils ne manquerent pas. Les Suisses fai-
soient la mesme remonstiance au des-

nier Duc de Bourgongne. Si d'avanture vous nous surmontez, luy disoiẽt ces pauvres gens, vous n'en amendez pas beaucoup, attendu que les esperons de vos gensdarmes & les mords de bride de leurs chevaux, valent plus que toute nostre cheuance. Cela doibt servir d'advertissement à tous Princes, principalement aux plus puissans, de ne tenter point la fortune de la guerre, qui peut diminuer plustost leur Empire, que l'aggrandir. Qu'ils ne desirent donc point de nouvelles Seigneuries, de peur qu'ils ne perdent les presentes. Ils ont acquis vne felicité : Il ne reste que de la mesnager, à l'exemple d'Auguste, lequel ayant pacifié les troubles, se mit à faire de bonnes loix, & voyant qu'il estoit assleuré cõtre l'estranger, pourueut aux desordres qui pouuoient arriuer au dedans de son Empire. Car ce n'est pas assez d'empescher le mal de dehors : le domestique est plus à craindre. Apres donc que les Princes seront tous d'accord, chacun d'eux pouruoiera aux affaires de sa Monarchie, à ce que les deportemens de ses subiects n'enta-

ment pointé le corps de ceste vnion, que nous raschons moyenner. Ce faisant, non seulement il obligera le public, en trauaillant de sa part à l'entretien de la paix generale, mais aussi il assievrera son estat, preuenant par vne bonne police les inconueniens qu'apporte le desfreiglement des mœurs & licence effrenece. Je ferois du Philosophe, si ie mettois en auant les enseignemens notables sur ce subiect : mais il n'est besoin de retracer vn discours dont les liures sont remplis. Je toucheray seulement sept ou huit points, qui me semblent necessaires, pour contenir les peuples en leur debuoir, & leur oster toute occasion de tumulte : à sçauoir vn gouvernement moderé, punition des malefices, recompense des merites, nourriture des pauvres, reglement de procez, prouision publique de grains, recreation licite, & la Censure. Vn estat se porte bien, quand toutes ces choses s'y rencontrent : dont la premiere importe grandement, tant pour le salut du peuple, que pour celuy du Monarque. Car il ne peut estre assieuré en-

tre les subiects, s'il ne gaigne leur affection par vn gouvernement réglé selon les loix de la raison naturelle, à laquelle tout hōme sans exception doit obeïssance. Et ceste submission ne derogé point à la souueraineté, au contraire elle affranchit vn homme des vices qui luy causent vne fascheuse seruitude. C'est regner, que de commander à ses cupiditez : Chacun peut gaigner aisemēt vne telle monarchie, mais les Princes en doibuent estre d'autant plus soigneux, qu'ils ont vne puissance absolue. Theopompe Roy Lacedemonien n'auoit pas besoing d'establi des Ephores pour le contreroler. Il deuoit plustost se donner la loy, que de la receuoir de ceux qui pouuoient faillir autant que luy. L'autorité Royale ne depend d'aucun supérieur: Aussi elle demande vn naturel noble, vertueux, qui conforme son gouvernement à celuy du grand Souuerain, & ne preste point l'oreille à ces flatteurs, qui font à croire aux Princes que tout leur est permis, & les incitent à la tyrannie, comme si estre Empereur ou Roy n'estoit autre chose que piller,

massacrer, paillarder, & faire mal en toute assurance à la façon des voleurs. Le Monarque légitime ne se comporte pas ainsi, & considere que le plus grand honneur qui luy puisse arriver c'est s'abstenir de mal faire en ayant la puissance, & qu'il ne doit traiter ses subiects comme esclaves, ou pour le moins imiter les Parthes, qui chérissent leurs seruiteurs comme leurs propres enfans. Ce qu'il fera en espargnant leur vie, leur honneur, & leur bien. On cognoist en l'usage de ces trois choses la difference entre le tyran & le Prince légitime. Cestuy-cy laisse iour ses subiects paisiblement de leurs possessions : que s'il en tire du profit, c'est pour subuenir aux necessitez publiques, & non pas pour entretenir ses plaisirs. Il n'attente point sur leur vie, il ne fait point bresche à leur honneur en la personne de leurs femmes. Le Prince tyrannique se iouë de tout cela, & croit que sa felicité gist en la violence. En quoy il s'abuse. Car vn Empire violent ressemble aux torrens rapides qui ne font que passer, & celuy qui est moderé, à ces petites pluyes qui

arrousent doucement la terre, & durent longuement. Aussi vn bon Prince gaignant le cœur de ses subiects n'a que faire de craindre de leur part. Le tyran est plein de deffiance, voyant qu'il est hay iustement des siens, qui cherchent occasion de s'en deffaire. Ec c'est ce qui a ruiné en partie les roys & Potentats des terres neufues, d'autant qu'ils tourmentoient leurs subiects de couruees intolerables, & les gouernoient comme bestes, occasion pourquoy ces pauvres malheureux ne firent pas beaucoup de resistance aux Hespagnols, qui leur donnoient esperance de meilleur traictement. Que le Prince se serue de ses subiects avec le plus de moderation qu'il pourra, qu'il ne tourmente point leurs corps, dont-il a affaire, qu'il n'exige point des tributs insupportables, attendu qu'il ne peut auoir profit n'y honneur en la pauvreté de son peuple: qu'il chasse de sa cour les flatteurs & inuenteurs de subides, qui corrompent la bonté naturelle des Monarques, & les mettent en mauuais meſnage avec leurs subiects. C'est par ces gens-là qu'il faut commencer la

punition des malefices qui est le second expedient pour maintenir la paix. La douceur est bien requise en celuy qui commande, mais en icelle comme en toute autre chose il faut garder mediocrité: autrement elle est preiudiciable. Et afin de ne point abuser des paroles, ce n'est pas douceur que pardonner aux meschans: c'est cruauté, pource que l'impunité les rend audacieux, & foment leur malice. Archidamidas voyant qu'on louoit Charilaüs Roy de Sparte à cause de sa clemence, Comment seroit-il bon Prince, dit-il, veu qu'il n'est point ennemy des meschans? Il auoit raison. Car vn homme de bien naturellement abhorre le vice: Ce qui est notamment loüable en vn Monarque, comme en Alexandre Seuer, qui hayissoit tant les larrons, qu'il ne les pouuoit seulement regarder sans nausée. Et l'Empereur d'Orient Andronique, bien qu'il fut d'ailleurs reprehensible, auoit neantmoins ceste vertu de punir rigoureusement les crimes, & cōtenoit tout le monde en son deuoir, specialement les gouuerneurs & officiers qui estoient contraincts de marcher droict, si bien que le peuple ne fut

iamais si content. Mais le faict de Iustin second est notable, lequel voyant les outrages que le peuple enduroit des grands, se resolut d'y remedier: à ceste fin crea vn grand Preuost, auquel il donna la Souueraine authorité de iustice. Cestuy-cy ne fut pas si tost entré en l'exercice de sa charge, qu'il fut aduerti de l'iniure qu'auoit faict vn Seigneur qualifié à vn pauvre homme. Il luy enuoya faire commandement de cōparoistre par deuant luy, & d'autant qu'il n'en tenoit compte, l'alla querir iusques dans le Palais: & encore qu'il fust à la table de l'Empereur, neantmoins à la veuë d'iceluy il emmena le criminel, & luy fit son procez, sans empeschement ou opposition quelconque. O si cela estoit pratiqué, qu'un Estat seroit heureux! qu'un Prince seroit aimé des siens, & honoré des estrangers! Ce n'est rien que d'auoir vn Royaume: si la iustice n'y est gardee, si les principaux officiers ne sont rangez à leur deuoir, il perd son nō, & deuient vn brigandage. Ne sçauons nous pas que l'Empereur Romain a perdu presque toute sa Monarchie par la faute de ses Lieutenās, qui tyrānisoient ses subiects?

S'il les eust chastié, sur les iustes plain-
tes qu'on faisoit d'eux, son Empire ne
seroit reduict au petit pied comme il
est a present. Qu'est-il besoin de nom-
mer les autres, qui ont perdu les plus
beaux fleurons de leur couronne par
l'insolence de leurs officiers? Vn Prin-
ce doit auoir l'œil sur les deportemēs
de tous ses subiects, mais particuliere-
ment il est responsable de ceux à qui il
donne les grandes charges. Toutes
leurs actions, bonnes ou mauuaises,
luy sont imputees. Ceux-cy estans re-
glez il est aisé de venir à bout du reste,
& n'y a si meschant ny desesperé, qui
ne trêble, quand il voit punir vn magi-
strat, vn Capitaine, ou autres personnes
de qualité. C'est le plus bel œuvre d'un
Monarque de prendre en sa protection
le menu peuple, & le garantir de l'op-
pression des grands, qui abusent de
leur force, & ne l'employent qu'à vio-
lenter les plus foibles. Quant aux au-
tres petits voleurs & meurtriers, il les
faut aussi punir sans remission. Et d'au-
tant qu'ils ont accoustumé apres auoir
faict leur coup, de quitter le pays, il
faudroit leur iouer vn pareil tour, que

fit Mahomet second au massacreur de
Julian de Medicis, qui s'estoit retiré à
Constantinople. Le grand Seigneur
le renuoya lié & garotté à Florence.
Par ce moyen les meschans seroient
bien estōnez, voyans que tout le mon-
de leur fermeroit la porte, & qu'ils
n'auroient aucun asyle. Je sçay qu'il ne
faut pas chasser les estrangers, & que
c'est l'honneur d'un Monarque de re-
cevoir amiablemēt ceux qui implorēt
sa misericorde, & se mettent sous sa
protection : mais cela se doit en-
tēdre des marchands, ou de ceux qui sont af-
fligez, & poursuiuis à tort, non pas des
traistres, seditieux & assassins, qui
troublent le repos public, & tiennent
le premier rang entre les meschans.
Telles pestes sont indignes de com-
passion. Et qui voudroit auoir de tels
hostes ? Comment un Roy seroit-il
assuré, s'il receuoit ceux qui auroient
fait banqueroute à leur patrie ? J'en-
tends les seditieux, en la punition des-
quels tous les Monarques ont interest,
tant s'en faut qu'ils leur doibuent don-
ner aucun lieu de refuge. Autrement
ils attirent un malheur sur leur estat, &

donnent occasion à leurs propres subiects de tramer hardimēt quelque nouveauté. Certainemēt il n'y a crime plus punissable que la sedition, ny qui aye besoin de plus de precautions, pour autant qu'elle est fort diuerse & a plusieurs visages. Tantost elle mōstre vne face riante, qui promet vne douce libberté, tantost elle se pare d'un habit Religieux, ou d'un masque de iustice. Auncefois elle n'a qu'une teste, & ailleurs (chose mōstrueuse) vous luy en voyez cent mille. Faut esclarcir les particularitez de ce mal, afin de luy appliquer plus aisement les remedes. Il est certain que toutes seditions se formēt ou par l'entreprise ambitieuse de quelque chef & conducteur remuant, ou par vne elmotion generale du peuple. Un particulier seditieux descouure son ambition directement, ou obliquement. Directement, lors que de viue force il veut empieter l'Estat, à quoy plusieurs occasions luy peuuent trayer chemin, notamment l'imbecillité de celuy qui cōmande. C'est ce qui a perdu Childeric le dernier des merouingiens, qui fut confiné en un cloistre par

Pepin, du consentement des François, à cause de sa nonchalance. Pour vn mesme subiect Charles le simple a esté degradé, & sa posterité n'a pas esté plus heureuse. Le remede de ce mal depēd du Prince qui en est la cause. Qu'il se face aimer par sa bonté, respecter par sa vertu, il se garantira de toutes entreprises. Mais s'il se laisse emporter aux violentes passions de cupidité & de cholere, il court fortune, & encore plus s'il se rend contemptible par vne vie oisive & effeminee. Alors les estrangers luy feront la loy, ses subiects s'emanciperont de son obeissance, principalement ceux qui auront quelque credit & autorité, cōme il arriua aussi à nos Roys sur le declin de la race de Charlemagne, quand la France fut desmembree par l'ambitiō des gouuerneurs qui s'impatroniserent de leurs prouinces, abusans de la simplicité de leurs maistres. Et au mesme temps quelques Seigneurs d'Italie se cantonnerent, & s'approprierent les places où ils auoient cōmandement, cōme les Ducs de Beneuēt, de Friul & de Spolere: ce que les autres depuis ont fait à leur exemple,

au grand mespris & dommage des Empereurs. Il est vray que les affaires qu'ils auoient au pays de leur residence, avec la disgrâce des Papes, les empeschoient beaucoup de rembarer ces roitelets : car vn peuple reuelche & libertin est mal-aisé à tenir quand il ne voit point son Prince, & secouë le ioug à la premiere commodité qui se presente. Les Empereurs Grecs l'ont esprouué, qui ont esté contraincts d'abandonner l'Italie, & permettre à vn Goth Theodoric de s'en declarer Roy, ne pouuans la retenir pour eux. Les Roys de France & d'Allemagne apres la chasse des Lombards, n'y ont pas mieux fait leurs affaires, & ont cogneu que le sommet des Alpes estoit trop haut pour faire voler leur autorité par dessus : Que si par quelque vent de fortune elle a esté poussée iusques là, elle n'y a pas demeuré long temps. Pour confirmer ce propos de l'Historien, *Qu'il est plus malaise de garder vne prouince que de la subiuquer* : attendu que la conqueste ne gist qu'en la force. Mais la conseruation depend encore de la prudence des victorieux, d'vne

d'une felicité continuelle, & de la bonne affection des subiects, qui sont trois choses bien rares: principalement ceste derniere, en laquelle il n'y a pas beaucoup d'assurance, si la personne du Prince est esloignée de son peuple, cōme il aduient necessairement en vne grande Monarchie, dont les piéces ne sont pas iointes ensemble. Car il est mal-aylé d'aymer ou respecter vne chose qu'on ne voit point. Ce qui occasionna les Hespagnols d'offrir leur Royaume au Duc de Calabre, voyans que Charles cinquiesme leur legitime seigneur estoit disposé à cause de sa dignité Imperiale de resider en Allemagne. Et n'y a rien à mon aduis qui aye plus enhardy les Flamans & Hollandois de se mutiner contre Philippe second Roy d'Hespagne, que la crainte d'estre exposez à l'auarice & cruauté de ses Lieutenans. Ils consideroient que telles gens ont accoustumé de se licentier, quand ils se voyent esloignez de leur maistre, auquel ils font souuentes fois passer la plume par le bec. Occasion pourquoy le Roy d'Hespagne n'a point de Viceroy aux Indes qui y

demeure plus de trois ans , sçachant bien que l'homme affriandé à la domination , se laisse facilement emporter à l'entreprise d'une usurpation & defection manifeste. Dont il ne faut pas s'estonner , puis que l'ambition arme le fils contre le pere. Henry Roy d'Angleterre fut attaqué par les enfans à la suscitation de sa femme Eleonor. Loys onzième donna bien des affaires à Charles septiesme. Loys premier fut encore plus mal traité par ses enfans, qui le depouillerent & mirent en un Monastere. Henry cinquiesme osta l'Empire à son pere : Andronique le ieune à son ayeul. Adolf emprisonna son pere Arnaul Duc de Gueldres : & comme le Duc de Bourgongne taschoit de les accorder moyennant six mille florins de pension & le tiltre de Duc qui demeureroit au bon homme durant sa vie, le reste estant en la libre disposition d'Adolf , j'aymeroie mieux, dit ce fils desnature, auoir ietté mon pere en un puits , & m'estre ietté apres , qu'auoir fait ceste appointment. Il y a quarante trois ans qu'il est Duc : il est bien temps que ie le sois. Volontiers luy lair-

ray-ie trois mille florins par an , à condition qu'il n'entre iamais dans la Duché. L'ambition est auetgle, elle n'a aucun respect d'amitié ny de parenté. Le Prestre-Ian prenoyant cela, tient enfermez dans vn chasteau tous les Princes de la race, de peur qu'ils n'attirent par leur autorité ses subiects, à quelque rebellion. Mais telle coustume est barbare, & encore plus celle des Ottomans, qui font mourir leurs freres afin de regner plus librement. Vn Monarque alleurera bien son estat sans toutes ces cruantez. En qui se pourra-il fier, s'il s'estrange de ses enfans? Qui luy sera amy s'il se defaict de ses plus proches? Ne vaut-il pas mieux gagner leur affection, & leur donner vn appointment conuenable à leur qualité, suivant l'exemple des anciens Empereurs, qui faisoient part de la souueraine puissance à leurs prochains heritiers, & les admettoient pour compagnons en l'Empire, afin de leur oster tout mescontentement? Ce seroit chose estrange & monstrueuse de voir vn Prince

attaqué par son fils ou son frere, auxquels il feroit tant d'honneur & si bon traictement. Je ſçay bien qu'on accuse Loys le debonnaire d'imprudence d'auoir trop aduancé ſes enfans: mais ſon malheur ne vint pas de là. Le peu de capacité qu'il auoit aux affaires du monde, la cruauté dont il vſa à l'endroit de ſon nepueu Bernard Roy d'Italie, & autres Seigneurs qui l'auoient aſſiſté, l'affection qu'il portoit à ſon fils dernier, au meſpris de ceux du premier lieſ, avec l'arrogance de ſa ſeconde femme qui diſpoſoit à ſon plaſiſir de luy & du Royaume, furent les principaux motifs de la rebellion. En ſomme, a vn tel exemple l'en puis oppoſer dix totalement contraires, qui monſtrent que le bon ſang ne peut mentir, & qu'il eſt moins dangereux à vn Roy d'entretenir vn Prince de ſa race, que d'eſleuer les eſtrangers. Car ceux-cy ayans moins d'obligation naturelle au Souuerain, luy portent auſſi moindre affection, ſi bien que le deſir de regner les pouſſe plus facilement a entreprendre contre l'eſtat, quand ils ont la force en main, & quelque beau pretexte.

C'est l'ordinaire des ambitieux de pallier leurs desseings d'une apparence de zele & charité, d'auoir le bien public & reformatiō de l'estat en la bouche, mais l'experience a tousiours monstré qu'ils n'auoient rien moins dans le cœur. Et comment seroit-il possible que les grands voulussent procurer le soulagement du peuple puis qu'ils le foulēt aux pieds, & ne font non plus scrupule de battre ou tourmēter vnvillageois & habitant de ville, que si c'estoit vn chien, ou quelque beste de voiture? Et pour rendre telle iniustice plus legere, tournent en derision ces noms de Bourgeois, contadin & manant, lesquels ils ont en tel mespris, qu'ils rebutent leur conuersation, se scandalisent de leur rencontre, & se desguisent en toutes façons, afin de ne point ressembler à ceux qu'ils appellent vilains. Ils voudroient n'auoir rien de commun avec eux. Ils sont faschez de respirer vn mesme air, d'auoir vne mesme figure. Ils formeroient volontiers complainte de ce que Dieu a donné esgalement à tous vn mesme Ciel pour aspect, vne mesme terre pour fondemēt.

Vn peuple seroit bien sot, de seconder l'ambition de telles gens. Aussi les villes ne les veulent point receuoir, les paylans fuyent deuant eux, il n'y a que les mal-contens qui les suivent. Ceux qui ont acquis reputation de pieté ont beaucoup plus de credit enuers le peuple pour l'induire à quelque nouveauté. Testmoing l'Hermite Schacoculis, qui apres auoir bien toué son personnage l'espace de 7. ans en vn desert, ou il estoit visité comme vn saint homme, mesmement par l'Empereur Balazeth, qui luy enuoyou des pretens, finalement leua le masque, & le declarant auteur d'vne nouvelle secte, amassa tât de partisans, qu'à l'ayde d'iceux ils s'empara de plusieurs villes, destit vn Bascha & le fils de Balazeth, & eust passé bien plus outre s'il n'eust irrité le Sophi. Quelque temps apres vn certain Calender par vne deuotion simulée esbranla toute la Natolie, & tint les Turcs en cernelle, iusques à ce qu'il fut atterré en bataille rangée. N'est-ce pas le chemin que prit Elmahel Affriquain, pour faire la guerre à son maître le Roy de Marroc, & luy rauer le sceptre & la vie? Le respect de religion

a vne extreme puisſâce ſur nos eſprits: Depuis qu'un homme a le bruit de viure ſainctement, il perſuade tout ce qu'il veut au peuple, ſur tout quâd il eſt doüé d'une eloquēce & grace de bien dire. Arrius & Mahomet ſe ſont ſeruis de tels inſtrumēs, pour fonder leur doctrine. Et de plus fraiſche memoire, Luther & Caluin, quel meſnage ont-ils faiēt par leurs langues & eſcrits, ſous couleur de reformer les abus de la Chreſtiēté? Il faut preuenir telles gēs, & leur deffēdre de dogmatifer ny en public ny en particulier, ſur peine de punition rigoureuſe. Car ils attirent le peuple qui ſe laiſſe ayſement emporter à l'apparēce d'une pieté, auſſi bien qu'à l'eſpoir d'une liberté ou cōdition meilleure. Ce ſont deux eſperōs que les faſtueux dōnēt à cēt animal de pluſieurs teſtes, pour le mettre en campagne, luy repreſentāt la douceur de l'egalité Democratique, & les violēces de la Monarchie. En quoy ils n'ont pas grande difficulté, attendu que les peuples ne portent pas volōtiers le ioug des Princes, principalement des exacteurs ou tirās. Et de vray les Princes ſe rendent aucunes fois odieux & inſupportables.

Mais souvent la faute viét des subiects, qui les irritent par vne superbe mutinerie, & veulent reigler vn pouuoir qui ne reçoit point de limites. Les Souuerains ne doiuent point estre contrerollez en leurs actions. S'ils font mal, c'est à celuy qui les a establis de les chastier, non pas au peuple qui leur doit toute obeissance. Puis qu'ils ne releuent que de Dieu, & qu'ils sont les Lieutenans, c'est rementé aux hōmes de leur faire rendre compte : c'est vn sacrilege de murmurer contre eux, d'attenter à leur citat ou à leurs personnes. Les plus sages sont de cest aduis, & la doctrine chrestienne spécialement nous exhorte de reuerer nos Roys & superieurs, sans aucune distinction pour ce regard des bons & des mauuais. De cecy nous en auons vn notable exemple en Dauid qui ne voulut iamais toucher son ennemy Saul Prince furieux & tyrannique, qui l'auoit persecuté cruellement, & en hayne de luy, auoit tué Achimelech, & tous les sacrificateurs de Nob avec leurs femmes & enfans: Nonobstant Dauid l'ayant eu par deux fois entre ses mains, a estimé qu'il n'e-

estoit permis de l'offencer, & a empêché ceux qui le vouloient faire, disant qu'il n'outrageroit iamais celuy que Dieu auoit sacré. Et peut-on trouuer vn Roy qui aye tant tyrannisé ses subiects que Nabuchodonosor ? Apres auoir forcé Hierusalem, pillé les maisons d'icelle, rasé les murailles, il massacra vne grande partie du peuple, & emmena le surplus captif en Babylone, où il fit faire sa statuë, auëc commandement à tous de l'adorer, sur peine d'estre bruslez tous vifs : ce neantmoins les Prophetes de ce temps là crioient apres le Roy de Hierusalem Sedechie, pource qu'il s'estoit reuolté contre son Souuerain, & exhortoient les Iuifs transportez en Babylone de prier Dieu pour la prosperité dudit Nabuchodonosor & de ses enfans. Si ces raisons ne nous esmeuent, l'euenement qui est le maistre des imprudës, a tousiours monstré que les reuoltes estoient inutiles, & que les rebelles au lieu d'amender leur marché tomboient le plus souuent de fieure en chaud mal. Qu'ont gaigné les Florentins en la mort d'Alexandre de Medicis ? Quel profit ont

fait les Gaulois^{as troya} de se reuolter contre Charles cinquieme ? On alleguera peut-estre les Suisses qui se sont emancipez heureusement, & aussi les Hollandois. Quant à ceux-cy, l'assiete de leur pays propre pour la defenſiue, l'aliance de leurs voisins, & sur tout l'esloignement du Roy d'Heſpaigne, ſont les piliers de leur republique, laquelle neantmoins ſeroit en grand branle, ſi ce Prince vouloit tourner toutes ſes forces contr'eux. Pour le regard des Suisses, leur vnion, & ſuſſiſtance au fait des armes, & le peu de richesses qu'ils ont, ne donnent pas grande enuie de les aſſuiettir & remettre au train de la Monarchie, de laquelle ils ont eſté ſi mal traittez, que l'on ne peut iuſtemēt imputer ce qu'ils ont fait à vne rebellion, mais pluſtoſt à l'inſolence des gouuerneurs qui ſe licentioient d'attenter non ſeulement à leurs biens, mais à leurs perſonnes & à leurs femmes. La plus part des peuples ne ſe contient pas és limites d'vne ſi iuſte deſenſe, ils ſe mutinent pour vn impoſt, pour l'aduancement d'vn fauorit, vn mauuais gouuernement, comme ſi ces maux eſtoient attachez à la Monarchie,

& ne se trouuoient pas avec plus d'excez en l'estat democratique, où les brigues, corruptions, partialitez, & impunitiez de crimes sont ordinaires, ou les plus beaux harangueurs font ce qu'ils veulent, les vertueux sont suspects, les magistrats peu respectez, les factieux aduancez, la iustice vendue au plus offrant, & negligemment administree. Tout cecy se remarque és republiques d'Athenes & de Rome, les plus florissantes qui furent oncques. Les citoyens estoient tousiours aux prises, les riches contre les pauvres, les nobles contre les roturiers: & aux assembles de ville s'entrebattoient à coups de pierre. En suite massacre, pilleries, & confusion, si que la plus grande tyrannie n'eust pas fait la moitié de ces maux, auxquels ils n'ont point esprouvé de meilleurs remedes, que la domination d'un seul homme. Pareillemēt les Florentins depuis qu'ils se sont gouvernez eux mesmes n'ont veu que des changemens & desordres en leur ville, les maisons brulees, les rues paves de corps morts & autres tragedies, qui ont continué iusques à ce qu'ils ont esté ramenez à la Monarchie. Ceux de Genes n'ont esté gueres plus

heureux en leur liberté, & seroient encore acharnez les vns cōtre les autres, s'ils ne craignoient leur protecteur. Et on sçait bien ce que vaut la protection d'une ville à un Prince voisin & puissant. Si les Republiques pour se garantir de ruine, ont recours à l'autorité d'un Souuerain, les peuples qui y sont accoustumez ne s'en doüēt departir, pour aucun pretexte ou occasion que ce soit. La tyrannie est fascheuse, ie le confesse, mais la fureur & confusion populaire est encore plus à craindre, d'autant qu'ell'a une cause permanente, à sçauoir l'humeur du peuple, variable, ignorant, cruel, amateur de nouveauté, qualitez qui luy sont & seront toujours naturelles. Au contraire, la tyrannie se passe, & souuent un meschant Prince se corrige soy-mesme sans contraincte, comme Auguste & Tite. ou bien il s'aredie des occupatiōs publiques, comme Sylla, & Diocletian, qui renoncerent de leur bon gré à l'Empire. Il faut donc endurer de telles gens, comme on souffre la sterilité d'une année, en attendant un meilleur temps. Car la vicissitude estant perpe-

tuelle aux affaires du monde, le mal succede au bien, le bonheur à l'aduersité, & apres l'orage d'un iniuste gouvernement, on voit eluire le serain d'un regne doux & paisible. Si le peuple entroit en ceste consideration, ou s'il en estoit capable, il ne se porteroit pas si aysement aux seditions. Mais il faut aduoüer que les hommes augmentent bien leurs miseres par impatience & delicateffe. Ils ne sentent pas si tost le moindre mal, qu'ils veulent y appliquer vn violent remede. Ils abboyent apres la tyrannie, laquelle neantmoins ils exercent en leurs maisons impunément. Ne voyons nous pas les iniustices que font les maistres à leurs valets, les peres à leurs enfans, les precepteurs à leurs disciples? C'est vn vice cōmun d'abuser de sa puissance, & se monstrier insolent à l'endroit de ses inferieurs. Je ne dis cecy pour excuser les mauuais Princes, qu'on ne peut trop vituperer, mais pour monstrier qu'il vaut mieux auoir vne teste catarreuse que de n'en auoir point du tout, & que la tyrannie ne dispense pas les subiects de l'obeissance qu'ils doiuent à leurs Souuerains.

encore moins la dissipation des finances, & l'iniuste distribution des loyers. Il faut en tel cas proceder par humbles remonstrances, & representer au Prince la consequence de ces abus, non pas en demander reformation les armes au poing, comme on a accoustumé de faire, au grãd preiudice du peuple, qui est plus ruiné par les soldats en six mois qu'il ne seroit par vn mauuais gouuernement de dix annees. La guerre n'est pas vn remede aux maladies d'estat, notamment celle qui s'entrepren d cõtre son Souuerain. Il n'en doit point dõner d'occasiõs, mais pour s'en garantir, il luy sera expedient d auoir tousiours vn bras armé, afin de tenir en crainte les rebelles qui deuiennent audacieux, quand ils voyẽt vn Prince acompagné trop simplement, & ne se desfiat de personne. Iules Cesar ne fut pas bien aduite, de cõgedier la garde: Iustinian se trouua mieux d auoir les soldats aupres de luy en la sedition de Bizãce, en laquelle les mutins auoiẽt eueu vn nouveau Empereur, qui fut tué avec 40. mille habitans. Nous pouuõs iuger à quelle extremité il fut reduit, puis

qu'en sa ville capitale il fut cōtraint de faire vn tel carnage, & s'il n'eust eu des forces pour rembarrer les factieux, il estoit perdu, cōme aussi Cosme de Medicis, estoit en dāger de perdre sō estat, s'il ne se fut courageusement opposé aux mutineries des Florentins. Le populas est fier & insolent à l'endroit de ceux qui ne peuuent resister : il faut luy monstrier les dents, si on veut en auoir raison. Et ce mesme moyen seruira contre les particuliers qui voudront remuer l'estat. Ils ne l'entreprendront pas si hardiment, quand ils verrōt leur Souuerain tout prest de remedier aux rebelliōs, & d'ē chastier les auteurs. Qu'il monstre seulement la verge, ou le baston, les plus grands serōt souples à ses cōmandemens, & n'oserōt l'offenser. Et pour mieux encore pourueoir à sa seureté, qu'il ne dōne iamais puissance absoluë à vn autre, de peur qu'il ne luy arriue comme à nos premiers Roys qui furēt en fin debusquez par les Maires du Palais, ausquels ils laissoient tout faire, afin de mener à leur ayse vne vie casaniere. Faute signalee en vn monarque, qui doit mourir debout, c'est à dire en actiō, non pas

en oisiveté, disoit l'Empereur Vespasien. Et iacoit qu'il aye betoing d'officiers & Lieutenans, neantmoins comme le Soleil communique ses rayons aux moindres estoilles sans diminution de sa lumiere, aussi il ne doit iamais departir son authorité, qu'il ne retienne par deuers luy le grand ressort des affaires. Que si d'auenture il voit vn sien vassal auoir de sa acquis du credit pour ses richesses, ou pour la noblesse de son extraction, il luy doit detester plus d'honneur que de puissance. Quand il le fera grand maistre, chef de son conseil, gouuerneur de sa ville capitale, ce sont offices de peu d'effect, mais honorables & dignes des premiers Princes d'vn Royaume. La Connestablie, Admirauté, & les grands gouuernemens sont mieux en la main des autres Seigneurs de moindre qualité. car c'est vne sagesse politique de donner aux vns plus d'honneur, aux autres plus de puissance, afin que tous soient contents, & le Souuerain plus asseuré, qui ne doit tant craindre les desseings d'vn simple gentil-homme, que d'vn autre plus puissant & renommé. C'est
pourquoy

pourquoy Auguste ne donnoit point le gouuernement d'Egypte aux Senateurs, craignant qu'ils ne s'emparassent de ceste riche Prouince, & si importante à l'Empire. Aussi la charge de grand Preuost, qui pouuoit autant luy seul, que le Connestable, grand maistre, Chancelier, & Capitaine des gardes tous ensemble, n'estoit donnee sinon qu'aux Cheualiers Romains, & mesme estoit distribuee esgalement à deux personnes, afin que l'vn fut contrequarré par l'autre, & retenu en son deuoir par vne crainte mutuelle. On ne peut employer trop de precautions à l'encontre des seditieux, lesquels il faut non seulement preuenir, mais aussi punir sans aucune misericorde. Or il y a d'autres personnes, qui n'attaquēt pas si apertement le public, & neantmoins sont tres-dangereuses, comme les faitneans, querelleux, prodigues, & ioüeurs, lesquels ne sont pas reputez criminels, encore qu'ils ne valent gueres mieux. Nous auons parlé des faitneans. Les querelleux ont vne grande disposition à mal faire: ils ne demandent que la guerre, & lors qu'ils n'ont

point d'ennemis publics, ils en font de particuliers. Ce vice est ordinaire aux peuples de Septentrion, qui sont fiers, insolens, & ne peuvent viure sans battre ou quereller quelqu'un : a quoy il faut remedier. Car ou ils attaqueroient, comme il arrive le plus souvent, un homme imbecille, & alors ils luy feront premiere-ment mille indignitez, puis apres en auoir eu le passe-temps, ils viendront à vne aperte iniustice : & par ce moyen le respect du Prince & des loix sera diminue, dont s'ensuura vne confusion ineuitable. Ou bien ils s'adresseront à un homme de courage, & lors ils viendront aux mains, & s'ils ont du credit ils embarraseroient en leur querelle leurs patens & amis : ce qui est de perilleuse consequence. Il n'y a qu'un remede singulier à cela. C'est de contraindre les querelleux à vne satisfaction competente à l'endroit de ceux qu'ils auroient offensé. Je dis satisfaction competente, c'est à dire proportionnée à l'iniure receüe. Car un qui aura donné des bastonnades doit vne satisfaction plus ample, que ce'uy qui aura donné un soufflet, ou un delmenty. Et d'ailleurs, un affront fait

à vn Seigneur ou Magistrat, est plus punissable, que s'il estoit fait à vn fauetier ou portefaix. La distinction des personnes diuersifie vn mesme fait, & le rend plus atroce ou plus leger. Et ceste consideration est remise à la prudēce des iuges. Mais pour ne point dissimuler, ils font trop bon marché de l'honneur d'autrui, & ne punissent pas assez rigoureusement les insolences. Vn effronté impudent qui aura outragé quelqu'un, en sera quitte pour vn emprisonnement de deux ou trois iours, & s'il a des amis, il n'y fera pas trois heures. On luy fera seulement faire quelque petite satisfaction verbale, avec condānation de despens: cepēdant les coups de bastō sont ruez, & la honte demeure au battu. Qui fait que plusieurs ne pouuans auoir autre raison, sōt cōtraincts d'appeller les ennemis pour sauuer leur honneur. De là viennent tant de duels si ordinaires au iourd'huy, principalement en France, & que nos Roys taschèt d'empescher: mais ils n'y parviendront iamais, s'ils n'ordonnent vne plus grande satisfaction à celuy qui aura esté offensé.

en sa personne ou en son honneur. C'est bien fait de chastier ces escri-
meurs à outrance, de les traicter igno-
minieusement apres leur mort, confis-
quer leurs biens, & les appliquer aux
causes pieuses. Mais il faut oster la
source du mal, qui est l'insolence de
ceux qui attaquent. Car que peut faire
vn homme d'honneur ayât receu l'af-
front, principalement s'il fait profes-
sion des armes: Se plaindra-il à la iusti-
ce? On se moquera de luy, pour le
peu de reparation qu'il en aura. De-
mandera il permission d'vn duel? On
attribuera cela à couardise, & encore
plus s'il se contente d'vne satisfaction
faicte deuant cinq ou six personnes.
Estant donc reduict en ces destresses,
il faut qu'il se cache à iamais n'osant
paroistre en compagnie, où qu'il se
vange par meurtre à quelque pris que
ce soit. Que s'il esperoit auoir satisfa-
ction suffisante pour reparer son hon-
neur, il n'entreroit pas si librement en
ces voyes de fait. Ceste satisfaction se
feroit en paroles, si l'affront auoit esté
de mesme, ou en effect si l'iniure estoit
faicte réellement sur la personne. Et

encore que la loy de peine esgalle dictée par les Latins Talion semble estre propre pour ce subiect: neantmoins ie conseillerois de passer plus outre, pour les difficultez qu'il y a le plus souvent en l'exécution d'icelle, & de punir doublement celuy qui auroit offensé: à sçauoir que pour vn soufflet, ou vn coup de baston qu'il auroit donné, on luy en donnast deux publiquemēt, en presence de sa partie aduersē. Et pour le regard des parolles où mocqueries picquantes, qu'on luy en fit faire l'amende honorable, telle que le cas meriteroit, & la qualité des personnes offensées. Je dis mocqueries picquantes, pource qu'il s'en trouue de plusieurs sortes, & comme il ne se faut pas courroucer, pour peu de chose, aussi il y a des façons de faire insupportables, & bien souvent vn geste, yne mine faite par mespris irrite plus vn cœur genereux, que non pas vne action violente. Ne voyons-nous pas la plus part des querelles prendre leur origine des paroles temeraires de ceux qui ne peuvent dire vn mot sans offenser quelqu'un? On ne sçauroit trop refrener

telle insolence. Et quât a ceux qui vsent de main mîse, si se tuis d'aduis qu'on leur rende le double, cela n'est point hors de raison. Les loix Romaines font payer au larron le quadruple.

Pourquoy ne punira-on pas d'une pareille rigueur celuy qui vole l'honneur plus cher sans cōparaison que la cheuance & la vie? A quel propos endurer qu'un fai-neant (ordinairement les querelles viennent de ces gens là) se fourre en une compagnie, & ne sçachant que faire attaque cestuy-cy & cestuy-là? Que s'il ote luy repartir, aussi tost on voit ruer des coups, & le plus fort foule aux pieds le plus foible, aussi hardiment au milieu d'une ville, comme si c'estoit au coing d'un bois. Peut-on esperer une paix en souffrant telles canailles qui sapient les fondemens de la tranquillité publique? Il les faut traicter de mesme façon qu'ils traittent les autres: & puis qu'ils attaquent si effrontement l'honneur, ils meritent une peine qui leur apporte de l'ignominie, & si on les mettoit au carquan un iour durant, ils seroient bien employez: on ne verroit pas tant

de dementis donnez à la volée. chacun se modereroit en ses discours & actions. Ce seroit trop grande seuerité, dira quelqu'un, d'eplucher de si près les parolles ou les gestes. Je responds que ceste seuerité est necessaire, & que tous deportemens qui tendent à sedition sont punissables. La société humaine n'a que faire de querelleux, temeraires, & coupepiarets. Les Princesses'en passeront bien aussi, & les doiuent exterminer. Autrement ils verront tousiours des assassins & duels qui depeupleront leur Monarchie. Mais en observant ce que dessus, il n'y aura pas presse à offenser ny iniurier vn autre, & ainsi la cause de ces malheurs sera ostée. Car il n'y a homme si vindicatif qui ne se contentast de voir bastonner publiquement son ennemy, ou endurer vne reprimende plus honteuse, que l'iniure qu'il auroit receüe. Et alors on auroit raison de punir à toute rigueur les duels, de rendre infames ces maistres cabalistes du point d'honneur, qui seroient si delicats de refuser vne

ample satisfaction, qui leur rendroit leur honneur, & les feroit iouyr de la honte & ignominie de leur aduersaire. Si on dit que l'offensé ne peut pas toujours verifier vne iniure, & partant qu'il est contrainct d'appeller son hōme en duel, n'en pouuant tirer raison iuridiquement, par faute de preuues. Ce cas à la verite est considerable, & auquel les anciēns François, Lombards, & autres peuples de Germanie permettoient le combat: & c'estoit chose honorable de le demander. Mais au iourd'hay on ne garde point ces formalitez. On s'enuoye incontinent le cartel de défi, au grād mespris du Prince, qui est maistre de la vie de ses subiects, & par consequent ne doit pas endurer qu'ils la prodiguent sans son cōgé. Aussi il ne doit pas desnier le combat, quand l'offensé n'a point de suffisans tesmoignages du tort qu'il dit auoir receu, & qu'il y en a toutesfois quelques coniectures: le tout pour euitier les assassinats & factions qui pourroient suruenir, par faute de donner vne telle permission. Car bien souuent deux hommes sont si acharnez

l'un sur l'autre, qu'il est impossible de les accorder, & qui pis est, s'ils sont riches & puissans, ils causent des partialitez en vne ville, ou Royaume, de maniere qu'il est expediēt de les faire entrebattre, afin que leur sang estaigne le feu de diuision ciuile qui pourroit s'allumer: mais pour n'en point venir à ces extremitez, il n'est que de diuertir les querelles par vn chastiment ignominieux, ainsi que nous auons dit. Quelquesvns peut estre aymerōt mieux presenter le deffi, que de demāder en iugement reparatiō d'un desmētir, ou d'un autre affront: mais quād ils verront leurs ennemys si mal menez pour vne parole iniurieuse, & que d'ailleurs ils consideront l'infamie dont on punira ceux qui presenteront le duel sans permissiō du Prince, ie croy qu'ils seront plus retenus, & qu'ils accepteront vne satisfaction non moins honorable qu'asseuree. A quoy ils doiuent estre conuiez par l'apprehension d'un supplice infame, afin que ceux qui cherchent l'honneur aux duels n'y gagnent rien sinon vne infamie pour eux & leur posterité. Car c'est vne coustume bestiale

& qui n'a iamais esté vſitee parmy les plus fameuſes nations ſinon en ſaiſt de guerre, lors qu'un homme ſ'offroit de combattre pour l'honneur de ſon pays, ou lors que deux peuples ennemis pour eſpargner le ſang remettoient la deciſion de leurs querelles à l'euenemēt d'un combat particulier entre 2. ou 3. hōmes, qu'ils choiſiſſoiēt d'une part & d'autre, à condition que leur victoire tourneroit au profit de leurs compatriotes, qui donneroiēt la loy au parti vaincu. Ainſi le differēt des Romains & Albanois fut terminé par le cōbat des trois Curiaces & trois Horaces: & d'autant que ceux-cy qui combattoient pour les Romains remporterent la victoire, les Albanois auſſi-toſt quitterēt les armes & ſe ſouſmirent à leurs ennemis ſuiuant ce qui auoit eſté accordé. Mais ie ne trouue en toutes les hiſtoires aucune inimitié plus honorablement terminée que celle de Varenus & Pulſio. Ces deux ſoldats de Ceſar auoient touſiours de grandes conteſtations, & ne ſe pouuoient reconcilier, iuſques à ce qu'eſtans vn iour proches de l'ennemy,

Pulſio ſ'aduifa de dire à ſon aduerſaire. *Que tardons nous Varenus, de montrer noſtre vaillance en vne ſi belle occaſion? C'eſt à ceſte heure que l'on verra lequel de nous deux ſera le plus habille homme. Et apres auoir dit ces parolles il ſe ietta à corps perdu au trauers des eſquadrons ennemis, & en tua pluſieurs : mais en fin il fut inueſti d'vne grande multitude qui le terrafſa. Varenus apperceuant cela & craignant d'eſtre reputé laſche, accourut incontinent au ſecours de Pulſio. Ce que les ennemis voyans quittent ceſtui-cy, & ſe ruent ſur Varenus. Pulſio qui auoit eſté deſgagé par ſon ancien aduerſaire, ne le laiſſa point en telle neceſſité, & pour luy rendre la pareille, le deffend contre les ennemis, & le deliure d'vn peril ineuitable. Ainſi ils ſe reconcilierent avec honneur & applaudiffement de toute l'armee. Si à l'exemple de ces ſoldats, ceux qui ont quelque choſe à demefler enſemble eſprouuoient leur valeur contre vn ennemy commun, ils ſeroient plus loüables. Mais en ce temps les regles de vertu*

& generosité sont perverties : & nous mettons le point d'honneur en ie ne sçay quelles petites braueries , que les anciens ont mesprisé , & mesmes les Turcs se moquent des duels, & les attribuent à vne foiblesse d'esprit ou impertinence. En contreschange nous les osons bien appeller barbares : comme si l'on pouuoit imaginer vne barbarie plus grande , que de se battre avec ses compatriotes amys, parens, & garder contre eux des inimitiez irreconciliables. La paix vniuerselle pourra remedier à ce mal , si nous y pouuons paruenir , & les actes d'hostilité publique estans defendus , il y a apparence, que les haynes particulieres cesseront, ou seront addoucies. Quant on aura gaigné ce point, il faudra regler la despence d'un chacun, afin qu'il ne prodigue son bien. Ce qui n'est pas de petite importance pour la conseruation d'un estat , pource que les prodigues estans deuenus necessiteux , comme ils ne peuuent faillir, chercheront des occasions de se réplumer aux despens d'autrui , afin d'entretenir leurs superfluités accoustumées. S'il y a quelque re-

muément, ces gens là s'y portent tousiours des premiers: & Catilina n'auoit quasi point d'autres partisans que ceux qui auoient mangé leur bien aux cabarets, bordeaux, & breslans. Les cabarets ne sont que pour les passans. Les bordeaux sont tolerez en quelque país pour euter vn plus grand mal: & neâtmoins il n'en seroit pas besoing, si la police des Romains auoit lieu, qui cõuioient leurs citoyens à se marier, en leur proposant plusieurs beaux priuileges. Non que ie vueille condamner le celibat des Prestres & religieux, mais il seroit expedient que le reste du peuple fut contrainct de prendre femme à l'exemple des Chinois, qui donnent vne vacation à leurs enfans, & les marient de bonne heure, de peur qu'ils ne se desbauchent: ioinct que le principal puiot d'vn Empire sont les mariages. Tant y a que le plus qu'on peut empêcher les paillardises c'est le meilleur. Car ce sont preludes d'adulteres, & suffit d'endurer les vices qui se font en cachette, sans permettre encore d'en tenir boutique. C'est pourquoy ces lieux infames doiuent estre defendus,

où la ieunesse perd le corps , & les biens: en quoy ils sont plus pernicioeux que les bressans , qui ne consomment sinon que l'argent. Et toutesfois les anciens preuoyans le malheur qui en pouuoit arriuer , ne permettoient iouer de bon , ny mesmes faire aucune gageure sinon aux ieux honestes , comme en celuy de la luitte, du palet, de la course, & autres semblables qui se font avec l'exercice du corps. Ils reprouoient totalement les ieux de hazard , qui sont aujourd'huy si ordinaires en l'Europe , que les grands & petits, les hommes & femmes n'ont poinct de plus beau passe temps qu'à iouer en vn coup de dé la meilleure partie de leur vaillant , & aucunesfois la totalité. Quelques vns se ruinent à faire des festins , dont la superfluité est indifferemment permise à toute personne , encore que les Romains y aient apporté plusieurs reglemens, en limitant la despence qu'on deuoit faire en vn banquet, & le nombre de ceux qui pouuoient y assister. Il est vray que ceste polic

estoit mal gardee, comme de faiēt il semble impossible de l'observer, pour ce qu'on n'ira pas au logis d'un homme pour veoir ce qu'il mange, ou pour compter ses compagnons de table. Neantmoins d'autant que les affaires domestiques principalement les banquets & ieux ne sont pas si occultes, que finalement ils ne viennent en euidence, ce seroit le debvoir d'un magistrat d'informer contre ces mauuais mesnagers. Car qui ne iugeroit digne de punition la friandise d'un hōme, qui achepteroit vn mulet de mer quatre cents francs, comme fit Asinius Celer? Qui n'auroit honte de veoir le fils d'un basteleur *Æsope* aualer en vne seule verree pour cinquante mil francs de perles, apres les auoir premiere-ment fait fondre dans le vinaigre? Qui ne detesteroit la gourmandise de ce vilain *Apicius*, qui mangea près de deux millions d'escus, & voyant qu'il ne luy restoit plus que cinq cens mille francs, s'empoisonna craignant de mourir de faim? La terre deuroit engloutir ces monstres qui abusent ainsi de ses richesses. Or ce seroit peu de chose

s'ils ne se perdoient qu'eux mesmes, mais nous voyons que leur ruine s'estend sur leurs creanciers, auxquels ils font ordinairement cession. Car ils empruntent de tous costez, & trouuēt facilement credit pour l'opinion qu'ils donnent de leur opulence & liberalité: puis la pauvreté fille de luxe entre en leur maison & les cōtrainct tout à coup de faire banqueroute. Telles gens deuroient estre adiugez comme esclaves à leurs creanciers, a taute de payement suiuant la coustume ancienne qui est encore pratiquée en Ethiopie & aux Indes. On ne verroit point tant d'affronteurs, cessionnaires, & coquins. Chacun regleroit mieux sa despense, non seulement celle de bouche, mais aussi celle des habits, dont la superfluité appauurit pareillement beaucoup de familles Pour y remedier on a fait des Ediets en France, mais sans aucun effect, d'autāt que les officiers de iustice n'oseroient les executer à l'encontre des grands, qui les premiers y contreuenient, au mespris du Souuerain qui ne deuroit publier aucunes ordonnances, ou les faire mieux obseruer,

& commencer la reformation des abus par les domestiques. Car il n'y a meilleur moyen de ranger le peuple que celui-là, puisque naturellement il se porte à contrefaire les actions de la Cour. Que les Seigneurs quittent le satin & velours: le bourgeois quittera aussi-tost ces estoffes, sans attendre aucun aduertissement: mais tant qu'il verra reluire le clinquant d'or & d'argent sur les habits des nobles, il engagera plustost tout son bien, qu'il n'en porte. Je sçay que plusieurs peuples ne sont pas en ce danger: aussi ce n'est pas à eux à qui ie m'adresse. C'est principalement aux peuples de par deçà, François, Hespagnols, Anglois, qui font vertu du luxe, & estiment vn homme-mechanique s'il ne porte luy & sa femme autant en or & pierrieres, comme il suffiroit pour acheter vne prouince. Si la censure de laquelle nous parlerons cy apres, estoit restablie, on auroit vn beau subiect de s'informer de la vie de ces piaffeurs, pour sçauoir d'où leur sont venuës ces delices, & quel moyen ils ont de les entretenir: mais l'exemple du Souuerain est

le plus court chemin pour remedier à tels abus, qui sont plus pernicioeux qu'à ne penle, attendu qu'ils attirent vne corruptiõ de mœurs, ou pour le moins ils en sont les indices. Car vous ne voyez gueres d'hommes qui à la mode des soldats de Cesar puissent bien cõbattre estant parfumez, ou qui cõme Aristippus, soiet incorruptibles parmy les bombances des Bachanates. Ces ornemens du corps si affectez descouurent vn naturel effeminé, & peu soigneux des actions vertueuses. Aussi voyons nous que les peuples addõnez au luxe sont plus enclins à toutes melchanceitez, & partant il le faut empescher ou punir cõme vn vice contagieux, & qui en amene d'autres. Je ne parleray point de plusieurs crimes abominables, cõme de magie, adultere, blaspheme, & atheisme, pource qu'ils sõt plus cachez & plus rares: au demeurant ils les faut chastier selon les coustumes du païs. Je ne me suis arresté qu'aux vices plus ordinaires & scandaleux, dõt la punition est sur tout necessaire pour la manutention d'un estat. Maintenant il faut aduiser à la recõpense des merites, qui n'est pas moins considerable. La peine & le

loyer sont les deux moyens de garder vne Republique , & les principaux effets de la iustice distributive. La severité des supplices empesche le desbordemēt des meschâcetez. La recōpense conuie les hōmes à bien faire. Elle est deuē à ceux qui ont faict quelque bon office au Prince ou au public. Il est bien raisonnable qu'ils soient recogneus, & ce seroit ingratitude de faire autremēt. Mais aussi il ne faut pas oublier les hōmes de vertu, & d'industrie, puis qu'ils ont des qualitez qui les releuent par dessus le vulgaire & les rendēt capables de mettre à execution des choses grādes. Or il y a deux sortes de recōpense, à sçauoir profit, & hōneur, encore que bien souuent elles se rencontrēt ensemble, cōme les estats, offices, & commissions, qui apportent de l'honneur avec vtilité. Vn Monarque doit distribuer liberalement l'vn & l'autre aux personnes de merite, ce qu'il ne fait pas souuent, pour la difficulté qu'on a de l'aborder, si bien qu'il ne cognoist que ses domestiques , ou ceux qui luy sont reommādez par ses fauorits, qui sont des amys aux despens du Prince,

& le bloquent de telle façon qu'on ne peut auoir accez à luy, que par leur entremise. Titus disoit qu'il ne falloit pas qu'un homme sortit mal content de la compagnie d'un Prince. Auourd huy on est bien en autres termes : car auparavant qu'on parle à luy, on a subiect de s'attister. Certainement vn Roy feroit tort à sa Maesté, s'il se familiarisoit indiffierement à toutes personnes : mais il ne se doit rendre inaccessible à ceux qui luy ont fait ou peuuent faire quelque signal'e seruite, afin qu'il baille à ceux là vn iuste loyer, & à ceux-cy l'esperance d'en auoir quand ils l'auront merite. En somme, il luy importe de cognoistre luy mesme ses subiects, afin qu'il iuge ceux qui s'ont propres à le seruir, & qu'il soit aduertit de beaucoup de choses qui luy sont celes par ses domestiques. Ainsi il preuendra le plus dangereux mal qui soit en vn estat, à sçauoir le mecontentement qu'un homme reçoit de se veoir recule de la faueur de son Prince, de laquelle il a vne iuste ialousie pour sa qualité ou son merite. Il est bien vray que les faueurs des Roys ne se peuuent partager es-

gallement: aussi ma proposition ne tend pas à limiter leurs affections & inclinations naturelles: Seulement ie dis qu'ils ne doiuent fermer la porte de leur bienueillance à ceux qui en sont dignes, & que le plus qu'ils peuvent obliger de telles gens c'est le meilleur, attendu que la pluralité d'amis est nécessaire à vn Monarque, laquelle il ne peut acquerir ny conseruer sinon par vne liberalité honneste & conforme à la condition de celuy qui la receura. Et afin que ses dons soient bien employez, d'autant qu'il ne peut cognoistre tous les gens de bien, il luy est expedient d'auoir à la façon des anciens Empereurs, vn certain Secretaire, qui l'aduertisse de ceux qui sont capables de le seruir en quelque charge, ou qui s'en sont autresfois bien acquittez, afin qu'apres auoir esté biē informé de leur suffisance, il leur donne de l'aduís de son conseil, les bons gouuernemēs ou commissions honorables. Mais au iourd'huy que la venalité des offices est par tout introduicte, on a beau auoir des perfectionz; qui n'a de l'argent ne paruiendra iamais aux digni-

rez publiquement. C'est vn malheur que les guerres ont amené, car elles ont reduit beaucoup de Princes à ceste necessité, de mettre en vente ce qui appartenoit à la vertu. Les guerres cessantes, ils auront assez d'autres expediens plus legitimes pour le fond de leurs finances. Ils n'auront que faire de donner des pensions aux estrangers, d'entretenir tant de garnisons & morte-payes, & les frais superflus estans retranchés, leur maison reglee, ils n'auront plus subiect de vendre les estats, ny permettre le trafic des gouuernemens tant spirituels que temporels, ny des offices de iudicature, qui est la source de tous desordres : occasion pourquoy Alexandre Seuerus protestoient de ne point endurer les marchands d'offices, pource qu'un acheteur est contrainct de vendre. Je ne mettray point en auant ceste question, s'il faut que les estats soient perpetuels ou non. Elle a esté debattue avec des raisons d'une part & d'autre, auxquelles ie suis indifferent, pourueu qu'on donne les dignitez aux hommes vertueux : sans auoir esgard aux moyens ny à la race, lesquelles choses ne sont considerables, sinon

quand elles sont cōiointes avec la vertu, & alors elles sont dignes de quelque prerogatiue. Les Romains entendoieēt bien cela (ie nomme souuēt ce peuple, pource qu'il nous fournit de tresbeaux exēples en toute sorte.) Ils chosissoient pour iuges les plus riches citoyens par la loy Pompeia: outre plus ils ne donnoieēt l'ordre de cheualerie sinon à celuy qui pour le moins auoit vaillant vingt mil francs, & pour estre Senateur il falloit auoir vne fois autant. Ils ne vendoient pas en ce faisant les offices, & si ils remedioient aux concussions auxquelles vn pauvre se laissera plustost aller qu'vn riche. La noblesse de race merite aussi quelque consideration, & est à presumer que le fils d'vn bon pere se portera heritier de ses vertus, & apprehēdera le blasme, s'il a quelque peu de sentimēt. Par rāt il doit estre preferé à celuy dont les ancestres sont incongneus, en cas qu'ils concurrent tous deux en capacité & preud'homme. Mais il faut que la vertu aye tousiours le dessus en matiere d'honneurs & recompenses: autrement les affaires n'iront jamais bien. Et encore qu'il

semble difficile a vn Monarque d'es-
côduire vn frere ou vne mere qui luy
presentera quelqu'un pour estre pour-
ueu de quelque charge ou benefice,
neantmoins telles recommandations
ne doiuent auoir lieu, si elles ne sont
fondees sur le merite du personnage
qui est présenté. Que si d'auenture il
ayme quelques particuliers, comme il
arriue: pour le moins que les dons qu'il
leur fera ayent quelque proportion
à leur qualité, qu'ils ne passent point
si excelliamment leur merite, que sa li-
beralite ne caule point vn mecontente-
ment de ceux dont il ne doit mef-
puier le seruice: Qu'il considere qu'on
doit s'acquitter auant que donner, &
qu'il n'y a debte plus legitime que la
recompense de la vertu, qui gist prin-
cipalement aux dignitez & honneurs.
En quoy ledit Empereur Seuerus estoit
si ceremonieux, qu'il declaroit par af-
fiches publiques les noms de ceux qu'il
voulait honorer de quelque commis-
sion ou gouuernement, & exhortoit
le peuple à les accuser si d'auenture ils
se trouuoient reprehensibles, à condi-
tion toutesfois que le calomniateur
seroit puni de mort. Il auoit appris cela

des Atheniens qui examinoyent la vie de leurs magistrats , & establiſſoyent pour cét effect certains maiſtres des Comptes. Quand donc on aura examiné les meurs d'un chacun, on le pouruoyera ſelon ſa capacité. S'il eſt vaillant & fort , on luy baillera des gouuernemens & charges militaires: S'il eſt prudent & politique, on le fera Conſeiller d'eſtat: s'il eſt entier & incorruptible on le fera Iuge, on luy baillera le maniement des finances s'il eſt exempt d'auarice, les dignitez Eccleſiaſtiques, s'il eſt pieux & deuot. Ainſi le monde ſera content, le Prince ſera ſerui à ſon honneur & au profit du peuple , qui n'aura point occaſion de murmurer voyât vn ſi bel ordre en l'eſtat, & la iuſtice bien adminiſtree. Et afin que le royaume ſoit pourueu non ſeulement de gēs de bien, mais auſſi d'habiles hōmes, il faudra exciter l'induſtrie & propoſer quelque loyer à ceux qui excellerōt es arts & ſciences. Ceux qui meſpriſent les gens d'eſprit & de ſçauoir ſont ou barbares ou ſtupides, & pluſieurs le ſont par vn deſpit qu'ils ont d'auoir vn eſprit groſſier, & voudroient que tous les hommes fuſſent ignorās,

aîn que leur honte fust cachée par la multitude de leurs semblables. La science tiét le premier rang d'honneur apres la vertu. Encore ie n'entens pas icy cōprendre sous le nom de vertu ceste vaillance vulgaire, dont les hommes font tant de parade. La Dieu ne plaîse que ie vueille postposer vne perfectiō diuine à vne generosité brutale, qui n'a que le masque de vertu, & n'a autre fin que pillages & tueries. Les plus grāds Princes ont tousiours respecté les doctes, & leur ont donné ou offert de tres-beaux appointemens. Du temps de l'Empereur Cōmode, les professeurs de Philosophie auoient par an six cens escus Romains, qui pouuoient valloir trois mil francs de nostre monnoye. Sous Marc Aurele les Rhetoriciens auoient dix mille drachmes: (c'est plus de deux mille liures.) Vespasien leur auoit auparauant donné cinq mille francs. Mais ce n'est rien à comparaison de la liberalité de Constance qui donna au Rhetoricien Eumenius iusques à trente mil liures de pension: Et ie croy que le Roy d'Angleterre

n'en eust pas moins donné à nostre Budée, si le Roy François n'eust esté à bõ droict ialoux d'un personnage si excellent en la cognoissance des langues Grecque & Latine. Que diray-ie de Cesar, Charlemagne, & infinis autres qui ont voulu eterniser leur nom par leurs escrits, aussi bien que par leurs exploicts belliqueux? Car il ne faut pas penser que la science abastardisse le courage d'un homme, ou qu'elle le rède inhabile aux armes, cõme les Scythes se sont autresfois persuadez, lesquels apres auoir pris Athenes vouloient mettre le feu à toutes les bibliothèques qui se trouuoient dedãs la ville: mais vn d'entre'ux les empescha, disant qu'il falloit laisser aux Grecs leurs liures, afin qu'en s'amusant à la lecture ils perdissent leur valeur, & deuinssent plus effeminez & domptables. Les Goths auoient vne mesme opinion, qui ne vouloient pas que leurs Roys fussent instruiets aux bonnes lettres. Ils ont bien operé avec ceste phantaisie, & ont appris à leurs despens que les plus ignorans & idiots ne sont pas les plus vaillans.

Ils ont esté batus & chassez comme vilains de tous leurs pays par ceux-là mesmes qu'ils auoient en mespris. Leur regne s'est passé si legèrement & avec si peu d'effect, que nous n'en voyons presque auourd huy rien, sinon les marques d'une barbarie. L'estat des Atheniens & Romains a esté bien plus ferme, qui ont conioinct les exercices d'esprit & de corps: aussi il n'y eut oncques peuple plus vaillant, plus heureux & plus sage. Mais qu'est-il besoing de chercher les exemples de l'antiquité, puis que nous voyons en ce siecle que les plus guerrieres nations de l'Europe font estime des lettres? Je les nommerois si je ne craignois de scandaliser les autres. Or iagoit que les sciences liberales soient preferees aux mechaniques, si ne faut-il pourtant mespriser celles-cy, attendu que les ouurages de main sont necessaires à l'homme, & pour ceste cause ceux qui s'en acquittent bien, meritent auoir part aux liberalitez publiques. Le Roy Mythridates ordonna des prix aux meilleurs biberons. Xerxes en decerna à ceux qui inuenteroient quelque nouuelle

volupté. Les comediens auoient vn salaire pour donner plaisir au peuple. A plus forte raison doit-on recognoistre les artisans, principalement les auteurs des belles inuentions:& ne faut pas faire comme Tibere qui fit mourir celuy qui auoit trouué la façon de rendre le verre malleable:c'estoit couper le chemin à l'industrie,& imiter aucunement les Ephesiens, qui ne pouuoient souffrir parmy eux vne vertu eminente, occasion pourquoy Heraclite disoit qu'ils meritoient tous d'estre pendus. Qui ne iugera dignes de loyer ceux qui ont inuenté les horloges & imprimerie? Qui ne reuerera la memoire de ce braue Neapolitain, qui depuis quatre cens ans a trouué l'éguille marine? Je laisse mille autres inuentions que nous n'aurions pas, si les auteurs d'icelles eussent esté si cruellement traitéz. Certainement il importe d'auoir de bons ingenieux, sur tout en l'architecture, orfeurie, au faict de la navigation, des forges,& semblables mestiers dont on ne se peut passer. Les dons d'un Monarque ne seront pas mal employez en cest endroit. Si ces reue-

nus ne sont bastans pour recompenser tous les hōmes de vertu & d'industrie, pour le moins qu'il contente ceux qui excelleront en ces deux qualitez, bien que ce luy soit vne excuse honteuse d'alleguer sa pauvreté, notamment en tēps de paix, auquel il fait peu de despence, tellement qu'il a de quoy faire ses largesses tāt à ses domestiques qu'à plusieurs autres personnes de merite. Et en ceste action cōme en toutes autres la prudence luy seruira de guide, afin qu'il aduite les moyens qu'il a de donner, combien, & à qui il donne. Il ne faut pas donner indifféremment à tous comme Heliogabale, qui gratifioit des rufiens & maquereaux. Il faut regler sa liberalité selon sa puïssance, de peur de tomber en vne pauvreté & misere, comme Caligule & Neron. Le sage Roy cōptera premierement avec soy mēme, & apres auoir defalqué de sa recepte ce qui luy est necessaire pour l'entretienement honneste de sa cour, il fera ses liberalitez du surplus, en les accōmodant à la condition d'un chacun. Doncques quād il aura recogneu l'industrie d'un hōme, s'il est pauvre, il luy dōnera pension conuenable: s'il est ri-

che ou noble , il le recompensera en honneur. Car c'est le plus agreable guerdō qu'on puisse donner à telles gens , qui estiment plus l'honneur que tous les biens du monde. Aussi c'est le plus grand esguillon de vertu qu'on scauroit imaginer. L'esperance de l'honneur a faict iadis tant de bons soldats en Grece & en Italie. Et les ieu Olympiques furēt pour cest effect instituez, où le victorieux ne remportoit pour le pris qu'une simple couronne de chesne. Philippe Macedoniē s'estōnoit de ce que les Grecs cōbattoient pour si peu de chose, mais il ne regardoit pas à l'honneur inestimable qu'ils receuoient d'autant qu'ils estoient louēz solennellement , & puis ramenez en leurs pays en bonne cōpagnie avec applaudissement & chants d'allegresse, outre les statuēs au vif qu'on leur dressoit. A Rome le triomphe estoit ordonné pour mesme fin aux generaux d'armees qui auoient remporté vne signalee victoire. Et sans doute l'esperance de ceste gloire leur faisoit mespriser leur propre vie , & l'employer librement pour le seruice de la Republique. Que ne feroit vn homme pour

entrer si pôpeusement en la ville? Que n'entreprendroit-il pour auoir l'honneur de donner l'espee & l'ordre de cheualerie à vn Roy, comme fit le Capitaine Bayard? Et pour parler des autres vacations pailibles, combien verriens-nous d'orateurs, s'ils gouuernoient le peuple comme iadis Demosthene & Ciceron? Combien de poëtes, s'ils receuoient vne coronne de la main d'un Empereur, comme il se pratiquoit és concerts de poesie qui se faisoient au mont d'Alba? C'estoit honneur sans profit, neantmoins il y auoit presse à qui l'emporteroit. Ce qui a elmeu plusieurs Princes de l'Europe d'instituer des Cheualiers, obligeans par ceste inuention sans rien desbouter les plus grands de leur Monarchie. Car le nom de Cheualier n'estant qu'un titre specieux et flamme toutesfois d'un beau desir, vn homme genereux, voyant qu'il est cõfrere & compagnon de son Roy. Il y a d'autres hõneurs de moindre esclat, comme la dignité de Conseiller d'estat, les priuileges, les exemptions de tailles & autres charges que le Prince peut donner sans grande diminution

minution de ses threfors. Les Empe-
reurs qui faisoient estat de subiuguer
tout le monde recompensoient bien
leurs seruiteurs aux despens des pro-
uinces assubiecties. Car ils en chassoïent
les anciës possesseurs, & en adiugeoiët
les plus belles terres à leurs Capitaines
& soldats, afin de les contenter & obli-
ger à leur rendre du seruice en cas de
necessité. De là vient comme ie croy
l'origine des fiefs, qui ne sont autres
choses que certaines terres assignees à
quelqu'un en recognoissance de son
merite, à la charge neantmoins de res-
pecter le donateur, & de l'assister en
temps de guerre. Telles liberalitez n'e-
stoient que viageres iusques à l'Empe-
reur Alexandre, qui les rendit heredi-
taires en faueur des enfans des gens-
d'armes qui viuroient noblement, ne
plus ne moins que les Duchez & sem-
blables dignitez, qui sous la premiere
race de nos Roys estoient temporel-
les, ont esté finalement perpetuees &
renduës patrimoniales par la permissiõ
ou conuience de ceux qui ont depuis
regné. Le grand seigneur a retenu l'an-
cienne coustume des fiefs, car il ne

donne ses Timars qu'a vie. Cesont
pays de conqueſte qu'il diſtribue à la
mode Romaine a les plus aſſidez &
vailleurs ſoldats, a condition de le ſer-
uir au beſoyn a leurs propres deſpens.
Et on tient qu'en la guerre de Perſe il y
a quarante ans, il conquiſt tât de pays,
qu'il en fit quatre mille Timars. Mais
aujourd'huy que les conqueſtes ſem-
blent auoir pris fin, qui eſt vn aduer-
tiſſement tacite aux Princes d'enten-
dre a vne paix generale, & ſe conten-
ter de leur fortune, il eſt neceſſai-
re de trouuer autres moyens de libe-
ralité publique. Nous les auons deſi-
a ſuccinctement repreſentez, & en-
tr'autres auons parle en paſſant des
benefices eccleſiaſtiques, moyen par-
ticulier aux Princes Chreſtiens pour
exercer leur magnificence, ſans pre-
iudicier a leur domaine. Auſſi ils ont
accouſtumé d'en graſſier leurs bons
ſeruiteurs & vailaux. Meſmes les
Rois de France donnoient iadis les
Abbayes à leurs Princes & Gentils-
hommes qualifiez, qui non ſeule-
ment iouiſſoient du reuenue de tels
benefices, comme ils font aujour-

d'huy , mais aussi en porteroient le titre , & ne faisoient aucun scrupule de se nommer Abbez , encore qu'ils fussent laïques & hommes d'espee. Ce qui a esté pratiqué depuis le regne de Charles le Chauue iusques à celui de Robert. Veritablement les biens de l'Eglise sont grands , & qui pis est , trop inegalement distribués : car quelques-vns en ont plus que leur condition ne requiert : d'autres n'en ont pas assez , & plusieurs n'y ont aucune part , encore qu'ils en soient tres-dignes. C'est abus s'est coulé de longue main , & ne peut estre osté tout à coup ; non plus que beaucoup d'autres maladies d'estat. Il est donc expedient de laisser le monde comme il est , & permettre aux beneficiers de iouyr paisiblement des biens dont ils sont en possession. Mais puis qu'ils n'en sont qu'usu-fruictiers , on peut sans les offenser après leur mort apporter vn reglement qui remedie à vn tel desordre. Est-il raisonnable qu'un seul homme aye vn benefice qui pour-

roit suffire à quatre ou cinq personnes de pareille qualité? Encore ne se contēte-il pas s'il a vn riche Eueſché, s'il n'adiouſte le reuenu de plusieurs Priorez & Abbayes: cependant il y a vne infinité de braues Gētilshommes, ſoldats, & autres de diuerſes vacations qui languiffent ſous le faix d'vne miſerable pauureté, auſquels le prince pourroit donner appointement honneſte, ſi les benefices eſtoient distribuez cōme il appartient, & ſ'ils n'eſtoient occupez par vn petit nombre de personnes. Partant il ſeroit beſoing en cecy, d'vne double police. La premiere ſeroit de limiter le reuenu de chaque Eueſché, Abbaye, Prioré, Cure, & apres auoir examine les charges & profits deſdits benefices, assigner aux titulaires autant de terres ou rentes qu'on iugeroit ſuffire pour les entretenir honneſtement, ayant eſgard à leur qualité, tant pour ce qui concerne l'entretienement du ſervice diuin, que pour ce qui regarde les autres menus frais qu'iceux ont accouſtumé de ſupporter. Et du ſurplus on en accommo-

deroit les personnages de mérite, notamment ceux qui auroient serui le Roy ou le public, & n'auroient esté aucunement ou bien peu recompensez. Pour le second reglement, il faudroit deffendre à tous de tenir deux benefices, sinon en cas que la modicité du reuenu d'iceux, & la qualité des personnes fussent considerables. Quelle apparence y a-il de voir vn petit compagnon pourueu de plusieurs benefices, qu'il a brigué, couru, troqué, mendié importunément, ou acquis par moyès peu loüables & legitimes. Les grands reuenus amenant l'ambition & le luxe, vices detestables en vn Ecclesiastique, qui doit embrasser la simplicité & modestie. Il ne luy faut point entretenir des leuriers ny oyseaux de proye. Ce n'est pas son mestier que d'estre chasseur. Il n'a que faire d'escuries, pour les remplir de barbes, hongres, & genets d'Hespagne, puis qu'il ne fait profession des armes. Qu'il se contente d'vn reuenu sortable à sa condition : il ne se peut plaindre si on luy retranche ses superfluitez, pour les appliquer à vn œuvre si charitable, & vtile, à sça-

voir, la nourriture de les pauvres, compatriotes, recommandables pour quelques bons offices, afin qu'à leur exemple tous les autres soient encouragés à bien faire, le peuple soulagé de beaucoup d'impôts que le Prince est contraint de lever, pour subvenir à la nécessité de ses soldats, & remplir les places des coites, qu'il vuide tous les ans par suite d'une telle police. Quelques uns trouveront étrange d'offrir aux gens de l'glise, pour donner aux laïques. Je ne le confesse pas, si ceux cy n'en auoient aucun beoing, ou si ceux la n'abusent point de leurs richesses. Mais on voit le misle malcontentemēt des uns, & les delices excessiues des autres. Et encore que ie n'approuue point l'egalité des proprietéze recue anciennemēt en Lacédemone & a Rome, il me semble pourtant indigne de voir les benefices si mal départis, qui ont esté fondez & enrichis par la liberalité des gēds bien pour l'entretienement des Prestres & des pauvres. A ceste cause les terres & rentes qui en dépendēt doivent estre affectées a ces deux for-

tes d'hōmes. Or est il qu'entre les pauvres ceux-là principalement sont dignes de compassion, qui ont obligé le public par quelque action notable, de laquelle ils n'ont receu aucun guerdō. Quand doncques ils se presenteront au Prince, il les pourra recompenser en pratiquāt ce que dessus : & neantmoins examinera auparavant leurs merites avec les meilleurs conseillers, afin de se depestrer de plusieurs importuns, qui sous pretexte de quelque cognoissāce qu'ils ont en Cour, pourchassent des appointemens dont ils sont indignes. C'est bien faict d'ouyr les humbles supplications de ses subiects, de recevoir leurs requestes, mais auāt que de les signer, il est bien-seant de les communiquer à son conseil : autrement les impudens emporteront les loyers de la vertu, & abusans de la facilité du Prince, mendieront ses faueurs par personnes interposees : qui sont grandement reprehensibles, de recommander des gens de paille : mais ils font encore vn autre mal. C'est qu'ils attirent à eux toute la grace

du bienfaict & liberalité du Prince. A quoy il pourra remedier, s'il faict despescher en sa presence celuy lequel il veut gratifier, & aussi s'il le renuoye, comme j'ay dict, à son conseil. On n'osera pas luy presenter des requestes inciuiles, quand on verra qu'il n'accordera rien à la legere, & qu'il ne fera rien que de l'aduis de ses bons officiers. Et pour mieux se comporter en cecy, deux registres luy sont necessaires. L'un qui soit l'abregé de ses finâces, & de sa despence ordinaire. L'autre qui contienne la liste de ses officiers & domestiques avec les appointemens & dons qu'ils ont obtenu, eux & leurs parens. Le premier registre luy fera voir ce qu'il peut donner. Dans le second il cognoistra ceux qui sont desia recompensez en offices, ou en argent, & les renuoyera doucement, lors qu'ils luy demanderont quelque nouveau don, afin qu'il fasse part de ses faueurs à ceux qui n'ont point encore esté poutueus. Les Roys de Perse auoient vn tel registre: tesmoing Assuerus, lequel l'ayât feuilleté, & voyant qu'il n'auoit point recogneu le signalé seruice de Mardo-

chee le combla de bienfai& & d'honneur, autant qu'un homme pouuoit souhaitter. Car le Monarque oublie souuentefois les merites de ses subiects, à cause de la multitude des affaires qui passent par ses mains, d'où il aduiuent qu'il ne leur dōne rien, si par vne modestie naturelle ils sont honteux de demander: & au contraire il donne excessiuelement aux effrontez importuns, qui obtiennēt les plus beaux benefices & octrois par l'entremise de leurs corrauers, bien qu'ils n'ayēt rien meritē. Ce qui apporte beaucoup de mescontentement. Basile Macedonien estant venu à l'Empire, trouua les thresors espuisez par ces gens là, tellement que la premiere chose qu'il fit ce fut de leur faire rendre gorge, & rapporter la moitié des dons qu'ils auoient receus sans iuste cause. Mais d'autant qu'il est mal-aysé de r'auoir ce qu'on a donné il vaut mieux soubsmettre sa liberalité à la censure du conseil, & à l'exemple de Charles hui&tiesme declarer nuls les dons d'une somme notable, s'ils ne sont verifiez. Et ne sert de dire qu'il est impossible de regler la despence d'un

Monarque attendu qu'il luy conuient faire aucunes fois des presens qui doiuent estre celez. Car tels-dons se font aux subiects ou aux estrangers. Si aux subiects ils en peuvent esperer la verification, en cas qu'ils le meritent, & s'ils en sont indignes, ils doiuent prendre patience & se contenter de quelque petite liberalite qui sera en la pleine disposition du Prince: car il ne doit pas pour peu de chose demander l'aduis à ses officiers: & pour ce Charles septiesme auoit par Edit exprez declaré la somme qu'il vouloit prendre tous les ans, pour l'employer selon son plaisir. Quant aux estrangers, si on leur assigne vne pension, si on leur fait quelque present en cachette, c'est en tēps de guerre ou de defiance, afin qu'ils trahissent leur maître, & qu'ils decouurent ses secrets. ce qui ne se fera point en vne paix vniuerselle, ou il n'y a que les Ambassadeurs qui puissent accepter vn present. Mais ceste liberalité est publique, honneste & moderee: encore ne sera elle pas necessaire à cause de ceste assemblee generale dont nous auons parlé. Bref on ne peut trop mesnager les fināces d'un

Monarque, veu que d'icelles depend la conseruation de son estat; & soulagement de son peuple; qui est tousiours foulé à l'occasion de ses liberalitez desreglees. Elles seroient bien mieux employees enuers les patures, dont le nombre multiplie trop; & si on n'y donne ordre, ils serot capables d'esbranler les estats, aussi bien que firent iadis les esclaves d'Italie. Il n'y a rien qui mette plus au desespoir vn homme que la faim & disette extreme. De tout tēps on a veu des patures; & faut necessairement qu'il en soit, attendu que l'harmonie des Republicques, depend en partie de l'inegalité des possessions: mais il faut auoir pitié d'eux, principalement des estropiez, aueugles, vieillards, malades & impotēs: & quāt à ceux qui sōt sains & dispos il les faut patellement nourrir, & outre leur faire appredre vn mestier s'ils sont ieunes, afin qu'ils puissent gagner leur vie. Cepēdāt s'ils ont âge & force suffisate on en peut tirer du seruice. Car les Princes & les villes ont tousiours affaire des manoeures & homes de travail pour bastir, pauer les chemins, calfeutrer les vaisseaux, reparer

les murailles ponts & forterefles. Les premiers Cefars entreprenoient de grands baſtimens qui n'eſtoient pas aucunesfois neceſſaires, mais ils vouloient embellir leur Empire, & entretenir beaucoup de pauvres gens, qui autrement fuſſent morts de faim. Et les Venitiens aujourdhuy nourriffent en leur Arſenac deux ou trois mil perſonnes, ſçachans bien que c'eſt office de charité d'employer l'argent public à l'endroit des pauvres, en les faiſant travailler: & a ceſte fin les villes bien policees ont des maifons ou ils retirent les neceſſiteux non malades, afin de faire des pepinieres d'artifans, & d'empêcher les vagabonds & faitneans qui ne demandent qu'à beuſtrer, ou à voler. Il y a de certains pauvres, qui ne doiuent pas eſtre enfermez ny traiçtez cõme les autres, à ſçauoir ceux qui ont eſté ruinez par les guerres, incendie, & ſemblables accidens, & ſont honneux de mendier. Les aumosnes leur ſont mieux appliquees, qu'à ces maîtres gueux qui n'ont iamais faiçt autre meſtier. Mais pour dire le vray, il eſt plus facile d'empêcher la pauureté devenir

que d'y remedier quand elle est venue.
Et partant puisque l'experience nous apprend que les guerres, procez & impôts enuoyent les hommes à l'hôtel Dieu, oïtons ces trois causes, nous ne verrons point tant de miserables mendiens. La premiere cause est plus importante, & les deux autres en dependent: Car à l'occasion des guerres le commun peuple est chargé d'impôts, pillé aux champs par les gens d'armes, & aux villes par les vsuriers, auxquels il est contrainct d'auoir recours en sa necessité: & de tout cela on voit naistre des procez qui acheuent de ruiner les maisons. Donc la paix generale est vn beau moyen pour preuenir ces malheurs. Elle rendra la clef des champs & la liberté au laboureur, le deschargera des creuës qui se leuent en temps de guerre, l'affranchira de la tyrannie des vsuriers, qui bastissent leur fortune sur les ruines d'autrui. Il n'aura plus à craindre que les procez, dont la paix ne le peut garantir. Car il ne faut qu'un mauuais voisin, vn vindicatif, vn hargneux, pour mettre en procez vn homme paisible, & luy faire despeser tout

son biẽ en chicanerier noint qu'il y a des
personnes qui ne le plaient qu'à plai-
der. Telmoing ce marchand de Paris,
lequel ne voulut jamais quitter ses
procez, bien que le Roy François pre-
mier l'exhorta de ce faire, & promit de
tranfiger pour luy à son profitauee
toutes les parties, tant debtors que
creanciers. Tels plaideraux deuoient
estre punis a tout le moins par la bour-
se, a la façon des Grecs, & Romains,
qui faisoient gageure solemnelle-
ment, & consignoient vne certaine
somme d'une part & d'autre auant
que le procez fut iugé, & on confis-
quoit l'argent de celuy qui estoit con-
damne. Auiourd'huý telles amendes
n'ont point de lieu, sinon en cause
d'appel, & encore elles sont si petites,
que les plaideurs renuerues n'en tien-
nent compte, mais en Grece elles va-
loient la dixiesme partie de ce qui
estoit contesté en iugement és causes
ciuiles, & la cinquiesme és causes cri-
minelles. Or ce mal vient principale-
ment des hommes de pratique, qui
sous pretexte de defendre leurs par-
ties, allongent indusineusement les

procez, & les veulent rendre immortels pource qu'ils ne vivent d'autre chose. Il n'y a fait si liquide qu'ils ne rendent douteux. Il n'y a cause si claire qu'ils n'obscurcissent, aucun arrest dont ils ne fassent surseoir l'exécution par vne subtilité malicieuse. Ce qui faisoit dire à Caton, que le Palais deuoit estre pavé de chaufsetrapes. Que si les iuges symbolisent avec telles gens, ou s'ils se laissent par eux surprendre, quelle esperance y a-il de voir la iustice bien administree : Que fera vn pauvre plaideur quand il verra tant de remises en son affaire qui pouuoit estre terminé promptement ? Quel courage aura-il de seruir son Prince, d'honorer les magistrats, quand il se verra consumé en frais au parauant que d'auoir iustice ? Pour empescher ce mal, on a fait en France plusieurs polices, dōc la plus vtile & signalée est l'abolition de l'office des Procureurs. Car nos ancestres preuoyans que de permettre vne vacation qui ne subsiste que par la naissance & continuation des procez, ce seroit faire comme ces Iuges d'Athenes, qui remirent vne

cause iusques à cent ans, d'autant qu'un homme ne cherche pas la fin d'une chose qui luy apporte du profit, ils defendirent de plaider par Procureur, sinon en cas de necessité, & falloit alors impetrer ceste procuration du Prince, laquelle s'expiroit avec le Parlement, afin que personne ne s'assurast de viure aux despens des plaideurs. D'auantage ils faisoient plaider à tour de rouelle si exactement, que chacun se pouuoit assurer d'estre expédié, selon l'ordre qu'il s'estoit présenté pour demander iustice, n'estant permis aux Presidens de donner audience extraordinaire sinon les Ieudis. Et pour retenir les iuges inferieurs en leur deuoir, c'estoit vne coustume generale aux appeillans de les prendre à parties & les faire adiourner pour venir respondre de leurs sentences à leurs perils & fortunes. Ces reglemens sont bons s'ils estoient obseruez. Mais Basile Macedonien trouua d'autres remedes. En premier lieu il assigna certain reuenu à ceux qui n'auoient moyen de poursuiure leur droit. Secondement, pource qu'il voyoit le desordre qu'apportoit

la multitude & obscurité des loix que chacun interpretoit à sa phantaisie, il delibera de casser les ordonnances inutiles & ambiguës. En apres, il establit des iuges sans reproche, & leur bailla bons gages, leur enioignant de tenir le siege tout le iour, & de vuidier les procez avec toute equité & diligence. Finalement il prit la peine de cognoistre les differends & plaintes du peuple : à quoy il ne manquoit iamais, si d'ailleurs il n'estoit diuertí pour la guerre, ou pour la depesche des Ambassadeurs. Mesmes vn iour estant venu au Palais, & voyant que personne ne l'abordoit, il enuoya des gens exprés par la ville de Cōstantinople pour sçauoir si quelqu'un auoit des plaintes à luy faire, & comme il fut aduertí que tout le monde estoit content, il en pleura de ioye & en rendit graces à Dieu. C'estoient tous actes de grand Monarque, lequel doit rendre la iustice à ses suieets, autant aux petis comme aux grands, aux paysans comme aux nobles. Et cela ne diminuë pas sa grandeur. Son nom le garantit assez du mespris. Les plus excellentes

choses sont communicatiues. Le Soleiliette ses rayons egallemēt sur l'or & la fange. Les eaux coulent en public Dieu conferue les moindres animaux en leur estre. Pourquoy donc vn Roy se cachera-il de son peuple. Pourquoy ne se rendra-il communicable a ses subiects, afin de receuoir leurs requestes de leur main, ouyr leurs doleances de leur bouche, qui sont ordinairement supprimees ou delguisees par la conuenance de les familiers & domestiques, qui ne songent qu'à se mettre à leur ayle, & ne font non plus d'estat d'un paytan ou bourgeois que d'une pauvre bestes. Auguste, Claude, Vespasian, Adrian & autres Empereurs faisoient droit aux parties, non seulement estans assis au troine de iustice, mais aussi en leur chambre, à toute heure, mesme pendant leur repas, & lors qu'ils estoient au lit malades. Mithridates Roy tres-puissant auoit appris vingt-deux langues, afin d'ouyr les supplications de tous les peuples qui en vsoient. Nostre saint Loys n'estoit pas moins curieux de ce deuoir. Car mesmes au milieu de les esbats

qu'il prenoit ordinairement au bois de Vincenne, il se mettoit au pied d'un cheſne, & là il donnoit audience libre à ceux qui ſe preſentoient, & de l'aduis de quelques ſeigneurs qui l'aſſiſtoient, ſur le champ prononçoit ſa ſentence. Je ſçay que le Prince ne peut pas eſtre par tout : auſſi il n'eſt pas beſoing qu'il s'oblige d'ouyr ſans ceſſe les différends : pour le moins il doit donner quelques iours de la ſemaine à ſes ſubiets, à l'exemple de Charlemagne, & leur permettre de l'accoster lors qu'ils auront quelque iuſte plainte. Cela empêchera beaucoup d'iniuſtices, & contraindra les Iuges, Aduocats, & Procureurs de marcher droit, quand ils verront que le Prince prendra cognoiſſance de leurs actions. A ceſte occaſion Philippe le Long ordonna que deux ſeigneurs de la Cour aſſiſteroient au Parlement pour voir & luy rapporter ce qui ſ'y paſſoit, & auſſi s'oppoſer aux Arreſts qui meriteroient censure. Par vne autre ordonnance de Philippe le Bel les Preſidens doiuent rendre compte de trois

ans en trois ans. Mais il ne sera besoin de venir à ces rigueurs si on eſlit des magiſtrats qui ayent de l'aage, du iugement, de la conſtance, & preud'hommie, qui ne ſoient point ſouffreteux, qui ne ſe laiſſent emporter par faueur ny par crainte, en ſomme qui ne ſe faiſſent point prier pour ſigner vne requeſte iuſte, & ne ſe laiſſent auſſi amadoüer pour en accorder vne iniuſte. Ce n'eſt pas peu de choſe que d'eſtre iuge. La vie & les biens d'vn chacun dependent de ceſt office. Les Atheniens ne receuoient en la Cour d'Areopage ſinon ceux qui eſtoient de noble extraction & de bonne vie: auſſi c'eſtoit le plus anguſte & fameux conſiſtoire de iuſtice qui fut oncques, & meſmes on tient que les meſchans qui par faueur ou diſſimulatiõ de leurs vices s'eſtoient fait recevoir en iceluy changeoient incontinent de naturel, & deuenoient gens de bien comme s'ils euſſent eſté diuinement touchez par le genie du lieu & de ceſte notable aſſemblée. Or d'autant que nous ne ſommes pas en vn ſiecle de telle perfection, le Prince doit d'autãt plus eſtre ſoigneux

de cognoistre les deportemens des iuges & les examiner cōme toute autre chose d'importance avec son conseil, & sur tout leur enioindre d'expedier promptement les procez, sans s'amuser à tant de formalitez superflües. Il ne faut precipiter les iugemens, mais aussi il ne faut pas les differer quand le droit est apparent, sous couleur de petites supercheries prouenant de l'inuention de ceux qui n'ayans pas bonne cause ne veulent iamais sortir d'affaire. Il ya en cecy aucunes fois de la faute des iuges, qui sont trop lents à rapporter vn procez, & sont trop indulgens à l'endroict des chiquaneurs, qui ne manquent point de pretexte pour retarder ou embroüiller vne cause. Les iuges doiuent rembarrer voire mesmes chastier ces gens là, pource qu'ils donnent subiect au peuple de murmurer contre le plus saint ordre du monde, veu qu'on a tant de peine à obtenir iustice. La decision des procez n'est pas chose si mal aisee qu'il faille y apporter tant de remises. Si la question est de faict, l'enqueste ou information l'esclaircissent, qui ne requie-

rent pas grande subtilité. Les questions de droit sont la plus-part préjugées par les loix, Edicts, coustumes & Arrêts qui ont esté donnez sur cas semblables. Car les accidens & négoces sont compris en nombre déterminé. S'il y a quelque circonstance qui les varie, on peut aysement voir si elle est considerable. Mais on faict souventes fois d'une mouche un Elephant, & les praticiens avec leur stile & routine trouvent tousiours quelque alibi pour accrocher un procez, & avec ces artins & consultations au lieu de desvelopper un fait, ont accoustumé de l'obscurcir par leurs interpretatiōs. Ce vice ne leur est pas familier d'aujourd'huy. Il y a plus de seize cens ans que Ciceron s'est plaint des consultants de son aage qui pour paroistre habiles en leur mestier, d'une hypothese simple en faisoient plusieurs, vfans de diuisions & subdiuisions afin de rendre la chose plus difficile. Le texte des loix est clair & intelligible. S'il y a quelque defect, que les iuges le suppleent par leur sagesse & equité, sans auoir recours à une multitude d'interpretes qui

ne s'accordent entr'eux non plus que les horloges, & causēt des scrupules & distractions d'esprit par la diuersité de leurs opinions. Ce qui engendre & nourrit les procez, & les faiēt durer si longuement qu'on n'en peut voir la fin. C'est pourquoy les peuplades d'Hespagnols aux Indes auoient raison de prier leur Roy de ne leur enuoyer aucuns Aduocats. Car les peuples grossiers viuans à la naturelle sont plus à leur ayse que ceux qui employēt leur subtilité en tromperies. Mais puis que les procez sont si ordinaires aux nations de l'Europe qu'on n'en peut couper la racine, il faut empescher qu'ils ne pullulent, & donner ordres qu'ils soient iugez le plus promptement que faire se pourra. Le Senat Romain auoit vne belle coustume en causes criminelles de continuer l'audience trois iours consecutifs, pendant lesquels ils escoutoient les parties tout à loisir, avec les tesmoins, & ne sortoient point de la chambre auparavant que le Soleil fut couché. Et pour le regard des causes ciuiles, Vespasian y pourueut sagement. Car ayāt

recoigneu les roolles qui s'estoient en-
flezz par l'iniure du temps, il choisit des
hommes auxquels il donna commis-
sion de reuoir soigneusement & iuger
les procez qui sembloient ne pouuoir
estre terminez durant la vie des par-
ties. Vn procez est de mauuaise garde.
Il produict de pareils effects que les
armes, & n'y a rien qui appauurisse plus
vn peuple en temps de paix si vous ex-
ceptez les tailles, qui donnent sub-
iect de grandes plaintes. Je ne serois
pas d'aduis qu'on fît comme Neron
qui resolut d'affranchir de subsides
tous ses subiects : Vn Monarque a be-
soin de quelques contributions pour
entretenir sa grandeur, & asseurer son
estat, mais il doibt en cecy vser de mo-
deration, sans s'amuser à la maxime de
certains flatteurs. *Qu'il n'y a pire gresse
que celle d'un peuple.* Tels hommes rom-
pent l'amitié mutuelle qui doit estre
entre le Prince & ses subiects. Les Hi-
stoires nous donnent infinis exem-
ples des changemens qui arriuent à vn
estat à l'occasion des impôts. Et puis
que les tailles n'ont esté premieremēt
ordonnees que pour subuenir aux frais

de la guerre, & mesmes que nos Roys protestent de les abolir ceste cause cessante, quel pretexte auront ils de les continuer en vne paix generale? Or le plus grand mal que l'on commette en cela, gist en la procedure de la leuee des deniers. Car on ne se contente pas de taxer les pauvres autant que les riches, le plus souuent ceux-cy ne payent rien & ceux-là supportent tout le faix. Pour à quoy remedier les tailles deuroient estre par tout reelles, cōme elles sont en Prouence & Languedoc, ou mixtes ainsi qu'elles estoient en la ville de Rome, ou chacun payoit l'impōst selon ses moyens lesquels il bailloit par declaration, & on punissoit rigoureusement ceux qui celoient leurs biens. On a voulu depuis peu remettre ceste coustume, mais quelques vns l'ont empesché par des raisons assez friuoles. Car les Romains s'en sont bien trouuez, & Tite Liue la louë cōme la plus belle police & la plus salutaire que puisse auoir vne grande monarchie, attendu que par ce denombrement on verroit non seulement les richesses, mais aussi les forces qui confi-

stēt en la multitude du peuple. On en-
registreroit l'age, la force & la qualité
des habitans, & ainsi on cognoistroit
combien on pourroit fournir & entre-
tenir des gen de guerre en vne neces-
sité. Le dernier Empereur de Constan-
tinople voyant que le Turc s'appre-
stoit pour enuahir son estat, s'aduisa,
mais bien tard, de faire vn denombre-
ment de sa ville capitale, ou il trouua
si petit nombre de combattās, qu'il fut
contrainct de le celer, enioignant à
ceux qui en auoiet dressé le registre de
le tenir secret. Que si dès le com-
mencement de son Regne il eust re-
cogneu son peuple, il eust eu loisir d'y
pouruoir. Or laissant à part les autres
vulitez qu'on peut tirer du denom-
brement des personnes & des biens, il
est aisé à iuger, comme il est important
pour le faict dont il est question, afin
que chacun soit cottisé à raison de ce
qu'il peut payer. Autrement les pau-
ures seront iniquement foulez en la le-
uee des impost, en laquelle il se trouue
encore vn autre mal. C'est que les de-
niers passent par tāt de mains, speciale-
ment en France, qu'on a remōstré n'a-

guerres à vn de nos Roys, que d'vn escu il n'entroit pas vn reston en ses coffres, le reste estant employé aux frais des officiers. Les Turcs se dōnent bien garde de cela, & ont fort peu de gens qui manient les finances. Mais quoy? ils ne vendent point les estats : & ne les font hereditaires. Cōclusion. Ce sont deux mauuais pilliers de monarchie que les imposts excessifs & la venalité des offices. Le Prince a d'autres moyens plus legitimes; & quand il n'auroit que son domaine & ses droicts ordinaires, il auroit de quoy magnifiquement entretenir son train, sans inuenter nouueaux subides. Et si le domaine est engagé ou aliené, par le malheur du temps passé, il le doibt rachepier. Car on sçait qu'il n'est iamais vendu la moitié de ce qu'il vaut, & le peuple contribueroit volōtiers pour vn si bō effect, afin d'estre deschargé des exactions qu'il supporte. C'est par là qu'vn Prince doit commencer le mesnage de ses finances, lesquelles cependāt il peut augmenter honnestement par vne imposition sur les marchādises qui se trāsporterōt hors de son pays, & sur celles qui y

seront apportees. Vn Prince doit
auoir part au profit de ceux qui trafi-
quent en sa seigneurie, ou des biens
d'icelle. Et si les marchandises qui se
transportent sont necessaires à la vie
humaine, il n'y a point de danger qu'il
mette sus elles vn bon impost, com-
me aussi sur les delicatesses, frian-
dises & superfluites qui seront appor-
tees en son Royaume. En quoy il n'est
pas besoing de faire distinction entre le
marchand subiect & l'estranger, com-
me plusieurs Princes font auourd'huy.
Car la condition du trafic doit estre
par tout esgalle, principalemēt en vne
paix vniuerselle, ou il est question de
se maintenir en bonne intelligence
auec tout le monde. Mais si le Prince
veut bien faire son profit, il trafiquera,
& aura des vaisseaux sur mer pour ne-
gotier aussi bien que les particuliers.
Pourquoy ne prendra-il pas le train
d'un marchand plustost que d'un tyran
ou exacteur? C'est folie de penser que
la negotiation deroge à la noblesse.
Cela est bon à dire pour des merciers,
tauerniers, & autres petits courtaux de
boutique, & non pour des hommes

qui enuoyent leurs facteurs en diuerses prouinces, pour faire vn profit honeste en accommodant le public. Aussi beaucoup de Princes auourd'huy se mocquent de tel scrupule, recognoissans qu'il n'y a gain plus legitime que celui du trafic. Je ne parle point de la pesche des perles, ny des mines, dont plusieurs Roys tirent de grâds profits: ny des confiscations & autres parties casuelles, qui peuuent fort augmenter leurs thresors. Ils ont aussi vn autre moyen iadis pratiqué par les Empe- reurs de Rome, à sçauoir de bailler argent à interest à raison du deniervingt, en prenant bonne caution. Cela seroit grandement vtile aux pauvres: car ils ne seroient point rançonnez par les vsuriers, & trafiqueroient de l'argent du Prince en payant vn leger interest. D'ailleurs le Prince y gagneroit beaucoup s'il prestoit vne somme notable, & mettroit ses finances en seureté. Mais il faudroit premierement desgager son domaine, attēdu qu'il n'y a pas d'apparence de prester quand on doit, encore moins de faire prouision de grains, comme il est necessaire pour

obuier à la disette & nécessité publique qui peut suruenir. Aussi c'estoit le plus grand soing qu'eussent les magistrats Romains d'auoir des magazins de bled qu'ils faisoient venir de tous costez, spécialement d'Afrique & d'Egypte, dont l'vne leur enournissoit tous les ans pour huit mois, & l'autre pour quatre. Que si d'auenture le bled estoit cher outre mesure, ils encourageoient la hayne du peuple, qui estoit apres eux & souuent les attaquoit en leurs personnes, en leur iettant de la boue, des pierres, ou du fumier, comme on vit au consul Bibulus. Il n'esparagnoit pas meisme les Impereurs. Temoignons Claudius, à qui on ietta des bribes de pain avec autres atroces en plein marche, & si il ne se fut sauué, il courroit plus grande fortune. Le bon Antonin recut des coups de pierre en vne semblable mutinerie, laquelle on peut preuenir, si à l'exemple de Ioseph on faict provision de bled pour plusieurs années, qui soit diligemment gardé & renouvelé es greniers publics qui pour cet effect seront establis en chaque ville, comme ils estoient iadis

& sont encore en quelques citez bien policees. Mais il n'est pas expedient de donner gratuitement le bled, selon la custume de Rome, d'autant que cela causeroit vne oisiveté au peuple, & espuiseroit les finâces: encore moins faut il imiter Nicephore Phocas qui répliffoit les greniers de froment & le reuēdoit à son plaisir en la chere année. Il suffit d'en faire vn amas pour le distribuer à iuste prix envn temps de sterilité, & famine. En quoy le Prince montrera sa preuoyance & le soing qu'il a de ses subiects, qui grondent quād ils ne voient point de bled au marché, & imputent à leur souuerain le malheur d'une année, cōme s'il deuoit estre gardé de la temperature de l'air & faueur du ciel. Et de faict les Roys des Indes s'obligent par serment solemnel à leur sacre, de faire en sorte que le Soleil continuera son cours, & la terre produira vne abondance de fruiets. Il faut donc contenter le peuple de ce costé là, veu que sur toutes choses il demande du pain & des ieux, selon le dire du poëte satyrique. Ce qui vient à propos pour nostre sixiesme moyē, à sçauoir recrea-

tiō licite, en laquelle il est bon d'entre-
tenir les hommes pour les diuertir des
mauuaifes pēces. Car puis que tout le
mōde se porte naturellemēt à la volup-
té, c'est prudence à vn Prince de dōner
ou permettre à son peuple quelque
honnēste passetemps & plaisir licite,
spécialement les ieux de prix, les spe-
ctacles du theatre, & autres exercices
recreatifs, qui ne diminuent point le
patrimoine, profitent aux corps, & ap-
portent du contentement à l'esprit. A
ceste fin tendoient les combats de lui-
ette, de courſe, & les conerts de Poë-
ſie & musique anciennement vſitez,
non ſeulement pour fortifier le corps &
exciter l'industrie de ceux qui conte-
ſtoient, mais auſſi pour reſioiur les aſſi-
ſtans. Les tragedies & comedies
auoient vn meſme but, eſquelles les
Atheniens employoient le reuenu de
leur hoſtel de ville, & eſliſoient vn
magiſtrat particulier pour fournir aux
fraiſ des baſteleurs. Les Romains les
imitoient voire les ſurpaſſoient en ce-
la. Car outre le plaisir qu'ils prenoient
aux ieux du theatre, ils auoient les ſpe-
ctacles de la carriere, du Coliſee, des
Naumachies,

Naumachies, que les Magistrats faisoient magnifiquement représenter à l'enui l'un de l'autre. Plusieurs reprochent les comédies, comme pernicieuses aux bonnes mœurs à cause de leur lascivité. Les Massiliens les avoient en horreur, & les défendoient expressement. Mais leur considération n'estoit pas valable. Car il ne faut jamais rebutter une chose pour un abus qui s'y commet. Que s'il échappe aux basteleurs parmi tant de discours un trait lascif, leur art pour cela n'en doit pas être moins estimé, veu qu'il n'est qu'une image de la vie, une représentation de ce qui se fait, & non pas une exhortation de ce qui se doit faire. N'est-il pas ridicule, de blâmer la comédie, & en donner le sujet, de se plaire aux actions vitieuses, & détester les paroles de même qualité? Les hommes ne sortent point du théâtre plus mal corrigés. Ils sont corrompus auparavant que d'y venir. Qu'ils se reforment bien en leur maison: on ne fera plus de farce ny de comédie. Qu'ils donnent bon exemple à leur famille, ils n'auront de quoy craindre la corruption de la

ieunesse. Mais tandis qu'ils feront des meschancetez ou vilenies, il sera besoyn de les mettre en euidence, afin que le peuple les eute, ou s'en moque. Telle recreation est approuuee par Aristote, & mesmes les principaux Docteurs des Chrestiens, la recommandent avec certaines modifications, comme chose tres-necessaire. Pource que l'homme estant compose d'ame & de corps, & ces deux substances estans bornees elles ne peuvent pas supporter vn perpetuel travail: partant il leur faut donner quelque relatche, & delectation, laquelle on ne leur peut mieux procurer que par les ieuX du theatre, qui resiouissent egaleme[n]t la veüe & l'ouye; en quoy consistent les voluptez que les Philosophes appellent humaines, afin de les distinguer des voluptez brutales, à sçauoir celles du goust & de l'atouchement. ¶ Bref on ne doit interdire ce passe-temps, puis que le sage Socrate vient ouir le bouffon Aristophane, & le graue Caton desire voir les florales. Toutesfois pour donner plaisir sans scandale, rien ne me semble plus

propre que la musique, de laquelle tout homme est amoureux, exceptez quelques mechânes ou bien ceux qui ont l'ame mal disposée. Certainement nos esprits ont vne grâde inclination à l'harmonie, & goustent sa douceur avec plus d'attention & ravissement que toute autre chose. Ses merueilleux effets ont contrainct les deux plus politiques Philosophes de dire que pour régler les mœurs il falloit apporter vn reglement à la musique, & que d'icelle dependoit la manutention d'un estat. Je ne m'arresteray pas à examiner ceste maxime, mais il faut aduoüer qu'il n'y a chose qui puisse plus addoucir les hommes & les rendre paisibles. Tesmoing ce peuple d'Arcadie, qui deuint farouche & cruel, pour auoir quitté la musique, en laquelle selon la coustume du pays vn chacun estoit tenu de s'exercer iusques à l'aage de trente ans. A quoy l'Empereur Solymã deuoit pèser, lors que le Roy François premier luy enuoya par forme de present des chaires avec luths, violes, & musique choisie. Il eut quelque tēps la patiēce de les ouyr; mais voyāt que sa cour y prenoit

plaisir, il renuoya les musiciens, & fit jeter dans le feu leurs instrumens & leurs livres. Ceste action est barbare, & a pour fondement vne fausse opiniõ à sçauoir, que la musique rend les hommes effeminez, comme si Achilles eust perdu sa generosité en iouant de sa lyre, ou les Lacedemoniens eussent esté moins vaillans qui alloient au combat au son des flustes. La musique n'émousse aucunement la pointe des courages, au contraire elle nous anime à la vertu par vn secret enthousiasme, en touchant l'ame d'un celeste plaisir, & desracinant peu à peu toute inhumanité & felonnie. Le vulgaire appelle cela delicateſſe & lascheté, en quoy il se trompe, attendu que ces vices n'ont rien de commun avec la douceur & mansuetude, vertus cõuenables à l'hõme. Et quand la musique apportera quelque alteration aux meurs, comme les choses les plus salutaires aucunesfois sõt mal appliquees par la faute de ceux qui en vlient, ce sera le deuoir des censeurs d'y apporter remede, aussi bien qu'aux autres abus. Ce magistrat est necessaire pour l'accomplissement

d'une parfaicte police. Sa charge consiste à faire le denombrement, & à reformer les mœurs. Quant au denombrement nous en auons monstre les vtilitez. Mais la reformation est encore de plus grande conséquence. Car on ne peut bien esperer d'un Royaume, où les meurs sont desreglees. Les iuges n'y donnent point ordre, pour ce qu'ils ne punissent que les crimes, & passent par conniuece beaucoup de vices qui minent insensiblement vn estat. Ils ne contreroolent point les enfans desobeissans à leur pere, ils laissent viure à la desbandade les rufiens, maquereaux, pariures, ioïeurs, breslandiers, yurôgnes. querelleux, & faineâs. Et neantmoins de telles gens viennent les seditions & ruines des republicues. Je sçay bien qu'il ne les faut pas punir si rigoureusement que les voleurs & meurtriers: aussi la puissance des censeurs ne s'estend pas iusques-là que de condamner à mort ny mesme à emprisonnement. Tout ce qu'ils pouuoient faire à Rome, c'est de noter publiquement ceux qui viuoient mal, en degradant vn chacun selon sa qualité. Si

le delinquant estoit Sénateur, ils luy defendoient l'entree du conseil: ils estoient l'ordre a vn cheualier, & le droit de bourgeoisie a vn simple citoyen. Ceste ignominie faisoit plus d'effect que toutes les loix & ordonnances des roys. car encore qu'elle fit plus de honte que de mal, il ne se trouuoit homme si chonté, qui ne redoutast le iugement du Censeur. Il est vray que ce magistrat n'estoit donné qu'à ceux qui auoient de l'autorité pour leur age & pour d'aunime. L'apprehension du deshonneur sert de bride pour arrester les plus melchans: & encore qu'ils fassent profession d'impudence, si est-ce que plusieurs ne veulent pas estre recogneus tels qu'ils sont, ny estre exposez à la mocquerie du peuple, comme ils seroient apres auoir esté biffiez & ignominieusement traictez par les censeurs. On verroit alors ces vauriens aller la teste baissée, n'oser paroistre en cōpagnie: on les monstreroit au doigt, afin de les fuir comme pestes. Ce qui seruiroit d'exemple pour apprendre à viure honnestement. Quelqu'un pourra dire que ce temps ne reçoit pas vne

telle feuerité, & que les hommes d'aujourd'huy ne se gouuernent pas à la façon des anciens. Et ie responds que ceste maxime est fausse, & cōtraire à l'experience, à la raison, & à l'autorité du sage qui nous enseigne. *Que rien ne se voit nouveau sous le Soleil.* Les actions & euenemens sont nouveaux en leur indiuidu, mais les especes ont tousiours esté comme à present. Les mesmes causes qui ont iadis conserué les monarchies, les peuuent encore maintenir, & aussi elles se ruinent par les mesmes moyens que le temps passé. Cest vne lascheté de courage ou vne malice extreme de voir le desordre, & n'y vouloir appliquer le remede, & quand on propose quelque expedient d'alleguer pour toute raison, que c'est vne police du vieil temps. Telles reparties sont familiares à ceux qui ne sçauēt que dire, ou qui ne trouvent rien de bon, que ce qui vient de leur ceruelle. Aussi ce n'est pas à eux à qui on doit demander conseil, touchant le restablissement de la censure. S'il est question de confisquer les mauuaises marchandises,

on ne prendra pas conseil de ceux qui les vendent. Quand les legillateurs ont ordonné des peines, ils n'ont pas considéré les affectiōs des coupables, & ne leur ont pas demandé aduis. Que les Roys donc remettent la censure, sans auoir esgard à ceux qui s'y trouuēt interressez, & qu'ils ne mettent point en deliberation s'il faut reformer les meurs, puis que c'est vne chose necessaire qui a maintenu si long temps l'Empire Romain, & de laquelle encore auourd'huy quelques republiques se seruent. Or pour bien enfourner ceste reformation il la faut commencer par l'instruction de la ieunesse, de laquelle iadis on auoit tant de soing, & maintenant on n'en tient quasi conte, pource que les Magistrats s'en rapportent aux parens, & ceux-cy laschent la bride à leurs enfans. Ce qui est d'autant plus dangereux en ce temps que la puissance des peres est aneantie. Car lors qu'ils auoient autorité souueraine sur les enfans, ils les chastioient selon leur volonté, & mesmes les faisoient mourir sans cognoissance de cause, la iustice presupposant qu'un

hōme ne seroit pas si desnaturalé de battre ou tuer son fils sans vn grand subiet. Maintenāt que la crainte de ceste puissance paternelle est ostee, & que les enfans se licentient de telle sorte, qu'ils font la loy à leurs peres, & aucunesfois les outragēt d'effect ou de parole, pour couter les malheurs qui en peuuent arriuer, il faut que la republique entreprenne ceste charge, & qu'elle commette des magistrats pour auoir soing particulier de ces ieunes plantes, afin qu'elles produisēt de bons fruiĉts. Les Lacedemoniens entendoient bien cela, qui ne permettoient pas aux peres de nourrir leurs enfans à leur mode, mais les distribuoiēt par bandes dès l'aage de sept ans, & les donnoient en charge à vn Magistrat estably pour cest effect, qui les faisoit boire & manger ensemble publiquement, & les accoustumoit à mesmes exercices. Mais ils failloient en ce qu'ils ne leur monstroient principalement qu'à luiĉter, & à se battre. Car outre ce que la luiĉte est trop violēte & peut facilement gaster le tendre corps des enfans, ils aprenoient à deuenir fiers, querelleux

& barbares, qui sont qualitez indignes d'une publique discipline. Aristote trouue plus à propos de les instruire aux arts liberaux. Et pour en parler plus distinctemēt, ie conseillerois que iusques à quatorze ans^{de l'âge de l'enfant}, on leur fit apprendre à lire, escrire, & cōpter: d'auantage qu'on leur dōnast la cognoissance des loix & antiquitez de leur pays, à la façō des enfans Romains qui apprennoient par cœur les loix des douze tables. Les Candiots mettoient leurs ordonnances en musique, afin de les faire couler dans les tendres esprits avec plus de facilité & plaisir. Outre cela, ils leur monstroient les hymnes composez en la louange des Dieux & des hommes illustres. C'estoiēt toutes leçons d'honneur, & qui meritent d'estre renouvellees. Je serois aussi d'aduis qu'on enseignast aux enfans les lāgues estrāgeres qui ont plus de vogue parmy leurs compatriotes, comme la Grecque & Latine entre les Chrestiens, & l'Arabique entre les Mahumetains. Ceste sciēce ne leur seroit point inutile, elle esclairoit leurs esprits, & leur apporteroit du contentement quand ils se-

roïët plus grands, s'ils vouloient s'ad-
uancer plus auant és estudes de Theo-
logie, medecine, iurisprudence & Phi-
losophie: sinon, ils pourroïët tousiours
se vâter de n'auoir point passé inutile-
ment leur enfance, comme font plu-
sieurs qui sont accoustumez dès le ber-
ceau à niaiser & folastrer, en sorte qu'au
bout du tēps ils ne sçauēt que des sotis-
ses. Ne vaut-il pas mieux faire gouter
aux enfans les bonnes disciplines, en
attendât qu'ils soient plus robustes, &
alors il sera bõ de leur faire exercer al-
ternatiuement le corps & l'esprit, afin
qu'ils sçachent non seulement bien di-
re & iuger de toutes choses, mais aussi
se defendre courageusemēt en vne ne-
cessité. A ceste fin depuis quatorze ans
ils apprennent à manier vn cheual, na-
ger, sauter, & tirer des armes, en conti-
nuant toutesfois leurs premiers exer-
cices cy dessus specifiez iusques à l'aa-
ge de 18. ans. Et alors on les rendroit à
leurs peres, qui receuroient vn extre-
me plaisir. Et cōme les Gaulois ne vou-
loiēt voir leurs enfans qu'ils ne fussēt
propres à porter les armes, aussi chacun
se resioüiroit voyant son fils capable

de paroistre en guerre & en paix. Il luy feroit prendre vne vacation sortable à sa qualité, & au lieu que les enfans aujour d'huy sont reuelches, il le trouueroit souple à ses commandemens, & à la raison, par le moyen de la bonne instruction qu'il auroit receuë. D'autre part le Prince auroit vne pepiniere d'hommes de conseil & de main, qui l'assisteroient au besoing. Il connoistroit ceux qui le pourroient seruir en quelque façon que ce soit, & sans auoir recours aux estrangers, trouueroit entre ses subiects vne infinité de bons officiers soldats & artisans. Certainement il n'y a rien de si grande importance que l'instruction de la ieunesse. C'est le fondement d'un estat, l'appuy de la tranquillité que nous cherchons. Les censeurs d'oc y doivent auoir l'œil. Et afin que personne ne s'alentisse d'oisiveté, ils contraindront vn chacun de choisir vn genre de vie, apres qu'il sera sorti de l'Academie publique. En quoy ie ne puis approuuer la coustume des *Ægyptiens* & *Lacedemoniens*, qui vouloient que les enfans fussent d'un mesme mestier que leur

pere, tellemēt que le fils d'un cuisinier estoit cuisinier, & le fils d'un audiēcier ne pouuoit aspirer à aucun office plus honorable. C'estoit fermer la porte à la vertu & industrie. Il vaut bien mieux laisser ceste eslection libre aux ieunes hommes, afin qu'ils s'addonnent à un exercice, où leur naturel & capacité les portera, sous le bon plaisir toutesfois du Prince, duquel ils doiuent estre authorisez pour exercer quelque vacation. Car si tous vouloient estre d'une condition, le public y seroit notablement interessé. Occasion pourquoy il est besoing d'apporter un reglement en cecy, afin qu'en une ville il se trouue toute sorte d'estats suffisamment, & que les vns ne se multiplient excessiuelement au preiudice de la Republique. Car il n'est pas à propos que les subiects soiēt tous soldats pour les inconueniens qui en peuent arriuer, qui furent bien preueus par le Roy François, lors qu'il cassa les legionnaires. Il n'est pas aussi expedient d'auoir tant de iuges, Prestres, Religieux, Procureurs, Aduocats, praticiens, & Sergens, dont la grande multitude affoi-

blit les Royaumes. Il est besoing que tous ces gens-la soient reduits à vn certain nombre, & conuenable à l'estendue de leur ville ou prouince. A quoy les censeurs pourront facilement pourueoir, puis qu'ils ont la charge de faire le denôbrement du peuple & d'enregistrer les noms & qualitez d'vn chacun. Quant aux Gentils-hommes on n'en peut pas regler le nombre, attendu qu'il depêd de la fortune des familles nobles. Il iustira de les retenir en leur deuoir par l'apprehension d'vne infamie, au cas qu'ils cōmettent quelque indignité, & les toubmettre à la censure comme les autres en ce qui touche le reglement des mœurs. Et pour le regard des laboureurs, artisans manœuvres, & generallyment de tous marchands traïquans par mer ou par terre, la grandeur & le profit des estats depend d'eux totalement, de maniere qu'on ne doit pas en craindre la multitude. Seulement il faut prendre garde qu'ils n'entreprēnent les vns sur les autres, & qu'vn chacun se contienne es bornes de son mestier, pour euitter cōfusion & discorde. Voila les moyens

d'entretenir la paix particulieremēt en chaque monarchie. Il y en a d'autres plus vniuersels, qui concernent la bonne intelligence de tous les Souuerains respectiuemēt l'vn avec l'autre, dont le premier & le plus important est, qu'ils se contentent des limites de leur seigneurie, qui leur seront prescripts par la generale assemblee, de laquelle nous auons parlé. Ce poinct estant gaigné il faudra aduiser à ce que les particuliers de diuerses nations se puissent hanter & trafiquer ensemble en assurance, & que s'il suruient quelque procez ou dispute entr'eux, que le magistrat du lieu les accorde promptement sans faueur ny acception de personne. Car puis qu'il s'agit d'une paix vniuerselle, il faut rendre la iustice aux estrangers, & ne permettre point qu'ils soient offensez en aucune sorte par les originaires du pays, quand ils y viendront pour leurs affaires ou mesmes pour leur plaisir. Les Romains auoient vn preteur destiné pour iuger les causes des estrangers. Il sera bon de faire le mesme en chaque ville & bourgade, ou les estrangers sont souuuent esfois

pillez & outragez impunément par la conniuece des magistrats, qui n'en font aucune raison. Et neâtmoins l'injure faicte à des particuliers cause aucunes fois des guerres publiques. Les Suisses se banderent contre le Duc de Bourgongne pour venger le tort faict à vn de leurs Bourgeois à qui on auoit volé vne chartee de peaux de moutó. Or la paix vniuerselle estant establie il n'y a aucune doubte que plusieurs mauuais garnimens s'efforceront de la troubler par toute sorte d'artifices, & pour accomplir leur desseing feront mil indignitez aux marchands forains, & les attaquerront en leurs personnes, ou en leurs biens, afin de les estranger & rompre la communication mutuelle, qui est le seul lien d'amitié & d'alliance. Partant il sera necessaire de peur qu'on ne soit contrainct d'vser de repretailles, qui ne font qu'alterer la paix, que chaque Prince prenne en sa sauuegarde les estrangers à l'encontre de ses subiects, au cas qu'ils soient par eux molestez. Je dis à l'encontre de ses subiects, car il n'est pas licite de prester secours à vn homme reuolté contre son

son Souuerain. En quoy le Roy François premier fut mal conseillé, quand il receut Robert de la Marche contre Charles cinquiesme Empereur, & pour reparer la faute, quelques annees apres d'un cœur trop magnanime il refusa les offres tres-aduantageuses des Gantois, qui imploroient son secours contre ledit Prince. Et toutesfois il auoit plus d'occasion de prendre le faict & cause de ces peuples, comme de ceux qui estoient ses naturels subiects, & qui d'ancienneté releuoient de la France. Le Roy Loys vnzieme auoit faict la mesme faute de receuoir les Liegeois en sa protection. C'est pourquoy es traictez de paix on met ordinairement ceste clause, que les Princes alliez ne receuront point les subiects l'un de l'autre si ceux qui se veulent refugier n'ont le consentement de leur Souuerain. Ce qui estoit pratiqué par les peuples confederez de Rome, qui stipuloient expressement, que leurs bourgeois ne seroient point faits citoyens Romains sans leur permission. Aussi nos Annalistes rapportent, que par l'accord faict entre ces deux Roys de

Frâce Gontran & Childebert, il fut dit qu'aucun d'eux ne solliciteroit, & ne retireroit par deuers soy les subiects de son cōpagnon. Vn semblable article se trouue aux traittez d'alliance entre les Roys de Frâce & les Suysses: car la grandeur des Princes consiste principalement en la multitude des vassaux & subiects, & partāt ne faut permettre qu'ils se desbandent, & changent de domicile selon leur volonte: encore moins leur doit-on permettre ceste liberte, quand ils ont desobligé leur Souuerain par quelque mechanceté ou desseruice. Au demeurant, nous cherchons vne paix, qui ne soit point fourree, ny pour durer trois iours, mais qui soit volontaire, égale, & permanente: vne paix qui rende à vn chacun ce qui luy appartient, le priuilege au citoyen, l'hospitalité a l'estranger, & à tous indifferement la liberte de voyage & negotiation. Car les Lacedemoniens auoient tort de chasser les estrangers de leur ville. La coustume des Leucaniens est biē plus honnestre, qui condamnoient à l'amende celui qui auoit le soir refusé son logis à vn

pelerin. Les Atheniens, Candiots, Romains, & tous les braues peuples ont esté hospitaliers, recognoissans que l'homme est vn animal de société, qui doit accommoder ses voisins de ce qu'il a, & reciproquement aussi recevoir d'eux vne pareille courtoisie.

Or, d'autant que le commerce & communication des peuples s'entretiēt par le moyen de la monnoye, qui va de part & d'autre, il est besoin de regler le prix, le poids, & la loy d'icelle, avec resolution de ne rien innouer en ces choses, pour quelque pretexte que ce soit: car s'il y a de l'incertitude au cours ou en la qualité de la monnoye, les contractz seront incertains, & personne ne sera *irrevocable* jamais assuré de ce qu'il aura. Le Prince ne doit alterer à sō plaisir le pied d'vne mesme monnoye, autrement il feroit tort aux autres, & ne trouueroit aucun qui voulut traiter avec luy. Or en cecy il y a deux abus, qui sont conioints, àcauoir l'affoiblissement & changemēt de prix de la monnoye. Et tout ce mal vient du meslange de ces 3. metaux, or, argēt, & cuiure, pource que depuis qu'on les a mellé és ouurages d'orfeures &

statuaires , on a fait le mesme aussi es monnoyes: en quoy les vns ont esté plus religieux que les autres & ont moins alteré & tordilliqué l'or & l'argent, en faisant tous les deux de plus haute loy que leurs voisins. Dont il ne se faut pas estonner, attendu qu'en vn mesme pays la loy se change. Car on sçait que les solds qui ont cours maintenant en France n'approchent pas de la bonté de ceux du temps de saint Loys, & ceux de ce temps n'ont pas la loy des quarts d'escu & pieces de vingt sols. Ce qui cause le rehaussement des fortes monnoyes, lesquelles sont attirées finement par les marchands estrangers & regnicoles, qui les refondent pour en faire d'autres plus foibles, & les bailler en payement au peuple, qui reçoit du billon pour bon argent, ne sçachant discerner l'un d'avec l'autre. Puis il est tout estonné de voir son billon descrié, & les pieces de bonne mise si hautes pour la rareté d'icelles, que celui qui pensoit auoir en sa bourse la quatriesme partie d'un escu, n'en a pas la vingtiesme. Cecy apporte plus de preiudice aux François qu'aux au-

tres nations. Car li au lieu d'augmenter ils rabaissoient le prix de l'or & de l'argent, les estrangers qui ont ces deux metaux à commandement seroient contraincts d'en apporter en ce royaume, pour achepter bien cherement les marchandises dont ils ne se peuuent passer, comme bleds, vins, sel, & pastel. Mais elles ne leur coustēt gueres, ~~pour ce que leur or est trop estime parmy nous~~, & d'auantage pour faire mieux leur profit, ils nous apportent des perles, des soyes, des parfums, & autres bagatelles qu'ils nous donnent en cōtr'eschāge des choses necessaires, ou les vendent au poids de l'or. Nous auons veu le marc d'or encheri de trente huit liures en l'espace de douze ans en pleine paix & à compter depuis l'annee mil cinq cens soixante & dix-sept iusques à mil six cēs deux il a haussé de cinquante six liures six solds & demy. Je sçay que la necessité des affaires peut couvrir ceste faute, comme du regne de Charles septiesme l'an mil quatre cens vingt deux, le marc d'or s'exposa pour deux mil huit cens quarante sept liures, & l'escu vallut ius-

ques à quarante liures : & le marc d'argent s'exposa pour trois cens soixante liures. Mais le malheur du temps cau-
soit vn tel desordre, lequel estant cessé
on remist ces metaux a leur estimatiō
ordinaire, chacun recognoissant que
l'augmentation de leur prix estoit la
diminution des richesses tāt en gene-
ral, qu'e particulier Car celuy qui auoit
presté cent eleus d'or au mois d'Aoust
mil six cens deux, s'il a eu patience
iufques a l'an mil six cens quatorze, il
n'en reçoit que quatrevingt en sem-
blables eſpeces, à cause du rehausse-
ment. Il est vray qu'il n'y a point d'in-
terest, pourueu que le rehaussement
tienne, qu'il soit semblable par tout, &
que les marchandises n'en deuiennent
point plus cheres, comme il arriue or-
dinairement. Iagoit qu'vn certain per-
sonnage aye soustenu par vn liure pu-
blié sur ce subiect, qu'il y a beaucoup à
perdre sur vne pièce d'or & d'argent,
encore qu'on la mette pour le mes-
me prix qu'on l'a receuë. Ce qu'il
prouue en ceste façon. *Le Bourgeois*
qui du temps du Roy Iean auoit trente
six liures de rente fonciere ou constituée,

pour payement de sadiète rente auoit trente six francs d'or à pied ou à cheual , à raison de Vingt solds piece qu'ils Valoient lors , ou monnoye d'argent à l'equipollent.

Pour lesquels trente six francs d'or , il pouuoit auoir neuf muids de Vin à raison de quatre liures dudit temps , qui estoient quatre francs d'or Valans douze liures de present. Si ce Bourgeois est maintenant payé de sadiète rente en ladiète monnoye de francs d'or , il n'en receura que douze , Valans à raison de soixante solds piece , comme ils se mettent à present , ladiète somme de trente six liures : pour lesquels douze francs d'or il n'aura pour le iourd'huy , que trois muids de Vin , à raison de douze liures que chaque muid vaut à present , au lieu que lors il en auoit neuf muids. Il perd donc six muids de Vin sur ces douze francs d'or , encore qu'il les ait mis pour le mesme prix de soixante solds, qu'il les a receus. Le gentilhomme ou autre de quelque estat qu'il soit qui au tēps de S. Loys auoit seize liures de cens ou rente , pour luy payer ceste rente , on luy bailloit cinq marcs d'argent fin , ou monnoye d'or à l'equipollent. Car au marc d'argent fin n'y

auoit lors que la quantite de soixante quatre pieces appellees solds ou gros tournois. Maintenant pour lay payer ceste rente, on ne luy baille qu'un marc d'argent fin, qui n'est que la cinquiesme partie de l'argent contenu aux premieres seize liures. En ce temps là on auoit pour seize liures seize aulnes de drap à raison de vingt solds l'aulne, aussi bon ou meilleur que celui qui à present coste cent solds tournois. Maintenant pour seize liures on n'a que trois aulnes un cinquiesme de drap à cent solds l'aulne, au lieu qu'on en auoit seize le temps passe, qui est perte de douze aulnes, quatre cinquiesmes de drap sur seize liures, combien qu'on aye mis chacaneliure pour pareil prix de vingt solds qu'elle a esté receue. Si nous le prenons au sold ou douzain, nous trouuerons le semblable. Car pour dix solds que le gentilhomme receuoit anciennement de ses rentes ou censives, contenant autant d'argent fin que les cinquante de maintenant, il pouuoit auoir cinq chappons, à raison de deux solds piece. Maintenant pour dix solds il n'a qu'un chappon, qui est perte sur dix solds de quatre chappons, combien qu'il aye mis lesdits solds pour douze deniers chacun, qui est le mesme prix qu'il les a receus. C'est la demonstration dudit sieur, laquelle il ad-

iouste à vn autre Paradoxe, à sçauoir, que rien n'est encheri en France depuis trois cens ans. On ne se peut plaindre, dit-il, qu'une chose soit encherie depuis trois cēs ans, sinon que pour l'achepter il faille auourd'huy bailler plus d'or ou d'argēt, que le temps passé. Or est-il que pour l'achepter de toutes choses on ne baille point maintenant plus d'or n'y d'argēt qu'on y bailloit alors: car du temps de Philippe de Valois qui commença à regner l'an mil trois cens vingt huiēt l'aulne de Velours coustoit quatre escus aussi bons voire meilleurs en poix & Valeur que nos escus au soleil de maintenant, & chaque escu ne valoit que vingt sols monnoye d'argent, auourd'huy que l'escu vaut cinquante solds & que l'aulne de Velours est vëduë dix liures, neantmoins pour payer ces dix liures, il ne faut que ladiēte somme de quatre escus à raison de cinquante solds piece, comme ils sont par l'ordonnance, ou monnoye d'argent à la Valeur. Donques l'aulne de Velours n'est point plus chere qu'elle estoit alors. Voilà sa raison, mais elle est sophistique, & n'a que l'apparence, car la premiere proposition laquelle il suppose comme indubitable, & que Bodin mesmes luy accorde inconsiderement, est fausse. D'autant que les

choses ne s'acheptent seulement par or & argent, mais par le cuiure, qui fait vne troisieme espeece de monnoye de moindre valeur, & neantmoins qui regle le prix de toutes les autres, comme l'asse d'airain mesuroit à Rome le sesterce, & le denier, & autres plus grosses monnoyes, pource qu'un sesterce valoit deux asses & demy, vn denier d'argent en valoit dix, & ceste derniere monnoye estant haussée, elle fut estimée seize asses: car en fait de poids, mesures, & monnoyes, ce qui est le plus petit est la regle du plus grand. Cela estant, ie dis que la bonté des monnoyes ne gist qu'en leur estimation, de maniere que celle-cy estant augmentee, leur bonté pareillement s'augmente, & par consequent l'escu d'or quand il ne vaut que vingt solds, c'est à dire deux cens quarante deniers, n'est pas si bon que lors qu'il vaut soixante solds, ou sept cens vingt deniers, pource que sa valeur se doit mesurer aux petites monnoyes, & l'or & l'argent ne valent qu'autant qu'il plaît au Prince & au peuple, tellement qu'en Lacedemone lors que la mon-

noye de fer fut en vſage ces deux metaux eſtoient ſuperflus, & aujourdhuy en Ethiopie ou la monnoye de ſel a cours, l'or eſt inutile, pour le commerce, & l'airain dont nous parlons eſtoit plus precieux que l'or parmy certains peuples orientaux ſelon le rapport de Iosephe. C'eſt donc mal conclu de dire que le velours ne couſte pas plus cher que iadis, pource qu'on ne baille que quatre eſcus en or comme on faiſoit il y a trois cens ans: car ces eſcus qu'on baille maintenant, quand bien ce ſeroient les meſmes eſpeces du temps paſſé, ſont de meilleure miſe, & de plus haut prix qu'ils n'eſtoient, attendu qu'ils valent d'auantage de menuë monnoye. Et ſi les ſolds d'argent ſin que fit forger ſainct Louys, eſtoient encore en eſtre, ils vaudroient trois ou quatre fois plus qu'ils ne valoient en leur commencement, pour ce qu'alors ils ne ſe mettoient que pour douze deniers, & maintenant d'un de ces ſolds là, on en feroit trois ou quatre, qui vaudroient autant chacun. Comme lors que les Romains diminuerent les poids

de leur asse, en luy gardant son estimation accoustumee, & que d'un ils en firent six, ceux qui auoient le vieil asse pesât vne liure, estoient plus riches cinq fois qu'auparauant, & s'ils deuoient quatre asses, ils ne pouuoient sans se faire tort les rendre en mesme espeece à leurs creanciers, & ceux cy ne les pouuoient recevoir sans vlture, a cause du prix que nouvellement le peuple leur auoit baillé, lequel prix est la vraye & essentielle bonté de la monnoye. D'où nous pouuons inferer l'absurdité de la premiere proposition du mesme auteur, quand il dit, que celuy qui auoit de rente trente six francs d'or ne les reçoit pas auourd'huy. Car encore qu'il ne les reçoie en matiere, il les reçoit en estimation, qui est equualète. Que si pour douze escus, il ne peut auoir comme autresfois neuf muids de vin, cela nevient pas de l'augmentation du prix de l'or, attendu qu'il ne s'ensuit pas necessairement que les marchandises encherissent pour le rehaussemēt des monnoyes. Il y a bien d'autres causes d'encherissement. à sçauoir, le luxe, l'abondance d'or & d'argent, & les

monopoles. Au surplus ledit personnage s'embarasse en les cōceptions: car d'un costé il nie l'encherissement, & d'ailleurs il en dōne des exemples, qui est vne manifeste contradiction. Ce que i'ay voulu représenter en passant, pour supplier le defaut de Bodin, qui n'a pas donné la solution de ces raisons, & s'est contenté de les mettre en avant, sans y respondre directement. Je confesse toutesfois que le surhaussement des monnoyes est preiudiciable pour les raisons susdictes, & qu'il est necessaire que les Princes d'un commun consentement reduisent les monnoyes à un mesme pied, afin que chacun puisse cōtracter par tout sans dōmage. Surquoy on a donné plusieurs aduis qui meriteroient d'estre pratiquez. Premièrement on conseille de donner en tout pays ~~un~~ mesme prix au marc d'or, & d'eualuer douze liures d'argēt à vne liure d'or. Laquelle proportion a esté anciennement, & est encore ou à peu près gardee en la plus grande partie du monde, de façon qu'un Roy des Indes du temps d'Auguste s'emerueillla de voir que ses subiects s'accordoient en ceste police avec les romains.

Secondement on est d'aduis de deffendre le billon , comme ont desia faiët quelques Roys , pource qu'il donne occasion de falsifier ou affoiblir les monnoyes, & d'auantage il n'est iamais esgal, de maniere que les hommes qui entendent le pair , amassent le plus qu'ils peuuent de bonnes monnoyes pour en faire de pires a leur profit & à la perte incroyable du peuple: ce qu'ils ne feroient pas, si les monnoyes estoient d'or & argent pur: car quand vn metal simple est suppose pour vn autre, la couleur, le poids, le volume, le son, & autres proprietiez descouurent facilement la trôperie, mais il est mal aisé de cognoistre la qualité & valeur du billon qui est si diuerse & inegale. Occasion pourquoy il est expedient de defendre generalement le meslange des metaux, & particulièrement aux monnoyeurs, ioyauliers, & orfeures, sur peine de la vie, afin que tous leurs ouurages soient de metaux simples, & que les fraudes qui s'y pourroient cômètre soient aisees à descouurir. Toutesfois pource qu'il est impossible, d'affiner l'or & l'argent parfaictement, sans descher, &

grande despence, on doit suivant les anciennes ordonnances de ce Royaume mettre l'or en ouurage & en monnoye à vingt & trois carats, & l'argēt à vnze deniers douze grains de fin. Ce faisant la proportiō sera gardee de l'or à l'argēt, attēdu que la mixtion en l'vn & l'autre sera esgale, tellement qu'en tous ouurages d'or, ou d'argent il n'y aura que la vingt quatriesme partie d'autre metal, & ainsi on changera sās aucune perte l'or avec l'argent, en prenant douze liures d'argēt pour vne liure d'or suivant la precedēte police, pour ce que l'vn & l'autre seront esgallement affinez. Car de faire ces deux metaux plus foibles, comme on fait aujourd'huy, c'est donner beau ieu aux trompeurs pour falsifier les monnoyes. Et n'est pas moins dangereux de permettre qu'ils soient d'vne loy inegale en diuerses prouinces, d'autāt que les plus fortes monnoyes qui ont cours en vn pays, sont recueillies finement par les bons mesnagers qui les cōuertissent en piēces plus foibles qui sōt de mise en vn autre pays, & souuentefois les orfeures & affineurs en sōtleurs.

ouurages, afin d'auoir par deuers eux toute la pureté de l'or & de l'argent; le billon demeurant au peuple. Ces deux inconueniēts sont assez cogneus, notamment le premier. Pource que les reaux de Castille à cause de leur bonté ont esté conuertis par plusieurs Souuerains en monnoyes de leurs pays, & en cela ils ont fait vn grand profit. Les Suisses en ont fait le mesme des testōs de France, dont ils ont forgé des testōs a leur pieu, qui estoient plus foibles de loy & de poids que les nostres. Car les Princes ne se contentent d'affoiblir la loy de leurs monnoyes, ils diminuent aussi le poids d'icelles, sans rien amoindrir de leur estimation. L'escu sold qui iadis pesoit quatre deniers, fut reduit sous le regne de François premier a deux deniers seize grains, & sous Charles neuuesme fut encore diminue de son poids. Les autres souuerains n'ont pas esté plus consciencieux pour ce regard, attendu que les escus d'Hespagne sous Charles cinquiesme furent affoiblis de trois grains: & à son exemple il en fut forgé en toutes les Seigneuries d'Italie, qui n'auoient que deux

deux deniers seize grains de poids, & vingt deux carats de fin au plus. Et ne faut doubter que tant plus on ira en auant, la necessité des guerres, le luxe, & la prodigalité ne contraignent les Princes d'affoiblir de plus en plus les monnoyes s'ils ne s'accordent entré eux d'en forger à mesme loy & à mesme poids. Quant à la loy, il est ayse de l'establir esgale suiuant ce qui a este dit. Pour le poids il y a plus de difficulté, à cause de la diuersité d'iceluy, qui est telle, que malaysement on peut trouuer deux monarchies qui se seruent d'un semblable poids, & mesmes en vn seul Royaume, comme en France on voit beaucoup de villes dont les poids ont vne difference notable: principalement la liure de monnoye & orfeurie qu'on appelle marc d'or ou d'argent. Car encore que ce marc contienne par tout huit onces, il est pourtant fort diuersifié, pource que les onces sont plus fortes en vn lieu qu'en vn autre: comme à Geneue sept onces en valent presque huit de celles de Paris, Et au contraire il ne faut gueres plus de cinq onces Parisiennes, pour peser

autant que le marc de Piedmont, Milan & Gennes. Ce qui apporte vne grande incommodité au trafic, & donne occasion aux marchands rusez, d'affronter les estrangers en leur faisant accroire ce qu'ils veulent du poids d'ôt ils ne sçauent la valeur. Et quelque preuoyance qu'apportent les Roys, ils ne pourront iamais empescher les pipeurs d'achepter au poids fort, & de vendre au poids foible, tandis qu'une telle diuersité aura lieu dans l'enclos de leur estat, ou de celuy de leurs voisins & autres avec lesquels ils ont cōmerce. C'est pourquoy il est besoin qu'ils cōsentent tous a vn reglement general, par lequel non seulement l'or & l'argent, mais aussi les marchandises soiēt vendues a vn poids egal en tout pays. Ce qui ne sera mal aysé à faire, la nature en cecy nous seruant de guide, les mesures de laquelle à sçauoir les grains seruent pour regler les poids & les mesures. Quant à celles-cy, anciennemēt on prenoit la lieue pour deux milles, le mille pour huit stades, le stade pour cent vingteinq pas, le pas pour 5. pieds, le pied pour quatre palmes, le palme

pour quatre doigts , & vn doigt pour quatre grains. En matiere de poids on vient pareillement au grain , comme à la regle de tous les autres. Le marc contient huiſt onces, l'once vaut huiſt drachmes ou gros , qui valent autant que vingt quatre deniers , chaque gros valât trois deniers, & le denier peze vingt quatre grains. Laquelle regle eſt aujourd'huy gardee en pluſieurs Royaumes , & l'eſtoit iadis en Grece, comme veritablement elle eſt fort propre à la negotiation. Ainſi l'once peze cinq cens ſoixante & ſeize grains, le marc quatre mil ſix cens huiſt , & la liure marchande en peze vne fois autant. Sans doubte ſi ce reglemēt eſtoit receu par tous les peuples, le commerce ſeroit bien plus facile. Toutesfois il y a vne choſe qui ſemble empeschier ou diminuer ſon vtilité , aſſçauoir la difference des grains en la peſanteur; d'autant qu'il y en a qui peſent plus en vn lieu qu'en l'autre , au moyen dequoy on ne peut éгалer les marcs & les onces des pays differens , puisque leur meſure eſt changeante & inégale , ſi ce n'eſt que

tous les Souuerains s'accordent de mesurer tous leurs poids selon les grains d'un certain paistel qu'ils choisissent d'un commun consentement, afin que le qualibre & pesanteur du grain estant stable, les autres poids qui s'y rapportent, ayent aussi vne certitude qui ne puisse estre reuoquee endoute: Que si chaque Souuerain veut auoir son poids à part, ou pour tenir sa grandeur, ou pour la difficulté qu'il y a de le changer, en ce cas il faudra estimer le marc d'or & d'argent selon sa pesanteur. Car estans reduicts à vne mesme loy, à sçauoir l'or à vingt trois carats, l'argent à onze deniers douze grains de fin, comme nous auons dit, & en outre gardant la proportion duodecuple entre ces metaux, suivant l'ancienne coustume, il ne restera plus que de considerer leur quantité, & de leur donner le prix & proportion d'icelle, en telle sorte que le marc qui aura ses quatre mil six ccs huit grains plus pesans qu'un autre, sera aussi plus prisé selon l'excez de sa pesanteur. Mais d'autant que cest excz ne peut estre liquidé sinon par vne mesure commune, il est

plus à propos de pratiquer le reglemēt cy dessus mētionné. Car on fera tousiours accroire à vn estrangier que son poids n'est pas meilleur que celuy du pays où il trafique, encore qu'il excède d'une once ou de plus, que s'il conteste, il trouuera vne infinité de tēmoins contre luy, & faudra faire de deux choses l'une, ou se laisser trôper, ou retourner en sa maison sans rien faire. Ce qui est capable de rôpre le cours du trafic, lequel ne se peut bien entretenir que par l'egalité des poids & mesures. Encore celles-cy ne sont pas si necessaires, & quelques peuples ne s'en seruent point, comme les Chinois, qui ont accoustumé de peser tout, mēmes le linge, estimans que les trompēries sont plus faciles, & ordinaires aux mesures, de quoy il ne faut nullemēt douter, pourueu qu'il n'y ait qu'une sorte de poids: ou s'il y en a plusieurs, à tout le moins que leur difference soit publiee & leur proportion recogneüe, afin d'euitier les supercheries, qui autrement seroient ineuitables. Et le reglement doibt auoir lieu notamēt au poids de l'or & de l'argent, où les frau-

des sont d'autât plus a craindre qu'elles sont lucratiues, Je dis d'œ pour retourner propos, qu'on doit alleurer non seulement la loy, mais aussi le poids des monnoyes, & à cest effect limiter le nombre des pieces qui seront faictes en vn marc d'or ou d'argēt, de mesme poids, nom & valeur. Et de ces monnoyes égales on en pourra faire huit, seize, trente deux, & soixante quatre pieces au marc, ou plus s'il est besoing, les multipliant par proportion, en telle maniere toutesfois que leur petitesse ne leur cause vne trop grande fragilité. Par ce moyen les plus grosses monnoyes dont les huit feront le marc, peseront chacune vne once, les seize, demy once, les trente deux aurôt deux gros de poids, & les soixante quatre peseront chacune vn gros. Alors le change de l'or en argent sera bien aysé non seulement en masse & hors d'œure, mais en monnoye. Car pour vne piece d'or on en baillera douze d'argēt de mesme poids. Lequel reglemēt aura lieu tant parmy les compatriotes que parmy les estrangers, d'autant que le pied des monnoyes estant par tout

égal, il ne restera aucun subiect de les rehausser en vn pays plus qu'en l'autre, si ce n'est que les Princes veulent troubler cest ordre pour les droicts de seigneuriage traitte & brassage, qu'ils prennent sur les monoyes forgees en leurs terres: ce qu'ils ne doiuent faire qu'avec toute moderation, & ne point rât songer à leur profit particulier, qu'au general, à leur reputation, & à l'exemple des autres Souuerains, avec lesquels ils se doiuent pareillemēt accorder pour le reglement de tels droicts. Apres cela, pour obuier aux falsifications & rongneures des monoyes, il sera expediēt de les faire au moule, à la façon des anciennes medalles, pource que le moule feroit toutes les pieces qui auroient mesme nom & valeur, égales en largeur, grosseur, poids & rotondité, lesquelles choses le faux monnoyeur ne pourroit si bien contrefaire que son imposture ne fut descouuerte, d'autant que le cuiure qu'il supposeroit au lieu d'or ou d'argent, est de plus grand volume en poids esgal, que ces deux metaux, estant beaucoup plus leger, & ainsi vn escu faux seroit aysé à recognoistre.

en le confrontant avec vn autre qui seroit de bonne mise. Maintenant on a des moulins à forger monnoyes qui peuuent bien seruir à cest effect, dont le premier fut dressé a Paris dès l'an mil cinq cens cens cinquante trois. Quoy que plusieurs n'en approuuent point l'usage, si est-ce qu'il peut apporter plus de profit que d'inconuenient, & on a veu fort peu de pieces au moulin falsifiées, ou rongnées, les faulxaires craignans d'estre descouuers par le moyen que nous venons de représenter, c'est à dire par la controntation de la monnoye faulxse avec la legitime pour le regard du volume & du poids. Car les pieces de mesme tiltre & loy se feront tousiours égales au moulin qui escache, au coupleur qui coupe, & à la presse qui serre tousiours egalemēt ce qui ne se peut faire au marteau, n'estant pas conduit ny manié par forces ou mesures semblables. Ceste inegalité sert de pretexte aux faux monnoyeurs & rongneurs, qui ne craignent rien tāt que de voir les monnoyes reduictes à vne egalité de forme, poids, & volume, sedautant que cela leur oste tous

moyens de desguiser leur artifice. Et pour les trauerser encore dauantage, il faudroit renouueller l'ordonnance de Charlemagne, par laquelle il defendit de forger monnoye ailleurs qu'en son Palais. Bien que son empire fut de grande estenduë, neantmoins il ne destinoit qu'un lieu à vn tel affaire. Aussi en vne monarchie il suffira de choisir pour la forge des monnoyes vne ville ou deux tout au plus, afin de retrancher les occasions de mal faire aux hommes cauteleux. Mais le principal remede c'est d'abolir le billon, qui est tousiours inegal & incertain, & partant n'est pas propre pour entretenir la proportion de l'or à l'argent, ny pour le change de ces metaux. Ce qu'on a recogneu en France, lors qu'on affeiblit les douzains, dont les soixante payoient l'escu, iagoit que leur fin ne valust pas cinquante trois solds. Pour ceste mesme consideration ie conseilerois aussi de descrire la monnoye de cuiure, pource qu'on a forgé n'agueres des doubles & deniers, qui ne payoient pas la bonté de l'escu, encore qu'on en baillast pour neuf liures quin;

ze foulds. selon l'estimation commune. Qui est vne perte incroyable pour le menu peuple, & aussi pour les marguilliers, mendiants, & hospitaux, qui ne reçoivent autre chose. Il vaudroit d'oc mieux pour l'accomplissement de ceste police reduire toutes les monnoyes a deux especes comme on a fait en quelques Royaumes, & d'un marc d'argent faire autant de petites pieces qu'on pourroit, qui tiendroient la place des doubles & deniers de cuivre, pour s'en servir pour les aumosnes, & achapt des plusviles marchandises. Il ne seroit pas necessaire de forger heict mil pieces au marc a la façon de Lorraine. Ce seroit assez d'en faire deux mil, afin qu'elles fussent plus fermes & plus aysees à garder. Que si on ne veut bannir la monnoye de cuivre, comme devray il est difficile de s'en passer, pour le moins qu'elle soit pure, & sans mistion d'autre metal, & qu'on luy donne vn prix permanent, non pas variable, comme il fut iadis en la ville de Rome, ou le denier d'argent qui selon l'opinion de plusieurs pesoit autant que

la drachme ou gros de nostre temps, valoit dix asles, c'est à dire dix liures d'airain, la liure alors estant de douze onces : tellement qu'une liure d'argēt en valoit neuf cens soixante d'airain, & au bout de quelque temps on diminua tellement le poids de l'asle, que d'un on en fit vingt quatre, du poids de demi once chacun, qui auoient la mesme estimation que lors qu'ils pesoient vne liure. Et toutesfois la moindre monnoye doibt auoir vn prix arresté, pource que c'est la regle & mesure des autres. Il faut donc ou deffendre totalement l'usage de cuire pour la monnoye, ou luy donner vn certain prix qui demeure à iamais, aussi bien que celui d'or & d'argent, afin que chacun soit asseuré de ce qu'il aura vallant. Or quant au billon, ie sçay qu'on ne le peut descrier sans faire tort au peuple, qui perdra beaucoup si on reduict les monnoyes à la loy cy dessus mentionnee : mais aussi il sera asseuré d'auoir à l'aduenir de bonnes monnoyes,

& n'aura point occasion d'apprehender vn rechauffement ou descry d'icelles, comme il arrive trop souvent. Et la perte qu'il peut souffrir en ceste police ne sera jamais si grande, que l'utilité de la paix generale: ioinct que le Monarque peut d'ailleurs recompenser son peuple & prevenir le mescontentement caule d'une telle nouveauté, en rabbaissant les tailles, & en faisant contribuer gratuitement du bled ou autres viures, aux plus necessiteux, afin qu'ils portent patiemment le descri de leur billon, dont eux & leur posterité receuront finalement le fruit. En somme il ne faut craindre d'entreprendre vne chose qui est necessaire, & facile à executer, pourueu que la paix soit vniuerselle. Mais pour bien commencer cest affaire, il faudroit qu'un puissant Prince exhortast tous les autres à suivre le reglement susdict, afin que les passages estans libres & le commerce estant ouuert par le moyen de la paix, on puisse trafiquer par tout sans domage. Il n'y a personne qui soit plus capable de cela que le Pape. C'est son deuoir de moyenner vne concor-

de generale entre les Princes Chrestiens. Et pour le regard des Mahometans, qui font vne notable partie du monde, le Roy de France pour le credit & reputation qu'il a parmy eux, pourra plus aysement les faire condescendre à la paix. Car l'Empereur, les Roys d'Hespagne, de Pologne, de Perse, & d'Æthiopie, feroiēt peut-estre quelque difficulté d'enuoyer sur ce subiect leurs Ambassadeurs au grand Seigneur, & craindroient qu'on eust opinion que la crainte qu'ils auroient de sa puissance ne les contraignit de pourchasser la paix. Laquelle consideration n'a point de lieu pour le regard de nostre Roy, d'autant qu'il n'a point d'occasion de redouter l'empereur des Turcs: voila pourquoy il peut honorablement entreprendre cest affaire, attendu mesme l'ancienne alliance qui est entre les deux Royaumes de France & Turquie. Quoy que ce soit, il est bien seant que les Chrestiens parlent de la paix les premiers, quand ce ne seroit que pour auoir la liberté d'aller au saint sepulchre, & eux estās d'accord avec le Turc pourront sans difficulté

obtenit aussi la paix des autres Monarques, qui ne sont assez forts pour résister à deux partis si puissans. Nous lisons que l'Hermite Simonet Camertin accorda François Sforce avec les Venitiens. On a veu depuis quatre vingts ans les deux plus grâds Princes de la chrestiente deux fois reconciliez par l'entremise d'un simple Religieux : A plus forte raison nous devons esperer vne bonne paix, si les Souuerains s'en mellent. Dieu qui manie le cœur des Roys les vueille disposer à vne si sainte entreprise, afin de faire cesser tant de maux, & de ramener ce beau siecle que les anciens Theologiens promettent apres la reuolution de six mille ans. Car ils disent qu'alors le monde viura heureusemēt & en repos: Or est-il que ce terme est tantost expiré, & quand il il ne le seroit pas, il ne tiēt qu'aux Princes de donner par aduance ceste felicité à leurs peuples. Que voulons-nous faire avec ces armes? Viurōs nous tousiours à la façon des bestes? Encore si nous procedions en cecy d'une pareille moderation. Car elles ne se battent

iamais en troupe, & ne se font point la guerre sinon lors que la faim les presse ou quelque autre necessité les pousse. Les hommes forment vne querelle pour peu de chose, quelquesfois de gayeté de cœur ils se mettent en cāpagne, non pour combattre seul à seul, mais dix mille cōtre dix mille, afin d'auoir le passe-temps de voir vn tas de morts, & les ruisseaux de sang humain coulās parmy la plaine. Representons no⁹ deux armées prestes à s'entrechoquer, les regards furieux, les faces hideuses des soldats, les menaces, les cris barbares, qui se font d'vne part & d'autre, accompagnez d'vn tōnerre de canōs: puis vne approche & mēlee espouuētable, vne boucherie d'hōmes, les vns desmēbrez, les autres à demi morts qui implorēt la main de leurs compagnōs, & les coniurēt de leur dōner vn coup mortel, afin d'abreger les tourmens de leur miserable & languissante vie: Apres le carnage s'estēd sur les persōnes foibles: les vieillards sōt massacrez, les enfans tuez ou emmenez captifs, les femmes violees, les temples profanez, tout est à l'abādon, & rien ne se

trouue assure que l'iniustice. Et tout cela est ordinairement suiuy de deux autres maux, famine & peste. Car le labourage cessant a l'occasion de la guerre, le peuple n'a dequoy s'alimenter, & est contraint de manger indifferemment toute sorte de viandes, bonnes & mauuaises, lesquelles au lieu de seruir de nourriture engendrent des humeurs corrompuës, d'où s'ensuiuent les dyssenteries, & maladies contagieuses. Helas qu'Heraclite auoit raison de deplorer l'auenglement de l'homme qui se cause luy-mesme tant de miseres! Miseres qui rendent sa condition pire que celle des bestes, de sorte qu'il ne se faut point estonner si Gryllus, apres auoir esté metamorphosé en pourceau, ay-moit mieux demeurer en tel estat, que de retourner en sa premiere figure. Aussi le sage Plotin estoit hôteux d'estre homme, & ne vouloit iamais parler de ses parens ny de sa naissance. Et aujourd'huy qui faiët que nous voyôs tant de Timons & d'hommes solitaires? Si nous disons que ce sont des hypocondriaques, ils pourront dire à bon

bon droict, que nous les faisons deuenir tels. Les meschancetez, vilenies, & cruautez qu'ils voyent tous les iours, sont capables de leur faire hayr le monde, & faudroit estre insensible pour ne s'en esmouuoir. Or quand il n'y auroit autre consideration que la briueté de nostre vie, & la certitude de la mort, qui nous menace à tous momés, nous deurions auoir honte de nous tant tourmenter pour vn honneur imaginaire, & ferions mieux d'imiter les *Ægyptiens* qui apportotent vn Skelet ou quelque autre representation de mort au milieu d'un banquet, afin de cōuier les assistans à se resiouyr & faire bonne chere tandis qu'ils en auoient l'occasion. Mais il faut viser plus haut & considerer qu'il y a vn Dieu qui punit les pechez des hōmes, sur tout l'arrogance & la cruauté: quittons ces deux vices, & les guerres cesseront. Nous remettrons l'espee au fourreau quand nous aurons pensé à la vanité des opinions, qui nous font prendre les armes. Laissons adorer les glaiues aux *Scythes*: Plustost imitons les *Esseens* qui n'auoient entre eux

aucun armurier : ou bien ces anciens peuples de Catay, qui ne ſçauoient que c'eſtoit de tuer ny de malſaire. Quant à moy ie ne puis en cecy apporter que des vœux & humbles remonſtrances, qui ſeront peut eſtre inutiles. I'en ay voulu neãtmoins laiſſer ce teſmoignage à la poſterité. S'il ne ſert de rien, patience C'eſt peu de choſe, de perdre du papier, & des paroles. Je proteſteray en ce cas comme Solon d'auoir dit & faiet ce qui m'a eſté poſſible pour le bien public, & quelques vns qui liront ce petit liure, m'en ſçauront gré, & m'honoreront comme i'eſpere de leur ſouuenance.

F I N.

Fautes ſuruenues à l'Impreſſion.

Pap. 13. tous ſubieets. liſez ſes ſubieets.

Pag. 16. ont la façon. liſez à la façon.


Pag 106. Gaulois. liſez Gantois.



TABLE DES MATIERES

contenuës en ce liure.

A

 Bbaye iadis donnee aux seigneurs lai- ques, qui en portoient le tiltre. pag. 146.	larron sans nausée. 90. ne vouloit vendre les offices. 134. cere- monieux à donner les estats. 136
Agésilas ne reco- gnoist point le Roy de Perse plus grand que luy s'il n'est plus iuste. 24	Alger retraicte des Corsaires. 37
Aigles se prescriuēt vn certain espace pour chercher leur proye. 25	Allemands exercent leur ieunesse au bri- gandage. 20
Alexandre Seuerene pouuoit regarder vn	Ambition est aueugle 98. arme le fils contre le pere. ibid.
	Ameriquains par leurs diuisions ont ouuert leur pays aux Hespagnols. 77. trai-

T A B L E

<p> Æz comme bestes par leurs Roys. 89 Amphictions arbi- tres des differens de la Grece. 72 Andronique Empe- reur punissoit les fau- res de ses officiers ri- goureusement. 91 Anglois n'estoient que pirates auparauāt qu'ils eussent conque- sté la grand Bretagne. 75 Apicius Æsopé & Alinius Celer mai- stres gourmands. 127 Arbitres doiuent iu- ger les differends des Princes. 18 Arnoul Duc de Gueldres fils desnatu- ré. 98 Arts mechaniques vtiles à vn estat. 42. Artisans mesprizez mal a propos par Ly- curgue. 44 </p>	<p> Assemblée generale des Ambassadeurs de tous les Souuerains necessaire pour main- tenir la paix. 60. Ordre requis pour la seance en ladicte assemblee. 63. &c. Atheniens pēsoient que la Lune de leur pays fut meilleure que celle des autres. 52 Auguste borne vo- lontairement son Em- pire. 25. Ses flottes en diuers lieux. 41 </p>
B	
	<p> Banquets somp- tuieux doiuent estre deffendus. 127 Basile Macedonien fit rapporter la moitié des dons mal obtenus 153. Sō reglemēt pour l'expedition des pro- cez. 160 </p>

DES MATIERES.

Bestes farouches ennemies naturelles des hommes. 6. Nous surpassent beaucoup en force & valeur. 7

Billon doit estre deffendu. 217

Bodin repris. 66. & 202.

Bordeaux ne doivent estre tolerez. 125

C

CAlender contre-faisant le deuot trouble la Natolie. 102.

Censure necessaire. 181

Cesar rend le tiltre d'Empereur seigneurial. 66

Charles cinquiesme s'efforce en vain d'exterminer les Protestans. 58

Chasse exercice pro-

pre aux soldats. 26

Childeric & Charles le simple degradez pour leur incapacité. 95

Chinois mariēt leurs enfans de bonne heure. 125

Chrestiens estant d'accord avec les Turcs, on peut facilement auoir la paix vniuerselle. 14. Ils ne se maintiennent pas si bien que les Turcs. ibid.

Colonies auourd'huy sont rares. 4

Comedies tolerables & vtils en vn estat. 177. approuuees par les Theologiens avec modification 178. defendues à Marseille. 177.

Commerce facilité en ioignant deux riuieres ou deux mers. 34.

35. 36. & 41.

Corfaires dange-
reux, & le moyen de
les ranger. 37. 41

D

DAuid n'ose tou-
cher à Saul Roy
fon ennemy. 104

Denombrement des
perfonnes & biens
tres-vüle. 169

Dieu demande plus
le cœur des hommes
que les fardes. 50. Il
ofte les fceptres &
transfere quand bon
luy femble. 78

Doctes hōmes mais
bié appointer 12. Les
plus vaillans peuples
aujourd'uy en font
estat. 140

Domaine engagé doit
estre racheté 171

Dors du Prince doi-
uent estre reglez. 142.

doiuent estre verifiez.
153

Dragut & Barbe-
rouffe corfaires atti-
rez par le grand Sei-
gneur. 40

Druides iugeoient
les differens des Gau-
lois. 72

Duchez ancienne-
ment n'estoient per-
petuels. 145

Duels en quels cas
permis. 120. iadis inu-
litez. 122

E

ELmahel s'empare
de Marroc. 102

Empereur Romain
à plus d'occasion de se
plaindre qu'un autre
Prince. 15. Se doit
pourtant contenter
de ce qu'il tient. ibid.
Est fouuerain. 64. Ce

DES MATIERES.

nom est rēdu seigneurial par Cesar. 66

Enfans ambitieux qui ont osté la couronne à leurs peres.

98. comment ils doivent estre instruits.

187. Enfans estoient en Egypte & en Sparte du mestier de leur pere. 188

Estrangers doiuent estre garantis d'oppression. 192. Chassez de Sparte, mais cheries en Lucanie Athenes & Rome.

94

Exercices propres aux soldats. 26

F

FAineants dangereux en vn estat.

28. punis en Egypte Athenes & en la Chine. 29. Excitoient

des seditions à Rome.

28. le Prince Hipparque les craignoit. 29.

Fiefs & leur origine. 145

Flateurs pernicieux 87

François cogneus depuis 1400. ans. 75

François premier prend en sa protection Robert de la Marche. 193. refuse celle des Gantois. ibidem.

G

Gantois n'ont rié profité contre Charles cinquiesme.

106

Gots ont fait parler d'eux depuis Valentinian. 75. mesprisent les lettres. 139. ont regné peu de temps. 140

T A B L E

<p>Guerres ne se doi- uent entreprendre te- merairemēt. 84. Diffi- cultez en leur entre- prise. <i>ibid.</i> diminuent la religion au lieu de l'aduancer. 56. Guer- res estrangeres ne viē- nent que de quatre causes. 4. l'honneur est biē engagé aux guer- res. 9. Guerriers sont d'un naturel turbulēt. 21. est plus dange- reux de les trop esti- mer que de les abais- ser. <i>ibid.</i></p>	<p>monde. 76 Hommes de trois sortes, à sçauoir les gens de bien, les mes- chans, & les imbecilles 80. hōmes ne se doi- uent reputer estran- gers les vns les autres. 4 Honneur est le plus grand loyer qu'on puisse receuoir. 143. Honneur deferé aux soldats. 4. Vanité de l'honneur des armes reconneuë en fin par ceux qui en font pro- fession. 7 Honneur ne se doit achepter par effusion de sang. 11</p>
---	--

H

H Abits sōptueux
doiuent estre de-
fendus. 129

Hespagnols offrent
leur Royaume au Duc
de Calabre. 97. avec
petit nombre con-
sentent le nouveau

I

I Anissaire ont trop
de puissance: ruine-
ront, l'Empire des
Turcs. 12

DES MATIERES

Idolâtres & leurs 50
offrandes receuës au Iuges choisis à Ro-
Temple de Salomon. me les plus riches. 135.
51 Les Empereurs & Roys

Jeux de brellan doi- ont faict l'office de
uent estre deffendus. iuges. 162

126. Anciennement Iustice vaut mieux
n'estoit permis de que vaillance. 5

ioüier de bon fin & aux Justin second esta-
jeux de luidte & autres blit vn grand Preuost
exercices, ibid. avec puissance souue-

Iniures & affronts cõ- raine pour punir les
ment doiuent estre crimes. 92
punis. 117

Instruction de ieue-
nesse est de grande
importance. 184. les
censeurs en doiuent
prendre le soing. ibid.

Quelle instruction il
faut donner aux en-
fans. 187

Italie occupee sur
les Empereurs & diui-
see en plusieurs prin-
cipautez. 96

Iuifs perseuerent en
leurs anciennes cou-

L

L Abourage est vn
mestier honora-
ble. 29

Loix & leur multi-
tude dõmageable. 161

Loys le debonnaire
tourmenté & spolié
par ses enfans. 100

Loys vnziesme prẽd
en sa protection les
Liegeois. 193

Luxe en habits doit

T A B L E

estre defendu. 129. ioindre deux mers,
Peuples addonnez qui se peut faire en
au luxe sont plus en trois façons. 33. Mer
clins a toute sorte de rouge plus haute que
vices. 130. l'Egypte, 34. Mer

M

M Agazins de ble necessai-
res. 174 35 Armee sui mer cõ-

Marchescages d'Ita- tre les Corsaires. 41
lie & de France. 38. Melchans ne doi-
doient estre culti- uent estre receus en
uez. 39 protection par aucun

Marchandise & tra- Prince. 93. ne sont pas
fic sont honorables. en si grãd nombre que
29. vtils à vn estat. 30 les bons. 79

& 31 Mestriers distribuez

Mariages doivent par confraries. 44
estre recommandez Mithridates ordonne
pour euitier beaucoup des prix aux meilleurs
d'inconueniens. 125 biberons. 140

Medecine & les Monarchies vien-
mathematiques plus nent immediatement
necessaires que toute de Dien. 15. ne doivent
autre science. 46 estre attaquées quand

Mer Ægee & Ioni- elles sont fortifiees
que. 33. Est expedient d'vne longue posses-
pour le commerce de sion. 17

DES MATIERES.

Moyse defend de mesdire des Dieux estrangers. 51

Monnoye doit estre par tout d'une mesme loy & poids.

195. Rehaussement & inegalité d'icelle prejudicie au commerce.

ibid. Rehaussement estrange du marc d'or & d'argent. 197. dom-

mageable aux François. 197. La plus petite monnoye est la me-

sure des grandes. 202. Monnoye de sel en Ethiopie. 203. La bô-

té de la monnoye ne consiste qu'en son estimation. ibid. Regle-

ment necessaire en la monnoye pour la cō-

modité du commerce 105. Moulin pour forger monnoyes. 216

Musique vile. 178. Peuple d'Arcadie de-

venu farouche pour

avoir quitté la musi-
que. 179

N

Il riviére d'E-
gypte. 34

Noblesse de raco-
merite quelque prefe-
rence. 135

Numa distribué les
mestiers par confrai-
ries. 45

O

Odryles s'entamēt
le corps à coups
d'espee, quād ils n'ont
point d'ennemis. 19

Officiers des Princes
doivent estre punis
quād ils abusēt de leur
charge. 92 Trop d'of-
ficiers aux fināces. 171

Office de grand
Preuost à Rome pou-
voit autant que le Cō-
nestable, grād maistre,
Chancelier & Capi-
taine des gardes tous
ensemble. 113

Q iiii

T A B L E

Or a telle propor-
tion à l'argent, que
douzeavn. 205

Or bon refuse l'Em-
pire. 11

P

PAix generale ne
peut abastindre la
valeur. 25. Ses moyēs
77. elle entretient les
Princes en grandeur
& ailleure leur estat 83
huit choses necessai-
res pour entretenir la
paix. 86

Palais doit estre pa-
uē de chassetrappes
disoit Caton. 159

Pape doit moyen-
ner la paix entre les
Chrestiens. 221

Pauvres doivent
estre nourris aux des-
pēs du peū. 15. leur
multitude est dange-
reuse. ibid.

Parthes ayment leurs
seruiteurs cōme leurs
enfans. 88

Plaidereaux doiuent
estre punis. 158

Plotin estoit hon-
teux d'estre homme.
224.

Poētes estoient cou-
ronnez de la main de
l'Empereur au con-
cert de poēsie d'Alba.
144

Poids doit estre es-
gal par tout. 211

Populas pense que
tout le monde doit
viure comme luy. 52

Preste-Ian tient
tous les Princes de sa
race enfermez dans
vn chasteau. 99

Princes ne prisent
que les armes. 5. Ne se
doiuent hazarder à vne
guerre. 10. Se doiuent
tenir sur la defensue.
13. Se soubmettre vo-

lontairement aux arbitres. 18. Moderer les impôts. 31. Entretenir des vaisseaux sur mer. 41. & 42. se contenter de leur fortune presente. 78. Punir les meschâs. 90. Appointer honorablement leurs parens. 99. ne doiuent donner trop de puissance à vn subiect. 112. Difference entre le Prince legitime & tyran. 88. Princes doiuent distribuer les loyers avec equité & prudence. 131. & 177. Ne doiuent se rendre inaccessibles à leurs subiects. 132. Ne doiuent donner excessi- uement. 136. ny sans l'aduis de leur conseil. 152. Diuersité des dōs qu'il peut faire. 142. Doiuent auoir maga- zins de bled. 174. aug-
 menter leurs finances par le trafic. 172. Vn estat de leurs finances entre leurs ma^{is} & la liste de leurs officiers & seruiteurs. 152. Ne doiuent receuoir les subiects d'autrui sans son consentement. 194. Doiuent s'accor- der pour la monnoye. 221. *Monnaie* Procez & leur re- glement. 160. Procureurs ancien- nement n'estoiēt per- mis aux plaidans sinon en cas de necessité. 160

Q Verelleux pu- nissables. 114
 Querelle de Vare- nus & de Pulcio soldats de Cesar honorable- ment terminee. 123

T A B L E

R

Recompenſe des merites neceſſaire. 131

Religion giſt principalement en la re-
cognoiſſance d'un Dieu 50. Quatre principa-
les religions. 49. Tou-
tes tendent à vne meſ-
me fin. 50. Nouvelles
religions dès leur
commencement doi-
uent eſtre reprimees.
56. Diuerſité de reli-
gions ne peut empeſ-
cher la paix vniuerſel-
le. 59. Religion eſt plu-
ſtoſt vn pretexte que
cauſe de guerre. 4.
ſoubs couleur de reli-
gion & pieté les eſtats
troublez. 102

Republiques ſont en
fin cōtrainctes d'auoir
recours à la Monar-
chie. 107

Riuieres neceſſai-
res pour le cōmerce. 32

Riuieres d'Almona
& de Radantia ioin-
tes par Charlemagne

34 Riuiera artificielle
pour le commerce de
Bruxelles & d'An-
uers. 32. Riuieres de
Tane & de Volga. 35

Roches qui ne ſe
bougent quand on les
pouſſe rudement, &
avec le doigt ſont eſ-
branlees. 40

Roy de France me-
rite la preſeance entre
tous les Roys. 67

Roy d'Heſpagne
entretient vne armee
nauale és Indes cōtre
les pirates. 41

Roys ne tiennent
que de Dieu. 64. &
toutesfois cedēt pour
la ſeance à l'Empereur
ibid. Roys degradez
par leur nonchalance
& imbecillité. 94. Rois
tyranniques ne peuuēt
eſtre legitimemēt at-

DES MATIÈRES.

taquez par leurs sub-
iects, 104. Rien ne sert
de se reuolter contre
eux, 106. Roys des In-
des iurent de faire en
forte que la terre pro-
duira abondance de
fruiçts. 175. S

SAuuages doiuent
estre tenus com-
me des bestes. 26

Scacoculis Hermite
dissimulé. 102. leue le
masque & s'empare
de plusieurs villes ibid

Sciences necessaires
à l'estat. 46. prefera-
bles à la vaillance.
139. n'empesche pas la
valeur. ibid.

Schytes defont Cy-
rus. 84. pésent que les
sciences nuisent à la
generosité. 139

Secretaire pour ad-
uertir le prince de ceux
qui sont dignes de ses
liberalitez. 133

Sedition punissable
entre tous autres cri-
mes. 94. Diuersitez de
sedition. 94. Moyens
de la reprimer. 110. Se-
dition contre Iustiniā
à Byzance. ibid.

Simonet Camertin
Hermite accorde les
Venitiens auec Fran-
çois Sforce. 222

Soldats se glorifient
de peu de chose. 5. de
tout temps ont esté
plus estimez que le re-
ste des hommes. 4. Se-
uere commande à ses
enfans de les enrichir.
ibid. font peu de pro-
fit en guerre. 13. impa-
tiens de repos. 19. Ne
doiuent estre trop ho-
norez. 21. Soldats des
gardes à Rome mas-
sacroient leurs Em-
pereurs. ibid. Probe
Empereur est reso-
lu de se passer de

Soldats. 22. Exercice depuis 400. ans. 75
 des soldats Romains Tybere faict mourir
 en temps de paix. 25. celuy qui auoit inuen-
 Soldats doiuent estre té le moyen de rendre
 employez contre les le verre malleable. 141
 voleurs, pirates, & sau- Timars fiefs en Tur-
 uages. 26. Meritent que. 146
 quelques priuileges. Turuidité empesche
 27. sont necessaires au beaucoup de belles
 Prince pour la seureté actions. 80
 ib. doiuent estre payez. Traicte est honora-
 ibid. ble. 29

Suisses remonstrēt Tuer & nuire sont
 au Duc de Bourgon- choses faciles. 5
 gne qu'il ne gaignera- Turcs se sont esueil-
 rien en la cōqueste de- lez depuis l'Empereur
 leur pays. 85. mal trai- Basile. 75. se maintien-
 tēz par les Lieute- uent mieux que les
 nans de l'Empereur. chrestiens. 14. l'Empe-
 106. se bandēt contre reur des Turcs a
 le Duc de Bourgon- mieux faict son pro-
 gne pour le tort faict fit en guerre que
 à vn de leurs Bour- les autres Princes. 13.
 geois. 192 Depuis quelques an-
 nees il ne conqweste

T Ailles doiuent
 estre reelles. 169
 Tartares cogneus les Chrestiens, on peur

DES MATIERES.

auoir aysemēt la paix
vniuerselle. 14. Turcs
endurent toute sorte
de religion. 59

V

VAillance vulgai-
re ne merite pas
grand honneur. 7. En
quoy consiste la vraye
vaillance. ibid.

Venise est vn lieu
propre pour tenir l'as-
semblee generale des

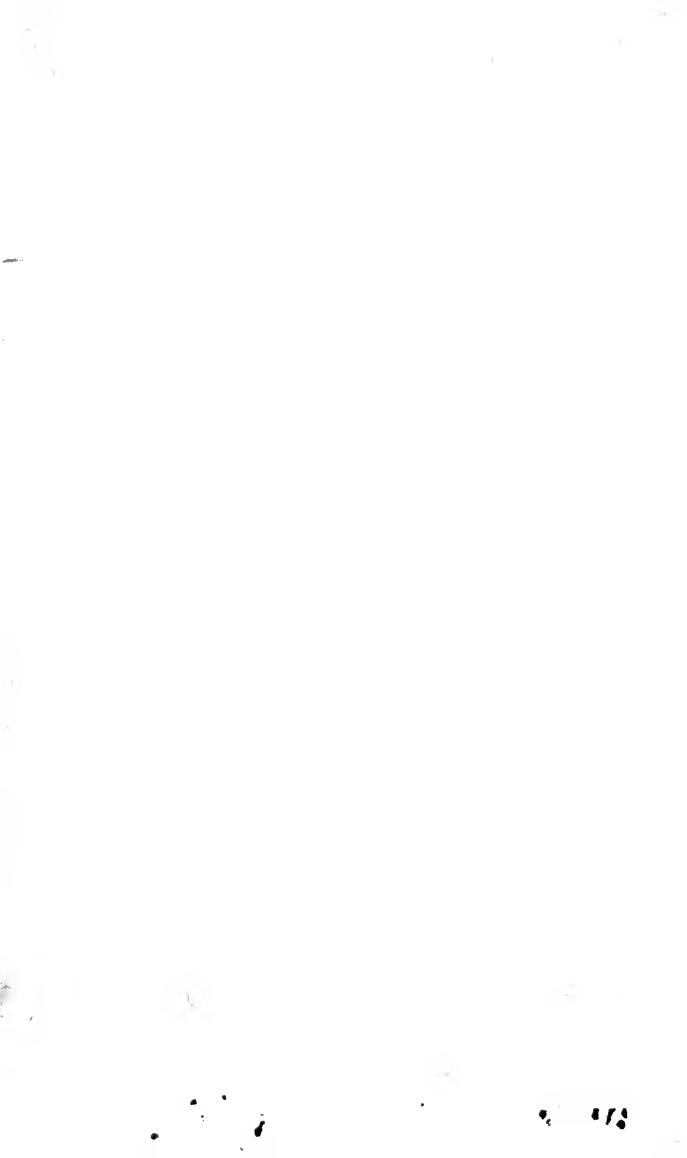
Ambassadeurs de tous
Souuerains. 61

Villes pleines de f. vi-
neants. 28. deux villes
au nouveau monde
bien differentes. 189

Voluptez dignes de
l'homme, quelles. 178

X

XErxc decernoit
vn prix aux in-
uenteurs de nouueaux
plaisirs. 14



B.

in

~~St. 93.~~

K H

